
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01863868 4


ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

LES ANGLAIS AU MOYEN ÂGE

L'ÉPOPÉE MYSTIQUE

DE

WILLIAM LANGLAND

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Les Anglais au Moyen âge. — La Vie nomade et les routes d'Angleterre au XIV[e] siècle. (Hachette.) . . . . 3 fr. 50

Le Théâtre en Angleterre, depuis la Conquête jusqu'aux prédécesseurs immédiats de Shakespeare 1066-1583; deuxième édition. (Leroux.) . . . . 4 fr. »

Le Roman au temps de Shakespeare. (Delagrave.) . . . 2 fr. »

A French Ambassador at the court of Charles II. — Le Comte de Cominges from his unpublished correspondence. Londres (Fisher Unwin). Illustré . . . . 12 s.

The Comical Works of Scarron done into English by Tom Brown and others. Londres (Lawrence and Bullen). Illustré, principalement d'après Oudry; 2 vol. . . . . . . 1 £. 1 s

---

27142. — Paris. Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9.

LES ANGLAIS AU MOYEN ÂGE

L'ÉPOPÉE MYSTIQUE

DE

WILLIAM LANGLAND

PAR

J. J. JUSSERAND



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1893



L'ÉPOPÉE MYSTIQUE

DE

WILLIAM LANGLAND

CHAPITRE I

L'ŒUVRE ET L'ÉPOQUE

« Many tyme this meteles·
hath maked me to studye. »
B. VII. 143.

I

Les poètes du moyen âge ont coutume de se promener dans les prés. Le soleil brille, les oiseaux chantent, les fleurs s'ouvrent et embaument l'air; une eau limpide glisse parmi les cailloux; comme les oiseaux, la rivière chante. A sa chanson le poète s'endort; son sommeil est traversé de rêves. Il rêve *de omni re scibili*; il lui faut sa vie entière pour raconter tout ce

qu'il a vu, et parfois sa vie entière n'y suffit pas; il meurt n'ayant pu écrire que cinq mille vers, et il faut qu'un autre poète vienne s'endormir à sa place, pour achever en dix-huit mille le rêve commencé quarante ans plus tôt. C'est ce qui arriva à Guillaume de Lorris et à Jean de Meun, auteurs du *Roman de la Rose.*

Parmi tant de rêves, français, italiens, allemands, anglais, rêves de jeunesse et de beauté, rêves où Science enseigne les sciences et Amour enseigne l'amour, un très petit nombre a mérité le nom plus grave et plus noble de *visions.* Ce n'était pas pour rêver de vains rêves que le Florentin s'était engagé, « vers le milieu du chemin de notre vie », dans une forêt obscure, et avait suivi la route qui conduit chez la race damnée. « Le jour s'en allait, et l'air assombri enlevait à leurs tâches les êtres animés qui sont sur la terre. Et moi, seul d'entre eux tous, je me préparais à subir les souffrances du chemin et celles de la pitié, que va retracer ma mémoire fidèle. » Les fleurs se sont fermées, nul oiseau ne chante.

A l'autre bout de l'Europe et dans le même siècle s'épanouissait une littérature dont Chaucer a été la gloire, toute ensoleillée et toute

vivante, toute pleine des aspirations, des tendresses, des éclats de joie d'une jeune et déjà grande nation. A côté de Chaucer, pèlerin de Cantorbéry, maints poètes anglais rêvent au bord des ruisseaux. Chaucer lui-même le fit plusieurs fois, et Gower toute sa vie; l'auteur du délicieux poème appelé la *Perle*[1] revit de même en un songe, sur le bord d'une rive fleurie, au pied de rochers de cristal, parmi les verdures printanières, cette fille que la mort lui avait prise, perle égarée dans le gazon, rose effeuillée.

Et pendant que les uns chantent et les autres prient, un être bizarre et mystérieux, que personne n'a vu, sur lequel on ne possède aucun témoignage contemporain, qui s'est mêlé aux foules toute sa vie, les observant, inobservé par elles, dédaignait les rêves et, comme Dante pour l'Italie, écrivait des Visions pour l'Angleterre. Qu'on le mette aussi loin de Dante qu'on voudra, il est le seul poète du siècle dont l'épopée mystique mérite d'être nommée après celle de l'illustre Florentin. Tout ce qui con-

1. *Pearl, an english poem of thэXIVth century*, éd. Gollancz, Londres, 1891, 8°.

cerne ce personnage est singulier, contradictoire, à peine explicable. Il vécut dans Londres et nul ne l'a vu; son livre eut un succès prodigieux, et aucun poète du temps n'y fait d'allusion certaine. Son influence fut si grande qu'on puisa dans ses écrits des mots d'ordre lors de la grande révolte des paysans, et les pouvoirs publics, qui pourtant se mêlaient de bien des choses, paraissent l'avoir ignoré.

Son œuvre n'est pas seulement bizarre, elle est grande et belle; elle est loin d'être aussi connue qu'elle devrait. Au point de vue historique, elle offre cet intérêt considérable de représenter, comme les contes de Chaucer, toute l'Angleterre; les mêmes personnages typiques y figurent : chevaliers, moines, frères mendiants, pardonneurs, marchands de Londres, pauvres ouvriers, dignes laboureurs, joyeux viveurs fréquentant les tavernes, clercs pieux gagnant le ciel à l'ombre des églises. Ce serait déjà fort intéressant d'avoir des répliques des portraits de Chaucer; mais ce sont bien mieux que des répliques, ce sont les mêmes personnages, mais vus sous un autre angle, placés dans une autre lumière, jugés par un juge, lui aussi très anglais, mais anglais d'une

manière différente. Il est impossible de connaître la société anglaise, dans cette période capitale où elle acquit ses caractères définitifs, sans rapprocher l'une de l'autre ces deux séries de peintures également intéressantes par la manière dont elles se ressemblent et dont elles diffèrent.

Suivons donc, au lieu de Virgile, ce guide étrange et méconnu. Il ne nous conduira pas chez les morts; par une singularité de plus, ses visions, tout en restant grandioses, sont des visions de la vie présente. Par moments les nuages, les brouillards, les abstractions remplissent la scène ; on est aveuglé, on étouffe ; et tout à coup la nuée se déchire, le vent l'emporte, et nous voyons, nets comme si nous y étions, une rue de Londres au XIVe siècle, la taverne où se réunissent les coupe-bourses, l'ermitage confortable du faux ermite, la bibliothèque et le cloître silencieux où s'écoulent les vies pieuses. Suivons ce guide et prenons d'avance notre parti du tumulte des tavernes et de l'obscurité des nues.

II

Avant de s'engager dans les ruelles du vieux Londres, et de suivre des chemins tracés parmi les nuages, il est bon de choisir des points de repère; un court mémento historique ne sera peut-être pas hors de propos. Voici les principaux faits et les principales dates dont il est bon de se souvenir quand on s'occupe de notre visionnaire. Dates et faits sont très connus; mais il est bien des choses connues dont parfois on ne se souvient pas.

Au moment où s'ouvre la période qui nous occupe, Édouard III, de la famille des rois Angevins Plantagenets, règne en Angleterre. Il a remplacé en 1327 son père à la suite d'une tragédie horrible. Aidée de son amant Mortimer, la reine Isabelle avait renversé puis fait assassiner son mari Édouard II. Par ordre d'Édouard III, Mortimer fut mis à mort en 1330 et Isabelle fut internée au château de Risings pendant les vingt-sept dernières années de sa vie.

En 1337, Édouard III prend le titre de roi de France; la guerre de Cent Ans commence l'année d'après. Il remporte la bataille navale

de l'Écluse en 1340, et en 1346 la bataille de Crécy, où son fils aîné le Prince Noir « gagna ses éperons ». Il prend Calais en 1347; le Prince Noir, victorieux à Poitiers, fait le roi Jean prisonnier, le 19 septembre 1356. La paix est signée à Brétigny en 1360, et Jean le Bon rentre pour un peu de temps en France moyennant rançon.

A l'intérieur, le Parlement anglais affirme de plus en plus son autorité; tous les efforts des Communes tendent vers l'unification et la spécialisation de la nation anglaise. Les guerres de France sont des guerres royales, et non pas nationales; les Anglais sont soumis à Édouard III en tant que roi d'Angleterre, et non pas en tant que roi de France; ils l'affirment bien haut, en Parlement, et un statut est rendu pour le constater : « Le roi à toutz ceux... [etc.] Saluz.... Voloms, grantoms et establissoms pur nous et pur noz heirs et successours, par assent des prélats, countes, barouns et communes de nostre dit Roialme d'Engleterre... qe par cause ou colour de ceo qe nous soioms Roi de France et qe ledit roialme nous appartient,... nostre dit roialme d'Engleterre ne les gentz d'ycell de quel estat ne condition qu'ils

soient, ne soient, en nul temps, avenir mys en la subjection ne obéissance de nous, noz heirs ne successours come roys de France[1]. »

Lorsqu'il s'agit des intérêts lointains de la couronne, les Communes s'expriment avec modestie, et même parfois refusent de s'exprimer. Consultées en 1384 sur la question des rapports avec la France, elles répondent en termes respectueux que c'est affaire au roi et non à elles : « Et lour semble que nostre dit seigneur le Roi poet et doit faire en celle partie sicome à sa noble seigneurie mieltz semblera à faire, come de chose qu'est son propre héritage, qu'est par droit lignage roiale descenduz à sa noble persone et noun pas appartenant al roialme ne à la courone d'Engleterre[2]. » Mais quand il s'agit du royaume d'Angleterre proprement dit, plus de modestie ni de timidité ; les Communes réclament, revendiquent, menacent, condamnent même. Déjà sous les derniers Plantagenets, les Anglais pouvaient dire, comme aujourd'hui : la chose de l'État est ma chose.

Tandis qu'elles s'appliquent à diminuer les

1. 14 Ed. III, st. 5, année 1340. *Statutes of the Realm.*
2. *Rotuli Parliamentorum*, t. III, p. 170.

pouvoirs du roi vis-à-vis d'elles, qu'elles mettent au besoin en accusation ses ministres et régentent sa maison, les Communes s'efforcent de grandir le souverain vis-à-vis de l'étranger. C'est encore une manière de se grandir elles-mêmes, puisque peu s'en faut qu'elles ne soient en Angleterre le vrai souverain. Elles sont à tout le moins et par moments associées au trône. Si les intérêts anglais engagés en France les passionnent médiocrement, en revanche, elles ont l'œil ouvert sur les intérêts étrangers subsistant en Angleterre. Elles ne se lassent pas de dénoncer les Juifs et les Lombards, banquiers cosmopolites et sans patrie, les frères et les moines, d'origine étrangère, établis dans les couvents anglais, eux aussi sans patrie, enfin et surtout elles s'inquiètent des liens étroits qui unissent l'Angleterre à Rome et des pouvoirs que le pape exerce dans leur pays. Elles luttent pour la diminution de ces pouvoirs, qui seront transférés au roi : à ce point de vue encore la nation se resserre et se concentre, et nous voyons se dessiner un premier mouvement en faveur de la suprématie royale que réalisera plus tard Henri VIII. De là ces statuts de *Provisors* et de *Præmunire* et les confirmations qui en furent

faites périodiquement[1] ayant pour objet de restreindre l'action de Rome dans la collation des bénéfices en Angleterre et de prévenir ces appels à la cour pontificale dont la conséquence était, disaient les Communes, de « deffaire et anuller les leys du Roialme[2] ». En 1366, le Parlement déclare nul l'acte de Jean sans Terre qui avait soumis le royaume à la suzeraineté du pape, et Édouard III refuse expressément le tribut au souverain pontife, au lieu de se contenter de ne pas le payer, comme on avait fait depuis bien des années.

Ce mouvement était facilité par la diminution du prestige pontifical. A partir de 1305 les papes habitent la France. Ils quittent Avignon pour rentrer à Rome en 1376; mais peu après, en 1378, commence le grand schisme d'Occident, qui dura jusqu'en 1449. Il y a deux papes; la chrétienté se divise; apôtres de paix, vicaires de Jésus-Christ, les papes se font la guerre: Urbain VI fait prêcher en Angleterre la croisade contre Clément VII et les Français; on se bat

1. Voir notamment les statuts 25 Ed. III, st. 6; 27 Ed. III, st. 1; 38 Ed. III, st. 2; 3 Rich. II, chap. 3; 12 Rich. II, chap. 15; 13 Rich. II, st. 2, chap. 2; 16 Rich. II, chap. 5. *Statutes of the Realm.*

2. 25 Ed. III, 1350-1351. *Rotuli Parliamentorum.*

en Flandre et les troupes du côté anglais sont commandées par un évêque, Henry le Despencer, évêque de Norwich, au grand scandale des gens de bien.

Les tendances à une formation régulière qui se manifestent dans le pays subissent des périodes d'arrêt; une variété d'événements, la plupart subits et terribles, viennent jeter le trouble dans les esprits et la désorganisation dans l'État : pestes, tempêtes, hérésies, révoltes, désastres de toutes sortes; le calme renaît, l'humanité patiente reprend son œuvre; la peste reparaît; le rocher retombe. Les principales pestes furent celles de 1349, 1361-2, 1369, 1375[1]. La première surtout fut effroyable : la dépopulation fut telle que le roi interdit à ses sujets, par un acte du 1er décembre 1349, de quitter le royaume, « quia non modica pars populi regni nostri Angliæ in præsenti pestilentia est defuncta, et thesaurus ejusdem regni plurimum exhaustus ». Exception est faite, par nécessité, pour les messagers, les marchands et les gens d'affaires[2]. La

1. Voir *infra*, pp. 51 et 86, et cf. Skeat, *Piers Plowman*, éd. d'Oxford, t. II, p. XIII, qui donne la date de 1376 (à tort, ce me semble).

2. Rymer, *Fœdera*, éd. de 1705, t. V, p. 668.

moitié environ de la population avait péri ; d'où un renchérissement excessif dans la main-d'œuvre et un désordre extraordinaire dans les rapports de classe à classe.

Des épizooties font des ravages cruels ; des ouragans épouvantables détruisent les récoltes, des tremblements de terre répandent la terreur. Les moines de Meaux près Beverley sont en train de chanter vêpres ; arrivés au verset : « Deposuit potentes de sede », un tremblement de terre a lieu, et ils sont jetés à bas de leurs stalles[1] (1349). La ruine de Bâle par un tremblement de terre en 1356 a dans toute la chrétienté un retentissement égal au désastre de Lisbonne au siècle dernier. Le 14 avril 1360 une tempête si terrible éclate que des hommes sont tués par la grêle, et pendant la tempête, « le diable parut sous forme humaine et parla[2] ». Le 15 janvier 1362 un ouragan affreux dévasta de nouveau l'Angleterre. Autre ouragan l'année

1. *Chronica monasterii de Melsa*, Londres (*Rolls*), t. III, p. 69.

2. « Eo tempore, in Anglia plures homines, bestiæ et arbores violenter fulgure perierunt ; et diabolus in humana specie apparens locutus est. » Walsingham, *Historia Anglicana*, t. I, p. 290 (*Rolls*). Cf. Continuateur de Murimuth, *Chronica*, Londres, 1846 (*English historical Society*), p. 193.

suivante[1]. Rien d'étonnant que parmi tant de secousses auxquelles on attribuait des causes surnaturelles et en qui on voyait des avertissements d'en haut, les cerveaux perdissent parfois leur équilibre, que les limites séparant la raison de la folie fussent franchies et que l'âge produisît des poètes de génie à moitié fous, et des sectes religieuses à moitié folles, prédisant la fin du monde. Nous aurons à parler des uns et des autres.

Édouard III vieillit. Le goût des plaisirs, qu'il a toujours eu, reste maintenant son seul goût. Il s'avilit, il s'éteint. Jadis, du moins, ses plaisirs avaient l'éclat que donne la jeunesse, et ils étaient mêlés de gloire. Plus de gloire maintenant, plus de jeunesse ; plus de comtesse de Salisbury ; Alice Perers la remplace. Alice pille et rançonne, corrompt les juges, vend le roi. Dès 1345, les dépenses désordonnées du souverain et ses emprunts pour ses amusements et pour ses guerres avaient causé la faillite des banquiers italiens Bardi, Peruzzi, Bonaccursi ;

1. Sur l'ouragan de 1362, voir *infra*, p. 35. En 1363 les Communes remontrent au roi « come par les pestilences et grantz ventz sont diverses meschiefs et merveillouses avenuz », etc. *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 279.

avec les guerres et les pestes renouvelées, la pénurie du trésor va croissant; les Communes deviennent menaçantes. Dans le « Bon Parlement » de 1376, elles font le procès de la royauté; ce Parlement siège du 28 avril au 6 juillet 1376. Le Prince Noir meurt le 8 juin de la même année, laissant comme héritier du trône son fils Richard, enfant de dix ans. Entre le vieux roi et son petit-fils, tous deux incapables, Jean de Gand, troisième fils d'Édouard III, se trouve être pendant un temps, malgré son impopularité, le personnage le plus puissant du royaume. Le « Mauvais Parlement », produit d'élections faussées, se réunit le 27 janvier 1377, et défait l'œuvre du Bon; le 27 juin, Édouard meurt et Richard II monte sur le trône.

Jamais prince ne se trouva en face de difficultés pareilles; il succomba à la peine; dans la plupart des jugements portés sur lui on a fait, ce semble, la part trop grande, dans ce désastre, à ses fautes, et pas assez grande aux difficultés du temps. Sous son règne se produisirent le grand schisme, 1378, la condamnation de Wyclif par l'université d'Oxford principalement pour avoir nié la transsubstantiation, 1381, la grande révolte des paysans (même année)

qui prirent Londres, massacrèrent l'archevêque de Cantorbéry et furent au moment de renverser tout l'ordre social; les rivalités des « lords appellants » et des conseillers du roi. En 1389, Richard congédie son conseil et commence, avec l'appui du Parlement, son gouvernement personnel; il se conduit avec beaucoup d'habileté et de sagesse. A partir de 1397 la catastrophe finale se prépare; Richard gouverne sans le Parlement, en roi absolu; il déshérite son cousin Henry de Derby, fils de Jean de Gand, duc de Lancastre, et passe en Irlande. Henry revient d'exil, débarque en Angleterre, le 4 juillet 1399; Richard est pris et déposé; Henri, premier Lancastre, se présente devant le Parlement et réclame et obtient de lui la couronne d'Angleterre. Richard est mis à mort.

Avec l'avènement de Henri IV se termine la période dont nous nous occupons. En 1400, notre visionnaire cesse d'écrire, Froissart arrête ses *Chroniques*, Chaucer meurt.

III

Il peut sembler illogique de parler du livre d'abord et de l'auteur ensuite. Mais le cas est

exceptionnel et nous n'avons pas le choix. Nul contemporain n'ayant fait mention de notre visionnaire, et aucun document ne se rapportant à lui, nous ne pouvons nous faire une idée de sa personne que par son œuvre. Ce n'est pas mettre « la charrue avant les bœufs » ; il n'y a pas de bœufs.

Un nombre considérable de manuscrits du xiv[e] et du xv[e] siècle nous a conservé les *Visions* « de Petro Plowman », ainsi nommées à cause du héros du poème, « Pierre le laboureur ». Ces manuscrits diffèrent beaucoup entre eux ; l'auteur semble avoir passé sa vie à remanier son œuvre ; on dirait qu'il s'est identifié avec elle au point de n'avoir pas d'autre préoccupation ; observant, songeant, ajoutant. Au milieu de cette variété de textes, on distingue trois versions ou remaniements principaux auxquels se rattachent les autres. Le dernier et le plus éminent éditeur du poème les a appelés les textes A, B et C[1]. Le fond et le but sont

1. M. Skeat a donné deux excellentes éditions des trois textes : 1° *The Vision of William concerning Piers Plowman, together with Vita de Dowel, Dobet et Dobest secundum Wit et Resoun*, by William Langland, Londres, *Early English Text Society*, 1867-1884, 4 vol. 8°.

2° *The Vision of William concerning Piers Plowman in*

les mêmes dans les trois textes ; mais les dimensions sont différentes : le premier est le plus sommaire, le dernier le plus développé. « A » contient douze chants ou *passus*, « B » en renferme vingt et « C » vingt-trois.

Voici le contenu du poème. Il paraîtra à l'analyse incohérent et informe, mais il ne faudrait pas le condamner là-dessus ; aucune analyse ne peut donner une idée satisfaisante de ce mélange de réalités et de brumes ; réalités tangibles, brumes changeantes ; on dirait une baleine, observait Hamlet en regardant les nuages... ou plutôt une belette.... On pourrait dire la même chose de l'épopée du Laboureur.

Le soleil monte dans le ciel et rougit le sommet des collines de Malvern ; à la fraîcheur du matin, au bruit musical des eaux (*hit sowned so murie*), le poète s'endort et la première de ses visions commence. Il contemple « la splendeur du monde et ses douleurs ».

Al the welthe of this worlde · and the woo bothe

et dans une immense plaine, « champ plein de

three parallel texts, together with Richard the Redeless, by William Langland, Oxford (*Clarendon press*), 1886, 2 vol. 8°.

monde », il voit s'agiter l'humanité. Elle est représentée là par des spécimens de toute sorte, chevaliers, moines, curés, ouvriers chantant des chansons françaises, cuisiniers criant « Pâtés chauds! », pardonneurs, pèlerins, prêcheurs, mendiants, tapageurs qui ne veulent pas travailler, histrions vendeurs de gaité; ce sont, ou peu s'en faut, les mêmes personnages qu'à l'auberge du *Tabard*, réunis par Chaucer la veille de son pèlerinage de Cantorbéry. Cette foule aussi a un pèlerinage à faire; ce ne sera pas sur la grand'route ensoleillée qui mène de Southwark à la châsse de Saint Thomas. Non; se mouvant principalement à travers des pays abstraits, suivant des routes mystiques, elle accomplira, trois cents ans avant le Chrétien de Bunyan, son *pilgrim's progress* à la recherche de Bien suprême et de Vérité.

Une dame paraît qui explique le paysage et la vision; c'est Sainte-Église. Cette tour là-bas est la tour de Vérité, ce château est le château de Souci qui contient Tort (Wronge). Sainte-Église indique comment l'humanité devrait vivre, et enseigne aux rois et aux chevaliers leurs devoirs vis-à-vis de Vérité.

Voici venir Lady Meed, personnage consi-

dérable, avec qui on se perd, sans qui on ne peut rien, qui joue un rôle immense dans le monde. Le monosyllabe qui lui sert de nom a un sens vague et étendu ; il désigne à la fois récompense et corruption. Le désintéressement, vertu des âmes fières, étant rare parmi les hommes, rien presque ne se fait sans récompense, et quel homme travaillant uniquement en vue des récompenses est tout à fait à l'abri de la corruption ? Lady Meed est donc là, belle, tentante, embarrassante ; on ne peut s'en passer et on ne sait qu'en faire. Elle va épouser Trompeur ; les amis et les témoins sont réunis, on dresse le contrat ; les époux auront le comté d'Envie et autres territoires rappelant, dans ses pires régions, notre célèbre carte du Tendre. Opposition est faite au mariage, et toute la noce part pour Westminster où se plaidera l'affaire ; amis, parents, curieux, à pied, à cheval, en voiture ; singulière procession !

Le Roi, averti de la venue du cortège, déclare publiquement qu'il fera justice des coquins, et aussitôt le cortège se fond ; les trois quarts des amis disparaissent et s'enfuient au pas de course à travers les ruelles de Londres. Le poète s'empresse de loger les plus scélérats chez ses en-

nemis et les y fait recevoir à bras ouverts. Gyle (ruse) est accueilli par les marchands qui l'habillent en apprenti et le font servir leurs clients. Lyer (menteur) a d'abord grand'peine à trouver abri; il se cache dans les trous obscurs des ruelles, aucune porte ne s'ouvre, ses félonies sont trop notoires. Enfin les pardonneurs (marchands d'indulgences) « en ont pitié; ils le lavent et l'essuient et l'habillent, et l'envoient avec des bulles ornées de sceaux vendre des pardons pour de l'argent, à l'église, les dimanches ». Les médecins lui écrivent que s'il voulait bien venir les aider à inspecter certains liquides, il serait très bien reçu; les marchands d'épices ont avec lui une entrevue; les ménestrels et les messagers le gardent chez eux « six mois et onze jours ». Les frères l'habillent en frère et c'est avec eux qu'il noue les liens d'amitié les plus étroits[1].

Lady Meed comparaît au tribunal du Roi; elle est belle, elle a l'air doux, elle produit grand effet; c'est Phryné devant ses juges, avec le vêtement en plus; les juges sont tout attendris; ils la réconfortent, et ainsi font les clercs,

1. Le texte de ce passage est donné dans l'Appendice.

les frères et tous ceux qui l'approchent. Elle est si jolie! Elle se fait toute à tous et n'intimide personne; un frère lui offre l'avantage d'une absolution qu'il lui accordera « lui-même »; mais il faudra qu'elle fasse du bien à la confrérie : « Nous avons une verrière en train, qui nous coûtera gros; si tu voulais payer le vitrail du pignon, ton nom y serait gravé et ton âme irait au ciel[1]. » Meed veut bien. Le Roi paraît et l'interroge; il décide de la marier non à Trompeur, mais au chevalier Conscience. Meed veut bien; elle veut toujours bien.

Le chevalier vient, refuse et fait le procès de Meed qui corrompt tous les ordres du royaume et a causé la mort de « votre père » (le roi Édouard II). Elle ne serait pas une épouse aimable; elle est « publique comme la grand' route » (*as comune as the cart-wey*). Elle est « de connivence avec le pape dans les collations de bénéfices »; elle fait avoir « des évêchés à des imbéciles... ».

Meed pleure, et c'est déjà une bonne réponse; puis, ayant recouvré la parole, elle se défend très habilement : le monde tomberait dans la tor-

1. Texte dans l'Appendice.

peur sans Meed; les chevaliers ne se soucieraient plus des rois; les prêtres ne diraient plus la messe, les ménestrels ne chanteraient plus de chansons, les marchands ne feraient plus le commerce; et les mendiants même ne mendieraient plus.

Le chevalier réplique vertement : il y a deux sortes de Meed. Nous le savions; il y a récompense et il y a corruption, mais on les confond toujours. Ah! si Raison régnait en ce monde, au lieu de Meed, l'âge d'or reviendrait! Plus de guerres; plus de ces variétés de tribunaux dans lesquelles s'embrouille la justice. Meed là-dessus devient « rageuse, comme le vent[1] ».

« Assez, dit le roi; embrasse-la, Conscience, je te l'ordonne. — Jamais de la vie, répond Conscience, par le Christ! » et la querelle continue; on va chercher Raison qui en décidera. Raison fait seller ses chevaux, qui ont des noms interminables, tels que Souffre-jusqu'à-ce-que-mon-heure-arrive. Longtemps avant l'époque des Puritains notre visionnaire emploie des noms qui équivalent à des phrases;

1. Wrothe as the wynde. B. III. vers 328.

il met en scène une petite fille qui s'appelle : Comporte-toi-bien-ou-ta-maman-te-donnera-le-fouet[1], nom peu pratique dans la vie ordinaire; un autre personnage a un nom de six lignes.

Raison arrive à la cour; il n'est plus question de la dispute de Meed et de Conscience; mais une autre querelle a surgi. « Alors arrive Paix en Parlement »; elle présente une pétition contre Tort et énumère les torts de Tort. Il a mis à mal Rose et Marguerite; il entretient une troupe de bandits qui l'aide dans ses méfaits; il attaque les fermes et emporte les récoltes; nul n'ose bouger ni se plaindre tant il est puissant. Ce ne sont pas là de vaines imaginations; les rôles du Parlement de cette époque contiennent en foule des pétitions pareilles où le véritable nom de Tort nous est donné et où le roi s'efforce de répondre, comme dans le poème, d'après les conseils de Raison.

Raison fait un discours à la nation tout entière assemblée dans cette plaine qu'on découvre des collines de Malvern et où nous étions au début du poème[2].

Puis un changement à vue. Ils sont fré-

1. Fille de Piers Plowman, C. IX. 81.
2. C. VI.

quents, inattendus, rapides comme dans un opéra. « Alors... », dit le poète, sans s'expliquer davantage; alors la scène change; la plaine a disparu; un nouveau personnage, Repentir, écoute maintenant la confession des péchés capitaux. C'est un des passages les plus vivants du poème; avec leurs noms abstraits ces péchés sont des réalités tangibles; l'auteur décrit leur tournure et leurs costumes; les uns sont ossus et les autres ventrus; singulières abstractions qui ont des verrues sur le nez. Nous étions tout à l'heure en Parlement avec les victimes des méchants et des forts; nous entendons maintenant la confession générale de l'Angleterre du temps des Plantagenets[1].

Pour que la conversion soit durable il faut chercher Vérité. Pierre le Laboureur paraît, personnage mystique, emblème variable qui est ici et sans plus l'homme « de bonne volonté », et qui est ailleurs Christ lui-même. Il enseignera le chemin; on franchira des poternes, on rencontrera des châteaux, on passera par les Dix Commandements. Surtout il enseignera à chacun son devoir présent, ses

1. C. VII.

obligations actives et définies; il protestera contre les vies inutiles et inoccupées, contre ce qu'on a appelé depuis les dilettantes, pour qui la vie est un spectacle et qui limitent leur rôle à se distraire et à juger autrui. Tous les vivants ont des devoirs pratiques, « même vous, dames charmantes, aux doigts effilés »,

And ye, louely ladyes · with youre longe fyngres.

Tous doivent défendre ou labourer ou ensemencer le champ de la vie. On commence le labourage, mais bientôt il apparaît que plusieurs font semblant de travailler; ils sont bavards et paresseux, ils chantent des chansons. Pierre parvient à les réduire avec le secours de Faim. Grâce à Faim et à Vérité on entrevoit des possibilités de réforme, un âge d'or éventuel, une île d'Angleterre qui sera comme l'île d'Utopie imaginée plus tard par un autre Anglais[1].

La vision s'envole et s'éteint; d'autres visions et un autre pèlerinage commencent; ils occupent tout le reste du poème, c'est-à-dire les chants XI à XXIII (texte C.). Le poète s'occupe de rejoindre en leurs demeures Dowel, Dobet

1. C. VIII à X.

et Dobest, autrement dit : Bonne-Vie, Meilleure-Vie, Vie-Parfaite. Toute cette partie du livre est remplie de sermons, la plupart du temps énergiques, éloquents, fougueux, pleins de traits laissant dans le cœur ou la mémoire une marque ineffaçable : sermon de Wit (esprit) traitant notamment du mariage; sermon de Study (étude) sur la Bible et sur les arts et les lettres; sermon de Clergé, d'Ymagynatyf; dialogue de Hawkyn (vie active) et de Patience; sermons de Foi, Espérance et Charité. Plusieurs visions coupent ces discours : visions de l'arrivée du Christ à Jérusalem et de la Passion; vision de l'enfer attaqué par Jésus et défendu par Satan et Lucifer à coups de canon, des canons de bronze, « brasene gonnes », invention alors récente et qui paraissait spécialement infernale. Le Satan de Milton, qui avait eu cependant trois cents ans pour améliorer sa tactique, ne trouvera pas mieux ; ses batteries sont rangées en bon ordre; un de ses fidèles est debout derrière chaque pièce, mèche allumée; à la première décharge, « anges et archanges roulent les uns sur les autres », dans des postures « ridicules » :

By thousands, Angel ou Archangel rolled.

Les diables mis en gaieté par ce spectacle rient bruyamment, et il nous est difficile de prendre cette tuerie d'anges au tragique[1].

Dans nos Visions, le Christ vainqueur de l'enfer en tire les âmes qui attendaient sa venue et le poète s'éveille au son des cloches, le matin de Pâques.

Le poème se termine parmi des apparitions lugubres : c'est l'Antéchrist, la vieillesse, la mort. Les années se sont écoulées, la mort approche; il ne reste plus qu'un peu de temps à vivre; comment l'employer « le mieux possible » (*Dobet*)? « Conseille-moi, Nature! » s'écrie le poète. — « Aime! » répond Nature :

« Lerne to loue » quod Kynde · « and leue of alle othre. »

1. Les bons anges très mortifiés se rendent compte que pour cet « indecent overthrow », ils sont « to their foes a laughter ». *Paradise lost*, chant VI, vers 601; invention des canons, vers 470.

CHAPITRE II

LES TROIS VERSIONS DU POÈME

I

Tel est le contenu des Visions. Nous en possédons trois versions principales, composées à des époques différentes. Est-il possible de les dater?

Tous ces textes contiennent des allusions aux événements contemporains. Le plus ancien et le plus bref mentionne l'abus des provisions papales : Meed « is priue with the pope, prouisours hit knowen[1] », elle est « de connivence avec le pape; les bénéficiaires de provisions papales le savent bien ». Il s'agit de ces indi-

1. A. IV. 142. Ailleurs, dans le même texte, on voit ces bénéficiaires de provisions papales, harnachés comme des chevaux, servir de montures à Simonie :

And lette apparayle prouisours · on palfreis wyse
Sire Symonye hym-selfe · shal sitte on here bakkis.

A. II. 148.

vidus qui sollicitaient et obtenaient du Saint-Siège, souvent par moyens illicites, des collations de bénéfices, avant même que les titulaires fussent morts et au détriment des autorités anglaises, dans le patronage de qui se trouvaient ces bénéfices. On a vu que de nombreux statuts de *provisors* et de *præmunire* avaient eu pour objet, au XIV[e] siècle, de mettre fin à ces abus, sans cesse renaissants, si bien qu'on devait renouveler constamment les statuts. Si donc l'abus est mentionné comme actuel, il est assez vraisemblable que le passage a dû être écrit dans une période intermédiaire entre deux statuts, et à une certaine distance du plus ancien, puisque cette mauvaise coutume avait eu le temps de renaître. La date des autres allusions montre, comme on verra, qu'il doit s'agir de la période comprise entre le premier statut de *provisors*, de 1350-51[1], et la première confirmation qui en fut faite en 1364-65. Vers cette dernière date l'abus men-

1. L'effet du statut de 1350-51 ne semble pas du reste avoir été immédiat; en 1351-52 et en 1353 les Communes se plaignent encore de la persistance de l'abus. Elles s'en taisent aux Parlements suivants, ce qui donne naturellement lieu de croire qu'elles n'avaient plus alors autant de motifs pour réclamer.

tionné par le poète avait en effet reparu, et l'on voit dans les considérants et le dispositif du statut, comme dans la Vision, que Meed passait pour être « de connivence avec le pape[1] ».

A un autre endroit sont énumérés les crimes de « Wronge ». Cette énumération ressemble fort à la série usuelle des pétitions en Parlement, par lesquelles les Communes demandent le redressement des abus. Les trois principaux griefs relevés par le poète contre ce perturbateur de la paix publique consistent dans : l'exercice du droit de pourvoirie, qui donnait lieu à toute sorte d'excès, car, sous prétexte d'agir pour le compte du roi, les pourvoyeurs empruntaient aux pauvres gens leurs bêtes de somme et leurs denrées et ne restituaient ni ne payaient

1. L'ordonnance est dirigée contre tous ceux qui font des appels à Rome et « aussi touz ceux q'ont impetrez ou impètrent de la dit court [de Rome] deanées, arce-deaknées, provostez et autres dignitées, offices, chapelles ou autres bénéfices d'Églises quelconques appartenantz à la collation, donation, présentation ou disposition nostre dit seigneur le Roi ou d'autre patron lai de son dit realme : Et aussi totes semblables persones impetrours d'églises, chapelles, offices, bénéfices d'Église, pensions ou rentes amortisez et apropriez as esglises cathédrales ou collegiales, abbaices, priories, chanteries, hospitalx, ou autres povres maisons avant ce, qe tieles apropriations et amortissementz soient cassez et anuliez par due procès. » 1364-1365. *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 284.

rien ; — l'accaparement des marchandises pour amener une hausse fictive des prix et accroître les bénéfices du vendeur ; — la « maintenance » de procès, querelles, etc., au moyen de gens armés. Les chefs de troupes de ce genre commettaient toute sorte de méfaits et soutenaient par ces procédés violents non seulement leurs propres querelles, mais celles de tous ceux qui les payaient bien. Or ces trois abus, dénoncés dans le texte A, sont dénoncés également par les Communes dans le Parlement de 1362[1].

1. He borwed of me bayyard · and brouhte him neuer ageyn,
Ne no ferthing him fore · for nought that I con plede.
He meynteneth his men · to morthere myn owne,
Forstalleth my feire · fihteth in my chepynges,
Breketh of my berne-dore · and bereth awei my whete,
And taketh me bote a tayle · of ten quarter oten.

A. IV. 40. Au Parlement de 1362 (36 Ed. III), les Communes protestent énergiquement contre les pourvoyeurs et demandent « qe le heignous noun de Purveiour soit changé et nomé Achatour ». Elles protestent aussi contre les « mainteneurs » : « Qe les seneschalx, tresorers, contrerollours et touz autres officers et autres quelconques des ditz Hostelx [du roi, de la reine, etc.] soient mis au tiele peine come plest au Roi, en cas qe nul soit trové meintenour ou favorable au contraire des ordinances » (plainte renouvelée l'année suivante). Elles protestent enfin contre les accapareurs : « Qe les ditz justices eient poair d'enquere sibien des vitaillers, regraters, forstallers.... » *Rotuli Parliamentorum*, t. II, pp. 269, 270, 271. Au Parlement de 1363, les Communes signalent que : « les marchantz nomez grossers engrossent toutes les marchandies vendables ». *Ibid.*, p. 277.

Dans un autre passage, et à la différence de Chaucer qui n'en parle jamais, l'auteur s'explique sur les guerres de France. Partageant sur ce point comme à peu près sur toute chose les vues des Communes d'Angleterre, il souhaite ardemment la paix; il approuve celle qui a été conclue[1]; il blâme les seigneurs qui auraient voulu la continuation de la guerre dans l'espérance d'obtenir en France de vastes domaines; il félicite le roi pour la « seigneurie » à laquelle il a renoncé, bien que sa prétention s'étendît « au plus riche royaume que pluie eût jamais fécondé ». Le roi a bien fait de suivre l'avis de Conscience et de rentrer « chez lui » (hamward) après les souffrances de cette campagne, les tempêtes essuyées et ce terrible « nuage sombre ». La somme d'argent qu'il a reçue a été acquise fort à propos.

1. Cette tendance des Communes en faveur de la paix s'était manifestée déjà avec éclat six ans plus tôt : « Donqes », leur dit le chambellan royal en Parlement, « vous voillez assentir au tretée du pees perpétuel si homme la puisse avoir? — Et lesdites Communes respondirent entièrement et uniement : Oil! Oil! » 1354. *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 262. La paix de Brétigny est également approuvée par le Parlement : « in quo [parliamento] tota materia concordiæ coram omnibus qui aderant fuerat proposita ac etiam declarata; placuit etiam universis dictam concordiam recipere et tenere ». Janvier 1361; Continuateur d'Adam de Murimuth, *Chronica*, 1846, p. 194.

L'allusion est ici précise et la date indubitable; il s'agit de la paix de Brétigny, 1360. Le roi est Édouard III; la « seigneurie » est la couronne de France à laquelle il renonça à ce moment de la manière la plus solennelle : « Et si nous faisions », dit-il en la charte qu'il signa peu après, « procurions ou souffrions être fait le contraire, — que Dieu ne veuille! — nous voulons être tenu et réputé pour mençongier et déloyal, et voulons encourre en tel blâme et diffame comme roi sacré doit encourir en tel cas. Et jurons sur le corps Jésus-Christ les choses dites tenir, garder et accomplir[1] ». La somme d'argent est la rançon de Jean le Bon, pris à Poitiers, trois millions d'écus d'or; les souffrances de l'armée sont racontées tout au long par Froissart; le nuage sombre « dim cloude » est cette tempête qui vint épouvanter l'armée anglaise devant Chartres et, achevant de la décourager, hâter la conclusion de la paix; « car il avint [au roi d'Angleterre] et à toutes ses gens un grand miracle, lui étant devant Chartres, qui moult humilia et brisa son courage. Car... un orage si grand et si horrible descendit du

1. Calais, 24 oct. 1360. Froissart, chap. CDLIV.

ciel en l'ost du roi d'Angleterre que il sembla bien proprement que le siècle dût finir; car il cheoit de l'air pierres si grosses que elles tuoient hommes et chevaux, et en furent les plus hardis tout ébahis. Et adonc regarda le roi d'Angleterre devers l'église Notre-Dame de Chartres et se rendit et voua à Notre-Dame dévotement et promit, si comme il dit et confessa depuis que il s'accorderoit à la paix[1] ». Le retour « hamward » eut lieu sur-le-champ, car la paix fut signée au village de Brétigny-les-Chartres, le 8 mai et nous trouvons Édouard en Angleterre dix jours après.

Mais il y a mieux encore et, sans parler de l'allusion aux désordres causés par la peste, qui faisait vers cette même époque une nouvelle apparition[2] (1361-62), on trouve la description d'un ouragan qui venait de se produire. Ce fut, dit le visionnaire, une marque de la colère divine que « cet ouragan du sud-ouest qui s'éleva un

1. Froissart, chap. CDXLVI.

2. Le visionnaire déplore la quantité des faux ménages qu'on voit depuis la peste « seththen the pestilence », ménages qui, au lieu d'enfants, n'engendrent rien. dit-il dans son langage énergique, que des querelles et des gros mots. A. X, vers 185. Au *passus* V, vers 15, il parle, au pluriel, de « this pestilences », c'est-à-dire des deux qu'on avait vues jusque-là, 1349 et 1361-1362.

samedi vers le soir,... poiriers et pommiers furent couchés à terre,... les hêtres, les plus gros chênes furent arrachés et demeurèrent sur le sol, racines en l'air[1] ». Or on lit dans le Continuateur d'Adam de Murimuth : « A. D. 1362. XV die Januarii, circa horam vesperarum, ventus vehemens, notus australis africus, tantà rabie erupit, quod flatu suo domos altas, ædificia sublimia, turres, campanilia, arbores... violenter prostravit[2] ». Il s'agit bien de la même tempête, l'heure est la même, le vent vient du midi; la Vision dit que le jour était un samedi, or le 15 janvier 1362 en était un[3].

1. And this south-westerne wynt · on a seterday at euen
Was a-perteliche for pruide · and for no poynt elles.
Piries and plomtres · weore passchet to the grounde...
Beches and brode okes · weore blowen to the eorthe
And turned upward the tayl.

A. V. 14.

2. *Adami Murimethensis Chronica*, Londres, 1846, p. 195.

3. L'identification de cette tempête est due à Tyrwhitt (Note de l'avertissement pour le glossaire de son édition des *Canterbury Tales*, 1798). Il s'agit bien de 1362, même d'après notre mode de calculer, car le Continuateur, au lieu de faire commencer les années en mars comme beaucoup de ses contemporains, les fait commencer à Noël. Cette tempête est mentionnée sous la même date par Walsingham, I, p. 296 (*Rolls*), et par la *Chronicon Angliæ*, p. 50 (*Rolls*), qui copient ce Continuateur. Le Parlement s'en occupa. Les Communes en 1362

De tout ceci il faut conclure que le texte A fut écrit en 1362, ou peu après.

II

Dans les textes amplifiés du poème, textes B et C, nous trouvons maintenues, malgré les contradictions qui en résultent, la plupart des allusions renfermées dans la première version. Ainsi, dans le texte C, composé sûrement sous Richard II, qui n'eut pas d'enfant, Raison continue, comme dans le texte A, à s'asseoir entre « le Roi et son fils[1] » (primitivement Édouard III et le Prince Noir). L'auteur se souciait peu de ces incohérences; il suffira de le constater une fois pour toutes. Mais des allusions nouvelles se trouvent dans les passages ajoutés aux textes B et C, et, grâce à elles, nous pouvons les dater.

L'une des plus curieuses additions insérées dans le texte B, et l'une des plus intéressantes

se plaignent de « diverses pestilences de vent, eawe et mortalité de gentz et de bestaille ». *Rotuli Parliamentorum,* t. II, p. 269.

1. Corteisliche the Kyng · thenne com to Resoun.
Bitwene himself and his sone · sette him on benche.

A. IV. 31; cf. B. IV. 44 et C. V. 45.

de tout le poème, consiste dans la fable des rats qui veulent pendre une sonnette au cou du chat. Elle était fameuse dès le moyen âge en Angleterre aussi bien qu'en France. En Angleterre, pour prendre un exemple, on la trouve dans le recueil du franciscain Nicole Bozon, qui écrivait vers 1320, et qui était originaire, à ce qu'il semble, du nord de l'Angleterre[1] :

« Les soricez (souris) tyndrent jadis leur parliament e se pleindrint chescon à autre de mon sire Badde, le blanke chat, qe ont destruit lur lynage e se afforcea de eux destruire.

« — Qe froms-nous, fit un, de sire Badde, qe vynt sur nous privement quant nous sumez à nostre solaz e nous fet les angles quere pur poour de sa venue?

« — Fet un : Nous mettrons un campernole (clochette) entour son col, q'il nus puisse par ceo garnir (avertir), e nus par taunt li honeroums e par ceo seroms de sa venue garniz.

1. L.-T. Smith et Paul Meyer, *Les contes moralisés de Nicole Bozon*. Paris, *Société des anciens textes*, 1889, 8°, p. II. Fable sur le même sujet dans le recueil rédigé antérieurement, en latin, par un autre Anglais, Eudes de Cheriton : « Qualiter mures inierunt consilium quomodo a cato præmuniri possent ». Texte dans Hervieux, *Fabulistes latins*, t. II, p. 633.

« — Com ceo est bien dit! fet checun à autre. Hors tenons-nus à tant; mès purveyons dunks meintenant qi fra ceste chose qe est purvewe.

« Chescun de eux s'est escondu. Touz diseient qe le conseil est seyn, mès nul ne voleit mettre la meyn. E Badde s'en ala com avant, e destruit petit e graunt.

« Auxint plusurs en compaignie promettent de amender les outragez des sovereynz, mès quant veient lur presence : *Clym! clam! cat lep over dam*[1]*!* » (Clic, clac! le chat a sauté la barrière).

Même popularité en France, où le sujet est traité par Eustache Deschamps, le célèbre ami et admirateur de Chaucer, contemporain de notre visionnaire.

Je treuve qu'entre les souris
Ot un merveilleux parlement, etc. [2].

Notre auteur, en s'appropriant à son tour cette fable que La Fontaine a rendue, depuis,

1. Pp. 144, 212, 284. La fable est dirigée : *Contra pusillanimes subditos et prelatos.*

2. Delboulle, *les Fables de La Fontaine, additions à l'histoire des fables.* Paris, 1891, 8°, p. 25.

immortelle, a soin d'avertir qu'elle n'est pas là pour notre simple amusement; elle a un sens important à connaître, peut-être dangereux à dévoiler : « Tâchez de le découvrir, dit le poète, vous qui avez l'esprit éveillé, car pour moi, par le Dieu du ciel, je n'ose[1] ! » Les allusions sont, par bonheur, transparentes.

« Sur ce[2] », dit le poète, avec sa brusquerie ordinaire, « accourent une troupe de rats et de petites souris avec eux, plus de mille en tout, et ils tiennent conseil dans l'intérêt commun. Car un chat de cour venait, selon son bon plaisir, les attrapait à la course, les prenait à sa guise, jouait avec eux de façon périlleuse et les bousculait fortement. » Que faire? Les pauvres rats n'osent plus sortir de leurs trous. « Si nous pouvions, par quelque ingénieuse invention, régler son vouloir, alors nous serions des lords superbes et nous vivrions à notre aise. »

Un rat « de grand renom, à la langue bien pendue », évidemment comme dans La Fon-

1. What this meteles bemeneth · ye men that be merye,
Deuine ye, for I ne dar · bi dere god in heuene.

B. prol. 208.

2. Voir le texte dans l'Appendice.

taine, « leur doyen, personne très prudente », s'inspire, ainsi que fait toujours notre visionnaire, des circonstances actuelles et réelles, et, profitant de la mode, s'écrie : « J'ai vu que les personnages d'importance, dans la ville de Londres, portent des colliers d'un éclat étonnant autour du cou, ou des chaînes habilement ciselées. S'ils avaient seulement une sonnette à leurs colliers, on les entendrait, pardieu, venir! » Achetons donc une sonnette pour le seigneur chat, de bronze ou même de bel argent; nous la lui mettrons au cou, et ainsi nous saurons toujours pour sûr s'il remue ou s'il dort.

Tous applaudissent; on achète le collier, on achète la sonnette; mais pas un rat ne se trouve qui, « pour tout le royaume de France... pour toute l'Angleterre », eût consenti à passer le collier au cou du seigneur chat. « Ainsi furent perdues leurs peines et leurs méditations. »

Mais, de même qu'il y a des hommes de bien, il y a des « souris de bien », et voici l'une d'elles, sage souris, qui s'avance d'un air grave — et l'apologue continue, contrairement à la donnée des anciens fabulistes, uniquement pour

cadrer avec la politique anglaise du jour. Folie! s'écrie la souris sage; folie de s'insurger; « tuons le chat, et il en viendra un autre »; gardons plutôt celui que nous avons, et ne le rendons pas furieux en lui montrant la sonnette; méfions-nous de ce qui arriverait s'il venait à disparaître : « J'ai entendu mon grand-père dire, il y a sept ans passés : Malheur à la cour où le chat est un chaton; et l'Écriture dit de même : *Ve terræ ubi puer rex est.* » Tâchons de vivre du mieux que nous pourrons avec notre maître de maintenant. Sommes-nous, du reste, sans défauts, et les choses iraient-elles à merveille, si nous n'avions pas de maître? « Nous mangerions, nous souris, le malt de bien des gens, et vous, troupe de rats, vous déchireriez les habits de bien du monde, s'il n'y avait pas ce chat de cour qui peut nous attraper. Si vous vous trouviez en liberté parfaite, vous seriez incapables, vous rats, de vous gouverner vous-mêmes. » — « Ce que ce songe signifie, devinez-le. » Devinons donc.

Cette allégorie correspond évidemment à un moment de crise dans l'histoire anglaise; or, dix ou douze ans après la rédaction du premier texte des Visions, se produisit en Angleterre une

crise qui correspond, point pour point, à la fable du Conseil tenu par les rats. C'est la crise de 1376-1377.

Édouard III, vieux et incapable, entièrement dominé par sa maîtresse, Alice Perers, met, ou laisse ses favoris mettre le royaume au pillage. L'indignation que ces désordres causaient se manifesta dans le Parlement qui siégea du 28 avril au 6 juillet 1376, appelé le « Bon Parlement ». L'assemblée fit le procès de la royauté, chassa Alice Perers, et dénonça les méfaits des ministres prévaricateurs. Les Communes déclarèrent, par la bouche de leur *speaker*, Pierre de la Mare : « qe lour semblait pur chose véritable, qe si lour dit seignour lige eust euz toutdys entour lui des loialx conseillers et bons officers, meisme notre seigneur le Roy eust esté bien rychez de trésor, et partant n'eust mye grantement bosoigne de charger sa Commune par voie de subside ou de talliage, n'autrement, aiant considération as grandes sommes d'or q'ont esté apportez deinz le Roialme des ranceons des roys de France et d'Escoce.... Et pluis distrent q'i lour semblait auxint qe pur singuler profit et avantage d'aucuns privez entour le Roi et d'autres de lour covyne, si est le

Roi et le roialme d'Engleterre grandement empovriz[1]. »

Dans ces conjonctures, l'assemblée s'occupa de passer le collier au cou du chat. Le collier consistait en un conseil d'une douzaine de lords qui devaient exercer une surveillance générale et minutieuse, et dont la moitié devait être sans cesse auprès du roi « par manere tielle que nulle groos bosoigne y passe ou soit delivers sanz l'assent et advis » de tout le conseil[2]. Mais à peine cette institution était-elle établie, que le Parlement était dissous; la cour, par la bouche de Jean de Gand, duc de Lancastre, en déclarait les actes nuls[3], les conseillers étaient congédiés[4], Alice revenait, et un nouveau Parlement, produit d'élections faussées[5], réuni le 27 janvier 1377, achevait de dé-

1. *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 323.

2. *Ibid.*, t. II, p. 322.

3. « Nec in rei veritate Parliamentum fuisse. » *Chronicon Angliæ*, 1328-1388, éd. Thompson, Londres (*Rolls*), 1874, 8°, p. 103.

4. Ce qui provoque d' « infinies malédictions » sur la tête de Jean de Gand : « Unde infinitas maledictiones super caput suum communis plebs congessit in mentis amaritudine magna nimis. » *Ibid.*

5. Une douzaine seulement des membres de l'ancien Parlement, partisans des réformes, parvinrent à se faire réélire, malgré Jean de Gand et la cour. *Ibid.*, p. 112.

truire l'œuvre du Bon. Le *speaker* de la chambre des Communes, Pierre de la Mare, ce rat « de grand renom, à la langue bien pendue », dont parle le visionnaire[1], était mis en prison. La souris sage (le poète lui-même) avait donc grand'raison de recommander la prudence, de déconseiller au Parlement une limitation trop stricte des pouvoirs royaux et de trembler pour l'anarchie qui surviendrait si le chat de cour disparaissait. Prenez garde, dit-elle; si le vieux chat est détruit, nous aurons pour roi un chaton. C'est donc qu'Édouard III vivait encore; mais son fils, le Prince Noir, qu'on n'eût pu traiter de chaton, était mort, et Richard, âgé de dix ans, était héritier du trône. Ce morceau capital du texte B a donc été composé entre le

1. Il avait fait devant le Parlement le discours cité plus haut. Son rôle en cette affaire est confirmé par l'auteur de la *Chronicon Angliæ*, bien renseigné parce que l'abbé de son monastère (Saint-Albans), Thomas de la Mare, siégeait au Parlement. Le discours que le chroniqueur prête à Pierre de la Mare est bien le même que celui dont les rôles nous fournissent une autre version : « Quæ omnia ferret æquanimiter [plebs communis] si dominus noster rex sive regnum istud exinde aliquid commodi vel emolumenti sumpsisse videretur.... Rationem compoti ab his qui [pecuniam] receperunt efflagitat plebs communis; non enim est credibile regem carere infinita thesauri quantitate, si fideles fuerint qui ministrant ei. » *Ibid.*, p. 73.

8 juin 1376 (mort du Prince Noir) et le 21 juin 1377 (mort d'Édouard III). L'aphorisme sur le malheur des pays que gouverne un enfant, la souris le tient de son père, qui s'était exprimé sur ce point « sept ans plus tôt » : à ce moment déjà, en effet, la remarque n'était pas hors de propos; en 1368, c'est-à-dire sept ans plus tôt, la maladie du Prince Noir s'était aggravée d'une manière terrible; il était devenu évident qu'il n'atteindrait pas la vieillesse, et les gens avisés pouvaient dire avec angoisse : *Ve terræ ubi puer rex est.*

La désinvolture avec laquelle la souris parle de l'hypothèse où l'on tuerait le roi peut sembler assez étrange; mais d'abord ce n'aurait pas été la première fois; ensuite on parlait, au XIVe siècle, fort librement sur de tels sujets. Froissart prête aux gens de Londres une sorte de monologue qui se termine ainsi : « Nous n'avons que faire d'un roi endormit, ne pesant, qui trop demande ses aises et ses déduis. Nous en occirons avant un demi cent, tout l'un apriès l'autre, que nous n'eussions un roi à nostre séance et volonté[1]. »

1. *Chroniques,* éd. Luce, t. I, p. 249.

Toutes les autres allusions nouvelles que renferme le texte B cadrent avec cette date de 1376-77; elles se rapportent toutes à des événements antérieurs ou contemporains; aucune à des faits subséquents. Il est question de cette sécheresse d'un avril sans pluie qui survint en « mille et trois cent, et deux fois trente, et dix », alors que « Chichester était maire[1] »; c'est la famine locale de 1370. Il est aussi question de ces guerres dont on ne voit jamais la fin, « entre le pape et ses ennemis, entre deux rois chrétiens[2] ». Les guerres papales sont mentionnées par les Communes, dans une pétition présentée par le Bon Parlement de 1376 : « *Item*, si tost come le pape veut avoir monoie pour meintenir ses guerres de Lumbardie ou aillours... il voet avoir subside de clergie d'Engleterre[3]. » Les guerres papales auxquelles il est fait allusion ici étaient chose réelle et la remontrance des Communes n'était pas

1. B. XIII. 269.

2. Al the witt of this worlde · and wighte mennes strengthe
Can nought confourmen a pees · bytwene the pope and his enemys,
Ne bitwene two Cristene kynges · can no wighte pees make,
Profitable to ayther peple.

B. XIII. vers 173.

3. *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 339.

une plainte vaine. Sa Sainteté avait dans ce temps le fameux Anglais John Hawkwood à son service et celui-ci, à la tête de sa « Sainte Compagnie », faisait merveille ; en 1375 il avait rançonné Florence, Pise, Sienne, Lucques, Arezzo. En 1376 il avait repris Bologne révoltée contre le pape et ravagé les Romagnes. En février 1377 il pille Cesana et massacre la population ; puis, considérant qu'il avait travaillé assez longtemps pour le même, il passe au camp milanais en mai de la même année, et fait maintenant la guerre au pape pour le compte de Barnabo Visconti[1].

Les guerres « entre deux rois chrétiens » sont celles qui continuaient ou couvaient entre la France et l'Angleterre. Même en temps de paix on savait bien qu'elles n'étaient pas finies : « Toute la sagesse du monde, toute la force des plus puissants n'a pu suffire, dit le poète, à établir une paix solide ». Et, en effet, dans son

1. Cette interprétation me paraît certaine et je ne crois pas qu'on puisse admettre avec M. Skeat que le poète fasse allusion au grand schisme papal de 1378 (éd. d'Oxford, t. II, p. 198), ce qui modifierait la date de composition du texte B, admise par M. Skeat lui-même. Le poète pense et parle sur ce point comme les Communes du Bon Parlement, et les exploits de Hawkwood suffisent amplement à justifier ses plaintes.

discours d'ouverture, prononcé à la première séance du Parlement réuni le 27 janvier 1377, l'évêque de Saint-David, chancelier du royaume, avait insisté avant toutes choses sur la nécessité de voter d'amples crédits en vue de la guerre de France; on était en état de paix, mais cette paix ressemblait à la guerre, et la guerre ouverte ne pouvait tarder à éclater : « Sondit adversaire [de France], observe l'évêque, pendantes celles trieves et souz umbre d'ycelles s'apparaille très fortement à la guerre, sibien par terre comme par meer »[1]. Que le Parlement vote donc d'amples subsides.

A la même date encore se rapporte un certain changement de ton dans les bonnes résolutions attribuées par le poète au roi. Dans le texte A, il les prenait de confiance, pour un temps prolongé; il avait, d'après la vraisemblance, un grand espace de vie devant lui; il garderait Raison près de lui, « aussi longtemps qu'il vivrait ». Dans le texte B, le passage est modifié ;

1. *Rotuli Parliamentorum*, II, p. 361. De leur côté les Communes du Bon Parlement avaient décrit les maux soufferts par le pays anglais « q'est maintenant grevez en diverse manere par pluseurs adversitées, si bien par les guerres de France, d'Espagne, d'Irlande, de Guyenne et Bretaigne, et aillours, come autrement ». *Ibid.*, p. 322.

le ton est différent; ces mêmes résolutions sont prises; mais ce n'est plus le temps du « long espoir et des vastes pensées »; Edouard veut toujours avoir Raison près de lui pour le reste de sa vie; mais ce reste sera court; il fera des réformes : du moins il en fera « s'il règne encore quelque peu[1] » (*Yif I regne any while*). Ce changement de ton correspond bien à l'année 1377, où les chroniques nous représentent Édouard comme n'étant plus que l'ombre de lui-même, « tanquam simulacrum... et pro multiplicibus ægritudinis incommodis loqui non valentem[2] ».

Quelques autres allusions de moindre importance se rapportent encore à la même période.

1. Bote ridiliche, Reson · thou rydest not heonnes
For as longe as I liue · lette the I nulle.

A. IV. 155.

Ac Resoun shal rekene with yow · yif I regne any while.

B. IV. 177. Le sens de *brieveté* que je donne aux derniers mots a été contesté, mais, ce me semble, à tort (Skeat, éd. de Londres, IV, p. 882). Le poète emploie les mêmes mots avec la même idée d'une catastrophe *prochaine* dans un autre passage où nul doute n'est possible :

Ther nys cite vnder sonne · ne so riche reome
Ther hue ys loued and lete by · that last shal eny while.

C. IV. 204.

2. *Chronicon Angliæ*, p. 132, *Sub anno* 1377 (*Rolls*).

Une nouvelle mention est faite de la peste, qui semble avoir sévi récemment. Haukyn, l'homme actif, déclare qu'il n'a jamais rien reçu du pape qu'une charte ornée d'une bulle de plomb et lui accordant des indulgences. Il eût mieux aimé quelque chose d'un peu plus pratique, par exemple « un remède pour la peste »; les « bulles et les bénédictions » seraient les très bien venues si elles pouvaient guérir les ulcères que cause l'épidémie[1]. Rien de tout cela n'est imaginaire; la peste avait reparu en 1375 pendant les chaleurs d'un été exceptionnel; il était mort un « nombre infini de gens », et le pape, dont les chartes sans doute ne pouvaient pas guérir les malades, avait du moins concédé « par deux bulles » l'indulgence plénière à ceux qui mourraient, dûment confessés, pendant l'épidémie[2].

1. And I hadde neuere of hym · haue God my treuthe,
Noither prouendre ne parsonage · yut of the popis gifte,
Saue a pardoun with a peys of led · and two pollis amydde!
Hadde iche a clerke that couthe write · I wolde caste hym a [bille,
That he sent me vnder his seel · a salue for the pestilence,
And that his blessyng and his bulles · bocches mighte destroye.

B. XIII. 244. Les « two pollis » sont les deux têtes de saint Pierre et saint Paul que les bulles papales portaient en relief.

2. « A. D. 1375. ... Hoc anno erant calores nimii : pestilentia quoque pergrandis, tam in Anglia quam in aliis diversis

Un passage est considéré par M. Skeat comme ayant trait au jubilé d'Édouard III, célébré à l'occasion de sa cinquantième année de règne. C'est la description dans notre texte d'une sorte d'âge d'or, prévu par Conscience pour le temps où Raison sera souveraine. Plus de guerres, dit le poète, plus de querelles; paix et amour régneront sur la terre; le bonheur de tous sera tel que les Juifs croiront que le Messie a enfin paru[1].

La date correspond bien à la période que nous venons de déterminer, mais l'identifica-

mundi partibus, tunc temporis inolevit, quæ infinitos utriusque sexus subita morte consumpsit.... Durante ista epidemia dominus papa ad instantiam cardinalis Angliæ, concessit omnibus decedentibus in Anglia, qui de peccatis suis contriti fuerunt et confessi, plenam remissionem, per duas bullas, sex mensibus duraturam. » Continuateur d'Adam de Murimuth, *Chronica*, Londres. 1846, 8°, p. 217.

1. I, Conscience, knowe this · for kynde witt me it taughte
That resoun shal regne · and rewmes gouerne ...
... such loue shal arise,
And such a pees amonge the peple · and a perfit trewthe,
That Iewes shal wene in here witte · and waxen wonder glade,
That Moises or Messie · be come in-to this erthe,
And haue wonder in here hertis · that men beth so trewe ...
Shal neither kynge ne knyghte · constable ne meire
Ouer-lede the comune · ....
Kynges courte and comune courte · consistorie and chapitele
Al shal be but one courte · and one baroun be iustice ...
Batailles shal non be · ne no man bere wepne.

B. III, vers 383 et suiv.

tion du fait et de l'allusion doit, à mon sens, être écartée. Non seulement la description n'offre rien qui cadre précisément avec le jubilé d'Édouard, mais surtout, si on admettait cette thèse, on ferait de notre auteur, en contradiction avec tout le reste de son œuvre, un politique rempli des plus naïves illusions; l'opinion qu'on doit garder de lui serait entièrement changée.

Dans la réalité, il était trop bon observateur et connaissait trop bien ses contemporains et l'humanité pour prédire un âge d'or comme une possibilité prochaine. L'absence de portée de cet anniversaire n'était d'ailleurs que trop apparente, dès le moment même où le poète écrivait. Des chroniqueurs comme Walsingham, comme le continuateur d'Adam de Murimuth, attachent si peu d'importance au jubilé qu'ils le passent sous silence[1]. L'œuvre du Parlement

1. Ils ne se font pas la moindre des illusions qu'on voudrait attribuer à Langland. Le tableau des dernières années d'Édouard est ainsi résumé par Walsingham : « In hoc loco summe notandum est, quod sicut in ejus primordiis cuncta grata et prospera successive ipsum illustrem reddiderunt, et inclytum, ita, eo ad senilem ætatem vergente et ad occasum declinante, peccatis exigentibus, paulatim illa felicia decrescebant, et infortunia multa infausta et incommoda succresce-

au sein duquel il fut proclamé, ce Parlement de 1377 qui annula les réformes du Bon Parlement, eût suffi pour détromper les plus aveugles. Rien ne ressemble moins que les transactions d'alors à l'idylle de notre poète. Au nom du roi et à l'occasion du jubilé, le chancelier réclame dans le discours déjà mentionné le plus d'argent possible. Il démontre, avec une surabondance de citations bibliques, comment Édouard III est le chéri de Dieu, et il en donne deux preuves : 1° il y a un petit mieux dans sa maladie; 2° « Et ore est-il ensi que ce est l'an [50e] de son règne accompli, q'est l'an jubilée ou an de grâce. Et auxint apparisante chose est que Dieux luy aymes et q'il est beneit de Dieu[1]. » Nulle meilleure saison pour les cadeaux ; que les Communes soient donc généreuses. Les Communes accordent une taxe de apcitation fort impopulaire, « hactenus inau-

bant, quæ minuere, proh dolor! famam ejus. » *Historia Anglicana*, I, p. 328 (*Rolls*).

1. *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 361. Ce faisant, le chancelier s'appropriait simplement le système de marchandage qu'avaient pratiqué les Communes elles-mêmes, l'an d'avant, sous prétexte de jubilé. Elles avaient invoqué « l'an jubil; c'est assavoir l'an du grâce et de joie » à l'appui de leurs demandes de réformes en 1376. *Ibid.*, p. 338.

dita », dit Walsingham[1], et réclament en échange une amnistie; marchandage qui ne rappelle en rien l'âge d'or[2]. La fable du conseil tenu par les rats avait montré suffisamment du reste à quel point notre poète se faisait peu d'illusions. Dans la réalité et avec grand'raison, il place son âge d'or à une époque indéterminée et nuageuse; c'est un rêve entrevu dans un rêve.

III

Dans le texte C, les allusions nouvelles sont peu nombreuses, bien que les additions soient consi-

1. Walsingham se contente, en effet, de noter que le Parlement de 1377 se réunit « cogente Duce qui vires gerebat Regis » et vota ces taxes « hactenus inaudita ». Il ajoute : « In hoc autem Parliamento abrogata sunt statuta Parliamenti superioris, quod *Bonum* merito vocabatur. »

2. Pour rendre sa thèse plus acceptable, M. Skeat est obligé de supposer que les amplifications contenues dans ce passage (dont le début se trouve déjà dans le texte A) auraient été insérées après l'avènement de Richard; mais ce n'est que remplacer, ce me semble, une invraisemblance par une autre. Comment concevoir que le jubilé d'Édouard puisse faire prophétiser l'âge d'or pour le temps de son successeur? Pour ces divers motifs je suis peut-être excusable de ne pas m'associer au jugement de M. Skeat : « M. J. has wholly missed the reference to Edward's jubilee. » (Éd. de Londres, t. IV, p. 882, cf. *Revue critique*, 25 oct. et 1er nov. 1879.)

dérables. Les passages ajoutés sont presque tous des moralisations, des réflexions, des discours; des retours de l'auteur sur lui-même et sur sa vie passée. Il se *raconte* plus volontiers; ce sont là autant de signes d'un âge plus avancé et des approches de la vieillesse. Il se fait moins de scrupules d'avouer ses fautes : c'est qu'il s'éloigne du temps où elles furent commises.

Toutefois la plupart des anciennes allusions sont maintenues; les jugements sur la société contemporaine restent les mêmes; la société que l'auteur a en vue est celle de son âge mûr, celle des dernières années d'Édouard III; la période 1376-77 est la période centrale de cette œuvre sans cesse reprise par son auteur, qui pendant une trentaine d'années la remania incessamment.

Étant données ces attaches avec la période 1376-77, pivot de l'ensemble des Visions, on ne sera pas surpris du peu de certitude avec lequel on peut assigner une date au texte C. La nature des principales additions nous porte à séparer par un assez grand nombre d'années la deuxième version de la troisième : à quel moment convient-il de rapporter cette dernière? Nous n'avons pour nous guider que les

indications suivantes, toutes assez incertaines et contestables.

A un endroit, le visionnaire traite du recrutement de l'Église et déclare que « nul clerc ne devrait recevoir la tonsure s'il n'était issu de franklins et d'hommes libres et enfant légitime ». Cette remarque peut avoir été inspirée par l'abus dont se plaignent les Communes en 1391 : des fils de paysans se détachent de la glèbe, vont à l'école, et sont perdus pour leurs maîtres. Les Communes, peu libérales, protestent contre cet « avancement par clergie[1] ».

Dans le discours où le chevalier Conscience fait le procès de la belle lady Meed, quelques vers sont ajoutés, au texte C, vers fort audacieux où il est dit : « Nulle cité sous le soleil, nul royaume, si riche soit-il, là où Meed est librement aimée, n'a chance de durer quelque peu sans guerres ou sans malheurs, ou bien sans lois perverses.... » Grâce à Meed et aux siens, dit Conscience au roi, « peu s'en faut que nul pays ne t'aime, et, moins que tous, le tien

1. For shold no clerk be crouned · bote yf he ycome were
Of franklens and free men · and of folke yweddede.

C. VI. 63. *Rotuli Parliamentorum*, t. III, p. 294.

propre[1] ». Cette addition vise sûrement Richard II et semble bien correspondre au moment où devenu souverain absolu, ayant perdu toute son ancienne popularité, il se hâte visiblement vers sa chute. Le Parlement réuni à Shrewsbury le 18 janvier 1398, abdiquant en fait tout pouvoir en ses mains, a voté les principaux impôts, non pas pour une année, mais pour la vie du prince. Celui-ci pourrait donc se passer du Parlement; c'était là assurément, aux yeux de notre visionnaire, des « lois perverses[2] », et le roi d'alors était fort différent

1. Ther nys cite vnder sonne · ne so riche reome
Ther hue ys loued and lete by · that last shal any while,
Withe-oute werre other wo · other wicked lawes
And customes of couetyse · the comune to distruye.
Unsyttynge Suffraunce · hure suster, and hure-selue
Haue maked al-most · bote Marie the helpe,
That no lond loueth the · and yut leest thyn owene.

C. IV. 204.

2. M. Skeat fait correspondre cette allusion à une querelle de Richard avec les gens de Londres survenue en 1392, et date par suite le texte C de 1393, ajoutant toutefois, et avec raison : « I should not object to the opinion that the true date is later still » (éd. d'Oxford, II, pp. xxxi et xxxv). Mais cette querelle passagère cadre beaucoup moins bien avec les déclarations générales du poète que les événements de 1397-98. L'assimilation de M. Skeat est d'autant plus difficile à admettre que, du jour où il prit le pouvoir en ses mains (3 mai 1389), jusqu'en 1397, le gouvernement de Richard fut très acceptable et sa popularité subit peu d'atteintes : « He lived then as

de celui qu'il avait représenté avec sympathie dans le texte B, « que Chevalerie conduisait et qui régnait par l'appui de ses Communes[1] ». Le temps des mauvaises lois était venu; celui des troubles civils était proche[2]; la nation se sépare de Richard; le mécontentement s'exprime avec une audace de plus en plus grande. Le roi est autoritaire, la nation résolue; la crise est inévitable, et en effet elle ne tarda guère.

Cette allusion est la plus récente qu'on puisse trouver dans le texte C, et il en faut conclure que la revision finale du poème fut accomplie en 1398 ou peu après. Les dates probables des trois versions sont donc 1362-63, 1376-77, 1398-99.

a constitutional king, and did his best », dit Stubbs (*Constitutional history*, Oxford, 1880, t. II, p. 330); le royaume jouit d'une paix profonde; les institutions parlementaires fonctionnèrent régulièrement. La situation s'assombrit après le second mariage de Richard (1396), mais elle ne devint menaçante qu'en 1397-98.

1. B. Prol. 112.

2. On les craignait dès l'été de 1397 : « For fear of a popular rising, an army was levied in Cheshire and other royalist counties ». Stubbs, *ibid.*, II, p. 338.

CHAPITRE III

LE NOM DE L'AUTEUR — SA VIE — SON CARACTÈRE

I

Nul contemporain ne nous a parlé de l'auteur des Visions, et personne ne semble l'avoir connu ; mais en regardant de près son poème on peut discerner les traits de son caractère et reconstituer sa biographie ; car il s'est jugé, décrit et raconté dans son œuvre. Il a passé sa vie à la refaire ; il s'est identifié avec elle ; lui et elle ne font qu'un. Il y a tracé son portrait moral et même physique.

Il s'appelait William de son nom de baptême ; le titre de divers manuscrits en fait foi : *Incipit visio Willelmi* ; de plus, il représente souvent les personnages de ses Visions lui adressant la parole et l'appelant toujours William[1].

Son nom de famille paraît avoir été Langland

1. A loueliche lady of lere · in lynnen y-clothid,
Cam doun fro that castel · and calde me by name,
And seide, « Wille, slepest thow · syxt thow this puple ? »

C. II. 3 ; cf. C. XI. 71, etc.

(ou Longlond, ce qui est une forme différente du même nom). La tradition est en faveur de ce nom ; et la tradition est représentée, d'abord, au xv[e] siècle, par des annotations retrouvées dans quelques manuscrits et provenant d'anciens possesseurs de ces manuscrits[1] ; ensuite, au xvi[e] siècle, par John Bale. Dans son *Catalogue des écrivains illustres*, Bale affirme[2] que « Langelande » composa la « Visionem Petri

1. Skeat, éd. d'Oxford, t. II, p. xxviii.

2. Cette notice (dont plusieurs indications, telles que le prénom de l'auteur, son adhésion au wyclifisme, etc., sont fausses) est ainsi conçue : « Robertus Langelande, sacerdos, ut apparet, natus in comitatu Salopiæ, in villa uulgò dicta Mortymers Clibery, in terra lutea, octauo a Maluernis montibus milliarius fuit. Num tamen eo in loco incondito et agresti, in bonis literis ad maturam ætatem usque informatus fuerit, certò adfirmare non possum, ut neque an Oxonii aut Cantabrigiæ illis insudauerit : quum apud eorum locorum magistros studia præcipue vigerent. Illud uerumtamen liquido constat eum fuisse ex primis Ioannis Vuicleui discipulis unum atque in spiritus feruore, contra apertas Papistarum blasphemias aduersus Deum et eius Christum sub amœnis coloribus et typis edidisse in sermone anglico pium opus, ac bonorum uirorum lectione dignum, quod uocabat Visionem Petri Aratoris. — Lib. I. *In æstiuo tempore, cum sol caleret.*

« Nihil aliud ab ipso editum noui. In hoc opereer udito, præter similitudines uarias et iucundas, prophetice plura prædixit, quæ nostris diebus impleri uidimus. Compleuit suum opus anno Domini 1369, dum Joannes Cicestrius Londini prætor esset. » *Scriptorum illustrium maioris Brytannie... Catalcgus*, Bâle, 1557? fol., p. 474.

Aratoris » qui commence par : « In æstivo tempore, cum sol caleret », ce qui est bien le début de notre poème. Enfin dans un vers de la Vision, nous trouvons, par fragments placés au rebours de l'ordre naturel, le nom de William Langland :

I haue lyued in *londe*, quod I. my name is *longe Wille*[1].

Il est fort possible que ce ne soit pas là un simple accident; les poètes de cette époque aimaient à jouer sur les noms propres et donnaient à deviner les leurs dans de faciles énigmes. Chaucer appelle Olivier de Mauny « The wikked nest[2] ». Christine de Pisan, qui ne semble pas avoir attendu beaucoup de la perspicacité de ses lecteurs, leur facilite les choses et écrit :

S'aucun veut le nom savoir,
Je lui en diray tout le voir :
Qui un tout seul *cry* crieroit
Et la fin d'Aous*t* y mectroit,
Si il disoit avec une *yne* (hymne),
Il sauroit le nom bel et digne[3].

1. B. XV, 148.

2. Monkes tale (*De Petro Hispannie Rege*). Identification due à M. Skeat.

3. P. Paris, *Mss français de la bibliothèque du Roi*, t. V, p. 170.

Dans une brillante étude publiée par la *North British Review*[1], M. Pearson s'est efforcé de démontrer que le nom du poète devait être Langley, bien que la tradition soit contraire à cette hypothèse et que ce nom ne se trouve dans aucun manuscrit. Il se fonde principalement, pour établir sa théorie, sur une note, d'une écriture du xve siècle, inscrite dans un manuscrit des Visions conservé à Dublin. Cette note a donné lieu à toute sorte de théories très contestables. Elle est ainsi conçue :

« Memorandum quod Stacy de Rokayle, pater Willielmi de Langlond, qui Stacius fuit generosus, et morabatur in Schiptone under Wicwode, tenens domini le Spenser in comitatu Oxon, qui prædictus Willielmus fecit librum qui vocatur Perys Ploughman[2]. »

D'après cette note, l'auteur de *Piers Plowman* aurait été fils d'une sorte de franklin ou franc-tenancier, relevant de la famille des Spenser et habitant Shipton-under-Wychwood, dans le comté d'Oxford. Or, dit M. Pearson, aucune famille du nom de Langland n'a laissé de

1. Avril 1870.
2. Skeat, éd. d'Oxford, t. II, p. xxviii.

traces dans la région, mais on y connaît des Langleys et il y a un hameau de ce nom. Si, comme c'est le cas, le fils de Stacy n'a pas pris le nom de son père, il a dù prendre le nom de son village et s'appeler, comme cette localité, Langley.

Tout dans cette théorie est hypothèse, et l'hypothèse est contredite par la tradition : pour ce qui est du personnage, la note même du manuscrit de Dublin donne le nom de Langland ; pour ce qui est du village, nul témoignage ne rattache le poète à un hameau de Langley. Une autorité sans plus, qu'on pourrait souhaiter meilleure et plus ancienne, mais qui est mieux que rien, donne le lieu où notre visionnaire serait né ; c'est John Bale, qui le fait naître à Cleobury Mortimer (comté de Shrewsbury), non loin de Malvern (comté de Worcester), lieu principal des Visions.

« Langley » reste donc une pure hypothèse[1] ; et pour qu'une pure hypothèse vînt utilement en discussion, il eût fallu du moins

1. Voir dans l'*Athenæum* du 19 mars 1887 un article où il est indiqué, avec vraisemblance, qu'il exista sans doute un Stacy de Rokayle qui aurait eu pour fils un William Langley. L'auteur de la note du ms. de Dublin aura confondu ce Langley avec notre Langland.

qu'on pût reprocher à la tradition de fournir des données inconciliables avec d'autres faits eux-mêmes certains : mais ce n'est pas le cas. Bien des explications montrent que le poète a pu recevoir le nom qu'il porte, qui est un nom de localité, sans y être né. Des localités de ce nom existent en divers comtés d'Angleterre (Somerset, Devon, Dorset), et des liens quelconques (habitation, etc.) ont pu le rattacher à l'un d'eux, et donner naissance à ce surnom. Rien de plus fréquent que des faits de ce genre au moyen âge. Le chroniqueur Mathieu de Paris, Matthæus Parisiensis, s'appelait ainsi, bien qu'il fût Anglais, et seulement parce qu'il avait étudié à Paris.

La note du manuscrit de Dublin a donné lieu encore à d'autres suppositions peu vraisemblables. Elle fait du père du poète une manière de personnage ; il est « generosus », c'est-à-dire « de bonne famille » ; c'est une sorte de franklin comme celui de Chaucer. Notre poète aurait donc eu un certain rang social. Dans la réalité, son origine est, je crois, beaucoup plus humble ; il faut sur ce point nous en rapporter à lui-même.

D'abord, et c'est là, à vrai dire, une question

d'appréciation, le ton du poème contredit d'un bout à l'autre l'hypothèse de ce certain rang social. Ni Gower, ni Chaucer, ni Wyclif ne parlent ainsi. Toutes les remarques de l'auteur, tous ses jugements, tous ses retours sur lui-même, c'est-à-dire tout ce qui fait, au point de vue qui nous occupe, le ton et la couleur du poème, concordent avec l'hypothèse d'un enfant de basse origine, d'une intelligence éveillée, qui, grâce à des protecteurs, intéressés par sa vivacité d'esprit, a pu étudier, devenir clerc, rompre par là ses liens de servage, et vivre tant bien que mal à l'état libre. On le devine très supérieur par son mérite au rang modeste qu'il occupe, et que pourtant il n'a atteint, si modeste soit-il, que par faveur sinon par fraude. Son langage est celui que pouvait tenir, dans les dégoûts et les déboires d'une carrière avortée, un de ces fils de paysans contre lesquels protestent les Communes, qui abandonnent le village, obtiennent accès dans les écoles et bénéficient d'un « avancement par clergie[1] ».

Pour confirmer ces impressions, nous avons

1. Année 1391, *Rotuli Parliamentorum*, t. III, p. 294. Voir *infra*, pp. 69 et s.

des déclarations formelles. Dans le poème, Sainte-Église rencontre Langland et lui rappelle ses bienfaits : « Je t'ai reçu en mon sein, dit-elle, la première, et j'ai fait de toi un homme libre[1] ». L'entrée dans l'Église rompait en effet le servage. La loi exigeait, il est vrai, une manumission préalable faite par le maître[2] ; mais très souvent il y avait fraude, et grâce à de faux témoins le serf obtenait les ordres ecclésiastiques. Une règle, d'application peu facile, prescrivait que le coupable serait dégradé et ramené à l'état de servitude si la supercherie était prouvée[3]. Beaucoup de fils de paysans se découvraient ainsi une vocation religieuse afin d'obtenir leur liberté, et lorsqu'ils se l'étaient assurée, ils montraient une grande tiédeur dans l'accomplissement des fonctions ecclésiastiques. Le cas était prévu : tout indi-

1. Voir *infra*, p. 70, note 1.

2. « Inhibitum est enim et in Decretalibus statutum, quod nullus Episcopus spurios aut servos, donec a dominis suis fuerint manumissi, ad sacros ordines promovere præsumat. » *Fleta*, II, ch. 51.

3. « Si quis vero servus, dominum suum fugiens et latitans, vel testibus adhibitis conductis et munere corruptis, aut quacumque calliditate vel fraude ad gradus ecclesiasticos pervenerit, decretum est ut deponetur et dominus ejus eum recipiat in servitutem. » *Fleta*, ibid.

vidu, affranchi dans ces conditions, « qui canonicas horas observare et psallere noluerit, dicens se liberum esse[1] », sera excommunié jusqu'à ce qu'il se soumette. Ces anciens décrets, souvent violés au XIIIe siècle, le furent bien plus fréquemment encore au XIVe, à la faveur du désordre général résultant des grandes pestes[2].

Que les moyens employés aient été ou non parfaitement réguliers, Langland devait à Sainte-Église sa liberté. Il ne semble pas en effet qu'elle parle ici au figuré et fasse allusion au baptême, bien commun à tous les chrétiens; elle rappelle à Langland ce qu'elle a fait pour lui spécialement : « Je suis Sainte-Église, dit-elle, comment ne me reconnais-tu pas? Je t'ai reçu en mon sein la première, et j'ai fait de toi un homme libre; tu m'as apporté des engagements de suivre mes prescriptions, de croire

1. *Fleta*, II. ch. 51.

2. On ferma d'autant plus les yeux sur ces abus que les rangs du clergé avaient été grandement éclaircis et que le pape lui-même dut donner des facilités spéciales pour le recrutement des prêtres. Voir Lettre de Clément VI à l'archevêque d'York, autorisant des ordinations supplémentaires; 12 octobre 1349, *Historical papers... from the northern registers*, éd. Raine (*Rolls*), p. 401.

en moi et de m'aimer, ta vie durant[1]. » Étant donné que Langland avait, à ce qu'il semble, reçu effectivement les ordres moindres, et, dans tous les cas, la tonsure, il est naturel que Sainte-Église, rappelant ses bienfaits, fasse allusion à cette grâce, avec les conséquences avantageuses qui en découlaient, et aux engagements pris solennellement vis-à-vis d'elle, plutôt qu'aux engagements communs à tous les chrétiens, souscrits *pro forma* par des tiers (les parrain et marraine) au moment du baptême. Notez encore que ces mots : « J'ai fait de toi un homme libre » se trouvent seulement dans le texte C; les textes plus anciens A et B portent simplement, en termes généraux : « Je t'ai enseigné la foi[2] ». Or c'est un trait caractéristique de C, que l'auteur y précise davantage tout ce qui le concerne, et se résoud à nous mettre dans sa confidence : il fait ici une confidence de plus.

Si l'on trouve que c'est faire tenir à Sainte-

1. « Holychurche ich am », quath hue · « thow oghtest me to knawe;
Ich vnder-feng the formest · and fre man the made.
Thow broghtest me borwes· my byddyng to fufille,
To leue on me and louye me· al thy lyf tyme. »

C. II. 72.

2. Ich the vndur fong furst · and thi feith the taughte. A. I. 74.



Église un langage bien pratique, visant des intérêts tout matériels, je répondrai que Sainte-Église et Clergie étaient au moyen âge fort pratiques en effet. Les auteurs les plus pieux qui les représentent prononçant leur propre défense mettent toujours sur leurs lèvres l'énumération des privilèges matériels qu'elles assurent. Grâce à la tonsure que Sainte-Église lui a conférée, un clerc évite d'être pendu pour ses méfaits. Clergie s'en vante dans le *Philobiblon* comme dans les Visions[1]; rien d'énonnant qu'elle se

1. *The Philobiblon of Richard de Bury*, ed. Thomas; Londres, 1888, 8°; achevé en 1345. « Legendus liber porrigitur non ignotus... O lectio pretiosa psalterii quæ meretur hoc ipso liber vitæ deinceps appellari... noster alumnus ad lectionem unicam libri vitæ pontificis commendatur custodiæ, et rigor in favorem convertitur. » Chap. IV. Dans Langland, on voit que Clergie

> ... Hath take fro Tybourne · twenti stronge theues
> There lewed theues ben lolled vp.

B. XII. 190. Les clercs tiennent naturellement beaucoup à ce privilège et ils se plaignent au roi en Parlement si on l'enfreint : « Item se plaignent voz ditz chapelleins qe vos Justices, par lour juggement dampnent et juggent clercs, chapelleins, moignes et autres gentz de religion portantz tonsure et habit acordantz a lour estat... et les font pendre et treiner as coues des chivalx, en reprove de Seinte Eglise et de la clergie. » Et même, comme par défi, ils laissent les moines pendre au gibet plus longtemps que les laïques. Année 1351-2, *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 244.

vante aussi de pouvoir rendre libre un fils de serf.

Cette interprétation est corroborée encore par un autre passage du poème. Las de corps, incertain d'esprit, rêvant ses rêves, dédaignant le travail des mains, Langland rencontre Raison qui lui reproche son indolence : « Ne peux-tu, dit-elle, te rendre utile? » Et parmi les divers moyens, elle énumère les travaux ouvriers aux champs et à la ville : faucher, moissonner, botteler, tailler des souliers ou des habits, garder les moutons, les cochons ou les oies. « Es-tu donc possesseur de terres qui assurent ta subsistance? ou as-tu des parents riches[1]? » Langland montre par sa réponse qu'il n'a ni terres ni parents riches, et cependant il ne fait rien; il refuse « to carte and to worche », de faire métier d'ouvrier. Et quel motif en donne-t-il? S'il eût été fils d'un franklin, d'un « generosus », il eût allégué sa naissance, et c'eût été assez; et cela d'autant plus que Raison allait au-devant d'une pareille réponse : « As-tu, disait-elle, des parents riches? » Mais non,

1. « Thenne hauest thow londes to lyue by » · quathe Reson,
That fynden the thy fode? » [« other lynage ryche
C. VI. 26.

il justifie son indolence et sa vie rêveuse par le fait qu'il porte la tonsure; c'est la tonsure, et non autre chose, qui le dispense du travail paysan et fait qu'il n'a pas « to carte and to worche[1] ».

Il ajoute, il est vrai : « D'ailleurs nul clerc ne devrait recevoir la tonsure, s'il n'était fils de franklin et d'homme libre ». Mais cela ne signifie pas autre chose que : Voyez ma tonsure, vous n'avez pas le droit d'en demander plus; si je l'ai, vous devez croire que je suis de condition libre; de quelque manière que vous envisagiez les choses, ma tonsure suffit : je la porte, donc je n'ai pas à travailler des mains.

Mais le poète sait fort bien que cette règle mise par lui en avant pour se débarrasser de Raison et de ses reproches n'est pas toujours suivie; lui-même (dans notre hypothèse) l'avait probablement violée. Il profite des avantages que lui confère la tonsure puisqu'il l'a, puisque les circonstances lui ont permis de l'obtenir.

1. C. début du *passus* VI. Il donne d'autres raisons encore. mais elles sont d'ordre physique; il manque de forces; il est de trop haute taille pour se baisser vers la terre; le seul motif d'ordre social qu'il allègue est sa clergie.

La chose est-elle bonne en soi? Assurément non, répond Langland; sur ce point, comme sur tant d'autres, dit-il, de notre temps, le désordre est à son comble : « On voit des fils de serfs devenir évêques et des bâtards archidiacres; des croquants et leurs fils ont été faits chevaliers pour de l'argent[1] ». Mais ainsi va le monde et le poète l'a suivi. De ce qu'il condamne l'abus il ne faut pas conclure, comme on l'a fait souvent, qu'il n'en a pas profité; presque tous ses retours sur lui-même ne sont, au contraire, que des énumérations d'abus qu'il blâme et dont il bénéficie.

1. ... Bondemenne barnes· han be mad bisshopes,
And barnes bastardes · han ben archidekenes,
And sopers and here sones · for seluer han be knyghtes.

C. VI. 70.

Les rois anglais depuis le temps de Henri III *obligeaient* ceux de leurs sujets qui avaient un certain revenu à devenir chevaliers; ceux-ci y mettaient peu d'empressement à cause des obligations découlant de cet honneur (service militaire, aides, etc.); les ordonnances sont par suite souvent renouvelées. L'obligation incombait, sous Henri III, à toute personne ayant 20 livres de revenus en terre; sous Édouard III, il fallait 40 livres pour être contraint de devenir chevalier. Voir, par exemple, un bref d'Édouard III ordonnant aux shériffs de Londres de lui donner le nom de toutes les personnes de la ville ayant des immeubles rapportant 40 livres par an et qui ne sont pas chevaliers, et enjoignant que toutes « ordinem suscipiant militarem ». *Liber Albus*, pp. 190-191 (*Rolls*).

Il les blâme, partageant en cela l'opinion des Communes d'Angleterre, dont il ne se sépare guère sur aucun point ; si bien que son œuvre a l'air par moments d'un commentaire poétique des Rôles du Parlement : « Item priont les Communes », qui soumettaient la question au roi en 1391, « de ordeiner et comander que null neif ou vileyn mette ses enfantz de cy en avant à escoles pour eux avancer par clergie, et ce en maintenance et salvation de l'honour de toutz frankes (hommes libres) du roialme[1] ». Dans la réalité, c'est justement là ce qui paraît avoir été fait pour Langland : « Quand j'étais jeune, dis-je, il y a bien des années, mon père et mes amis me mirent à l'école, jusqu'à ce que je fusse pénétré du sens des Écritures[2] ». Il avait été ainsi préparé, dès la première heure, à « avancer par clergie ». Il lui avait fallu pour cela le concours d'amis ; donc son père n'avait pu y suffire et c'est une preuve de plus de sa basse extrac-

1. *Rotuli Parliamentorum*, t. III, p. 294.

2. « Whanne ich yong was » quath ich · « meny yer hennes »,
My fader and my frendes · founden me to scole,
Tyl ich wiste wyterliche · what holy wryt menede. »

C. VI. 36.

tion. Le rôle principal était même échu aux amis, d'où la reconnaissance infinie qu'il leur témoigne et le deuil ineffaçable qui envahit son âme à leur mort[1].

De tout ceci, et tant que de nouveaux éléments n'auront pas été produits pour la solution du problème, il faut conclure que notre poète, appelé William Langland, était de basse extraction et naquit probablement à Cleobury Mortimer.

La date de sa naissance peut être établie avec vraisemblance. Dans le texte B (XII. 3), Imagination lui dit : « Voilà quarante-cinq hivers que je te suis ». Ce texte étant de 1376-77, Langland dut naître en 1331 ou 1332.

II

Son genre de vie, ses goûts, son caractère sont clairement et parfois très éloquemment indiqués dans son poème. On peut, grâce à l'œuvre, se représenter l'auteur ainsi qu'il suit.

1. And yut fond ich neuere in faith · sytthen my frendes deyden
Lyf that me lyked · bot in thes longe clothes.

C. VI, vers 40.

Tout jeune il avait été mis, comme on a vu, à l'école par son père et par des amis. Sa vie oscilla principalement entre deux localités, Malvern et Londres. Même quand il habite Londres, il revient en pensée à Malvern, à ses collines et à ses verdures ; il s'y voit en imagination ; des liens de tendresse, de ces liens qui ne se forment entre l'homme et la terre qu'au temps de l'enfance, le rattachent à ce lieu. Il s'y trouvait un couvent et une école; c'est là probablement qu'il étudia d'abord.

Aujourd'hui comme alors, l'endroit est ravissant. En arrière de la ville courent les collines où Langland aimait à errer; par places, au milieu des herbes et des branches, paraît à nu le calcaire rouge dont elles sont faites; leurs sommets et leurs plis bleuissent quand la brume tombe. On aperçoit, du haut, une vaste plaine toute verte, sillonnée de cours d'eau bordés d'arbres; les rayons et les ombres d'un ciel changeant éclairent les ruisseaux, estompent les arbres; l'horizon paraît reculer jusqu'à l'infini; c'est bien la plaine du monde dont le poète a parlé, vaste étendue où l'humanité entière peut comparaître comme en une vallée de Josaphat. Le flanc des collines, qui vont

s'abaissant vers l'ouest, peuplées de villas aujourd'hui, était alors désert; « dans cette solitude sauvage, à la lisière des bois », le poète promenait ses pensées; parfois il s'arrêtait, « retenu par la gaîté des oiseaux », il s'adossait à un tilleul et sa fantaisie était bercée par leurs chansons[1]. Il suivait la marche des nuages dans le ciel et la marche des brumes sur les pentes[2].

La grande église de Malvern, moitié normande, moitié gothique, à peine terminée alors et qui fut enrichie de verrières par Richard II, élevait au pied des collines sa tour carrée, aux profondes ciselures. Le lieu était sacré et recueilli, des légendes sombres y étaient attachées. L'économe du couvent, ayant juré, dans un accès de colère, qu'il donnerait ses provisions à manger aux morts, passait, une nuit, devant la porte du chapitre, quand la porte s'ouvrit, une voix l'appela; dans chaque stalle

1. And thus I went wide-where · walkyng myne one,
By a wilde wildernesse · and bi a wode-syde.
Blisse of tho briddes · abyde me made,
And vnder a lynde vppon a launde · lened I a stounde.
To lythe the layes · the leuely foules made.

B. VIII. 62.

2. Thow myght bet mete the myst · on maluerne hulles
Than gete a mom of hure mouth · til moneye be hem shewid.

C. I. 163.

un mort était assis, et, tenant leur conseil, les cadavres décidèrent que l'économe mourrait dans l'année[1].

Dès l'enfance, c'est l'imagination qui domine chez le poète. Elle n'a pas encore pris en lui toute la place, au point de le conduire fort près des hallucinations; mais déjà son empire est grand. La curiosité d'esprit du jeune homme et sa facilité sont très vives; ses études sont plus étendues que profondes; toujours l'imagination l'entraîne; il est incapable de s'appliquer longtemps, d'approfondir. Il est vagabond par nature, de corps et d'esprit[2]; il parcourt le domaine des sciences comme il parcourait ses chères collines, au hasard, en tous sens, arrêté ici par le chant des oiseaux et là par le mouvement des buées floconneuses. Certaines des sciences dont il prit une teinture

1. Walcott, *English Minsters*, Londres, 1879, 2 vol. 8°, t. II, p. 168.

2. Thus yrobed in russet · I romed about
Al a somer sesoun.

B. VIII. 1.

And thus I went wide-where · walkynge myne one.

B. VIII. 62.

And as freke that fre were · forth gan I walke
In manere of a mendynaunt.

B. XIII. 2.

n'étaient enseignées qu'à l'Université ; il ne put les connaître qu'à Oxford ou Cambridge et dut, peut-être, quitter Malvern pour y faire un séjour.

Il reçut, avec une abondance variable, des notions de théologie, de logique, de grammaire, de prosodie, de droit, d'histoire naturelle, d'astronomie « an harde thynge », etc.[1]. On voit, au cours de son œuvre, qu'il lui reste quelque chose de toutes ces sciences. S'il rencontre des frères disputeurs, il rétorque leurs arguments par des formules et des syllogismes d'école : « *Contra*, répondis-je, en langage de clerc...[2] ». Si une charte lui est présentée, il

1. Tout ce que Study enseignait alors, sciences utiles ou obscures ou folles, est énuméré avec soin : « Logyke », dit-elle,

> Logyke I lerned hir · and many other lawes
> And alle the musouns in musike · I made hir to knowe...
> Grammer for gerles · I garte first wryte...
> Ac Theologie hath tened me · ten score tymes...
> Ac astronomye is an harde thynge · and yuel for to knowe,
> Geometrie and geomesye · is ginful of speche.

B. X. 171, 175, 180, 207.

2. Les frères prétendent que Dowel habite chez eux :

> « *Contra* » quod I as a clerke · and comsed to disputen,
> And seide hem sothli, *species in die cadit justus...*
> And who-so synneth », I seyde · « doth yuel as me thinketh,
> And Dowel and Do-yuel · mow nought dwelle togideres.
> *Ergo*, he nys naught alway · amonge yow freres. »

B. VIII. 20.

sait fort bien quelles qualités la rendront recevable et quels défauts la feront écarter en justice[1]. Il a appris les propriétés des animaux, des pierres et des plantes, un peu d'après nature, et un peu d'après les livres; tantôt il parle comme fera plus tard Euphuès, et sa mythologie animalière fera sourire[2]; tantôt il parle en homme des champs qui a vu de ses yeux, comme plus tard Burns, un oiseau bâtir son nid et l'a patiemment regardé faire[3]. Parfois l'animal est vrai et saute de branche en branche sous le soleil; parfois c'est une bête étrange qui ne peut vivre que dans les acanthes d'un chapiteau de cathédrale.

Il sait le français et le latin; il a quelque teinture des classiques. Il voudrait tout savoir : « Comme je voudrais connaître et comprendre, s'écrie-t-il, toutes les sciences sous le soleil et

1. A chartre is chalengeable, etc.

B. XI. 296.

2. Exemple :

And that the fairest foule · foulest engendreth.

B. XII. 238.

3. I hadde wonder at whom · and where the pye lerned
To legge the stykkes · in which she leyeth and bredeth;
There nys wrighte as I wene · shulde worche hir nest to paye.

B. XI. 338.

tous les arts subtils[1] ! » Il s'indigne contre ces soi-disant clercs qui sont des ânes, qui seraient incapables de faire un vers, de rédiger une lettre, dont la grammaire est aussi fautive que la prosodie, qui savent un peu de latin et d'anglais sans plus (c'est-à-dire pas de français), et encore pas assez de latin pour traduire un classique[2]. Mais au rebours il veut, lui, trop savoir; si bien qu'il ne lit pas, il parcourt; il n'étudie pas, il devine; et bientôt il embrouille et oublie; comme les brouillards de Malvern, son savoir n'a pas de consistance; les nuées se pénètrent les unes les autres et se confondent. « Tu es de ces gens », lui dit très bien Clergie, « qui brûlent de savoir, mais ont horreur d'apprendre[3]. »

Entre ces deux tendances contraires se passa

1. Alle the sciences under sonne · and alle the sotyle craftes
I wolde I knewe and couth · kyndely in myne herte!

B. XV. 48.

2. Gramer, the grounde of al · bigyleth now children;
For is none of this newe clerkes · who so nymeth hede,
That can versifye faire · ne formalich enditen;
Ne nought on amonge an hundreth · that an auctour can [construe,
Ne rede a lettre in any langage · but in Latyn or in Englissh.

B. XV. 365.

3. The were lef to lerne · but loth for to stodie.

A. XII. 6.

la jeunesse de Langland; il suivit à la fois « Wit » et « Study », mais de préférence Wit, jura cent fois fidélité à Study[1] et fit son éloge en termes émus, « car si l'on peut rencontrer le paradis sur terre et trouver la paix du cœur, c'est au cloître ou à l'école,... car au cloître nul ne vient pour quereller ou batailler; tout est là mansuétude, et livres à lire et à comprendre[2] ». Ce fut en vain, la fantaisie était la plus forte; déjà il se perdait en rêves, ou bien il lisait les romans de chevalerie, les histoires de Guy of Warwick et de la belle Felice[3]; il suivait Ymagynatyf « qui jamais ne se repose[4] »; plus tard, il fera des vers au lieu de réciter des

1. B. X. 142, etc.

2. For if heuene be on this erthe · and ese to any soule,
It is in cloistere or in scole · be many skilles I fynde;
For in cloistere cometh no man · to chide ne to fighte,
But alle is buxumnesse there and bokes · to rede and to lerne.

B. X. 300.

3. Study s'indigne de tout ce que Wit a appris au poète à lui tout seul :

She was wonderly wroth · that Witte me thus taughte,
And al starynge dame Studye · sternlich seyde,
« Wel artow wyse, » quod she to Witte · « any wysdomes to [telle
To flatereres or to folis · that frantyk ben of wittes! »

B. X. 3.

4. « I am Ymagynatyf », quod he · « idel was I neuere ».

B. XII. 1.

psaumes, comme s'il n'y avait pas déjà dans le monde « assez de livres[1] » !

Tous ses rêves à cette époque n'étaient pas des rêves sombres; de même que son compatriote Rolle, hermite de Hampole, il eut ses rêves de jeunesse et de vie brillante et ses rêves d'amour[2]; les tentatrices viennent à lui, comme des apparitions : « Tu es jeune, dit l'une, et fort; tu as la vie devant toi; aime donc! et contemple dans ce miroir les joies de la vie aimante ! » — « Je ferai de toi un seigneur, dit une autre, et je te donnerai des terres[3]. » Et pourquoi non? Il avait en effet la vie devant lui; parti des plus bas échelons, il avait franchi

1. ... For there ar bokes ynowe.

B. XII. 17.

2. Rolle, dans sa retraite, après sa conversion, se souvient du temps passé et il est troublé par l'apparition d'une belle jeune femme, connue autrefois : « a full faire yonge womane the whilke I had sene be-fore and the whilke luffed me noght lytill in gude lufe. » *English prose treatises*, éd. Perry, Londres, 1866, 8°, p. 5.

3. *Concupiscentia-Carnis* · colled me aboute the nekke,
And seyde, « thow art yonge and yepe · and hast yeres ynow
Forto lyue longe · and ladyes to louye.
And in this myrowre thow myghte se · myrthes ful manye,
That leden the wil to lykynge · al thi lyf-tyme. »
The secounde seide the same · « I shal suwe thi wille;
Til thow be a lorde and haue londe... »

B. XI. 16.

rapidement les premiers degrés, les plus difficiles ; ses plus lourdes chaînes étaient rompues ; sa vivacité d'esprit lui avait valu de puissantes protections ; il grandirait dans le monde ; il y serait aimé, et il y serait fort.

III

Ce rêve devait demeurer un rêve. Les grands espoirs lui étaient permis tant que les puissants amis, soutiens de son enfance, vivaient ; par lui-même ou par son père il ne pouvait rien. Que les amis disparaissent avant que sa fortune fût établie, et c'était la misère certaine, l'impossibilité de parvenir, et toutes les peines découlant d'une situation fausse, d'un avancement par clergie dont l'origine était trop récente pour être oubliée.

Or c'est précisément ce qui arriva. Les amis du poète moururent. Ils disparurent sans qu'il en restât un seul, peut-être dans une de ces grandes épidémies qui balayaient des familles entières et dépeuplaient tout un village. S'ils moururent à la grande peste de 1349, qui sévit

très cruellement dans la région de l'ouest[1], le poète aurait eu alors dix-huit ans. Jeune, plein de vigueur et d'espérance, il dut garder pendant quelque temps encore ses illusions. Mais peu à peu autour de lui les feux follets s'éteignirent et le nuage s'assombrit. L'isolement, la pauvreté, les désirs, mauvais conseillers, agissent maintenant sur son âme. Plus personne pour l'aider ; il a sa clergie, étendue mais superficielle ; c'est encore un moyen de se tirer d'affaire, et il essaye ; nous le retrouvons à Londres, tâchant de vivre « du travail qu'il a appris à faire[2] ».

La vie religieuse au moyen âge n'avait pas ces bornes définies et visibles que nous lui connaissons ; on est aujourd'hui d'Église ou

1. « Tunc pestis dolorosa penetravit maritima per Southamptonam et venit Bristollam, et moriebantur quasi tota valitudo villæ quasi subita morte præoccupati, nam pauci erant qui lectum occupabant ultra iij dies, vel duos dies, aut dimidium diem... Et moriebantur apud Leycestriam in parva parochia Sancti Leonardi plusquam ccclxxx. In parochia Sanctæ Crucis plusquam cccc.., et sic in singulis parochiis in magna multitudine ». Knyghton (contemporain, écrivant *de visu*), dans Twysden, *Decem Scriptores*, col. 2599.

2. Yf ich by laboure sholde lyue · and lyflode deseruen,
That labour that ich lerned best · ther-with lyue ich sholde ;
In eadem uocatione in qua uocati estis manete.

C. VI. 42.

on n'en est pas ; rien d'aussi tranché autrefois. La vie religieuse s'étendait à travers la société comme un immense fleuve sans digues, aux innombrables affluents, avec des pénétrations souterraines, imprégnant même le sol qu'il n'arrosait pas. De là une quantité considérable de situations difficiles à définir, touchant à la fois au monde et à l'Église, un état de choses dont on ne peut retrouver l'analogue maintenant qu'à Rome même, où la vie religieuse du moyen âge s'est en partie conservée.

A Rome, beaucoup de clercs reçoivent aujourd'hui les ordres moindres et s'en tiennent là. Ils remplissent des fonctions ecclésiastiques, celles de chantres ou sacristains ; ils sont mariés et n'en portent pas moins la tonsure et l'habit. Ce qui n'est plus d'un usage commun qu'à Rome seulement, l'était, au moyen âge, à Paris, à Londres et partout.

Les expressions avaient le sens vague qui convenait à ces situations vagues ; ni les unes ni les autres n'étaient *endiguées*. Un clerc était un homme qui savait lire, et cet homme, ce clerc, pouvait réclamer certains privilèges ecclésiastiques ; un chapelain n'était pas nécessairement un prêtre entendant la confession et

disant la messe; c'était parfois simplement un gardien de chapelle ou un conservateur de reliques.

De nombreuses fonctions semi-religieuses, rapportant une faible rémunération, étaient accessibles aux clercs, qui n'étaient pas obligés pour cela de renoncer au monde. La grande préoccupation à la mort étant d'assurer le salut de l'âme, tout homme de quelque fortune continuait, ou parfois commençait ses bonnes œuvres à ce moment-là. Il se faisait gagner le paradis par procuration. Il envoyait par testament et moyennant juste loyer quelques soudards batailler contre l'infidèle, surtout il fondait ce qu'on appelait des *chanteries*[1]. Il laissait une somme pour que, à temps ou à jamais, soit des messes, soit l'office des morts, soit les deux, fussent chantés pour le repos de son âme.

Ces chanteries étaient innombrables; chaque

1. « *Cantaria, cantuaria*, beneficium ecclesisasticum, missis decantandis addictum, et cui desserviunt qui alias capellani dicuntur. — *Cantaria*, cantoris dignitas, officium ecclesiasticum, Gall. *chantrerie*. » (Du Cange.)

« A la charge... de faire par chascun an, après nostre décès, à tel jour qu'il aura esté, une chantrerie de trois grans messes », 1471. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, au mot *chantrerie*.

arcade dans les bas côtés des cathédrales en renfermait une, où l'on venait psalmodier le service des morts; d'autres fois elles étaient instituées dans des édifices à part. Un prêtre célébrait, s'il y avait lieu, l'office divin; des clercs remplissaient les fonctions de chantres, simples tonsurés la plupart du temps et qui n'étaient pas nécessairement dans les ordres[1]. C'était pour eux tous une carrière, presque un métier, donnant lieu à des questions de salaires et à des sortes de grèves[2]. Ces services étaient

1. Les deux sortes de personnages sont parfois mentionnés dans les actes de fondations : *capellani* et *choristi*. Parfois la fondation comprenait, outre la chanterie proprement dite, une école ou un hospice. Ex : « Cantaria de Castell Donyngton... founded... to thentent to ffynde one preste as well to syng dyvyne servyce in a chapel of our Ladye within the paroche churche there and to praye for the ffounders soule as for to teche a gramar scole there for the erudycyon of pore scolers... » Walcott, *Chantries of Leicestershire* (dans les *Transactions of the Leicestershire architectural... Society*). Dans une autre fondation (*ibid.*), figurent « xiii vikers chorall, iii clarks, vi querysters ».

2. Parfois les Communes se plaignent en Parlement de ce que les chapelains et chantres remplissent irrégulièrement leurs fonctions; Ex. année 1347, 21 Ed. III, *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 184. D'autres fois elles se plaignent de ce que les mêmes, comme du reste tous les salariés quelconques, prennent trop cher, « depuis la grande pestilence ore tart ». *Ibid.*, p. 271, année 1362, 36 Ed. III. Elles distinguent entre les « chapeleins parochiels », qui ont droit à six marcs et non

communément désignés par un des mots de la liturgie qui y était chantée; on les appelait des *Placebo* et des *Dirige*[1]. Le mot « dirge » a passé dans la langue anglaise où il désigne encore aujourd'hui un service funèbre, une élégie. Le service proprement dit ne comportait pas de messe; c'était une « vigile »[2]; il pou-

davantage, et les chapelains « chantantz annales (service commémoratif des morts) et à cure de almes nient entendantz ». Elles s'occupent aussi des « chapeleins annals » que « homme seculer » peut avoir « retenuz à demurer à sa table ».

1. « Et quod dicti nunc capellani et successores sui cantariæ prædictæ in dicta capella insimul dicant septimanatim singulis annis imperpetuum *Placebo* et *Dirige*, cum novem leccionibus et suis antiphonis versiculis et responsoriis, omni feria quinta ». XV[e] siècle, Roch, *Church of our fathers*, Londres, 1849, 3 vol. 8°, t. I, p. 125. De même dans Langland : les instruments de mon travail, dit-il,

> Ys *pater-noster* and my prymer · *placebo* and *dirige*
> And my sauter som tyme · and my seuene psalmes,
> Thus ich synge for hure soules · of suche as me helpen.

C. VI. 46.

Dirige est le premier mot d'une antienne de l'office des morts (matines) : « Dirige, Dominus meus, in conspectu tuo, vitam meam ». *Placebo* commence une antienne du même office (vêpres) : « Placebo domino in regione viventium. » (Skeat.)

2. « C'était une vigile, qui comportait, comme toute vigile, des vêpres, trois nocturnes et les laudes... Les vêpres avaient leurs cinq psaumes antiphonés, un verset et le *Magnificat* antiphoné, suivi du *Kyrie eleison* et de l'oraison dominicale... Les trois nocturnes commençaient sans invitatoire,... chaque nocturne comptait trois psaumes antiphonés, trois leçons tirées du

vait donc être célébré par des clercs qui n'étaient pas prêtres.

Chanter ainsi pour de l'argent, psalmodier au profit des payeurs, de jour en jour et d'année en année, les mêmes paroles, transformer par le long usage en travail mécanique cette chose divine, la prière, ne pouvait être l'idéal de vie d'une âme fière et généreuse que remplissaient de vastes pensées. Langland dut courber la sienne à cette besogne. *Placebo* et *Dirige* devinrent les « instruments de son travail, son gagne-pain[1] ». Une fois de plus il blâmait l'abus et en profitait, non sans torture sans doute et sans indignation contre lui-même, mais incapable de se tirer de cette situation subalterne et fausse. Il dénonce avec colère, mais en même temps imite ces curés qui vont dire à leur évêque : « Notre paroisse est ruinée depuis la peste » ; on n'y peut pas demeurer, et qui

livre de Job (neuf leçons en tout), chacune suivie d'un repons tiré aussi du livre de Job... Les nocturnes avaient leurs laudes : cinq psaumes antiphonés, un verset, le *Benedictus* antiphoné, le *Kyrie eleison* et l'oraison dominicale... La vigile des morts en vint à être célébrée quotidiennement tant dans les monastères que dans les chapitres et églises paroissiales. » Batiffol, *Histoire du bréviaire romain*, Paris, 1893, pp. 189, 190.

1. The lomes that ich laboure with · and lyflode deserue. C. VI. 45.

obtiennent licence de vivre à Londres et de faire, en simoniaques, métier de chantres, « car l'argent est doux[1] ».

Sa dernière chance de progresser dans le monde lui fut enlevée par son mariage. Fils de « bondman », il eût pu devenir évêque; cela s'était vu et il le note lui-même; il considère le fait comme un abus : c'en aurait été un de plus dont il aurait profité. Marié, cette porte lui était close, et c'en était fini des grandes espérances. Il remplaça de plus en plus dans son âme ce monde matériel qui lui était fermé par le monde irréel de ses visions. Et c'est ainsi qu'après les avoir écrites une première fois[2], il passa sa vie à les refaire; sa vraie vie était en elles.

1. Persones and parisch prestes · playneth to heore bisschops
That heore parisch hath ben pore · seththe the pestilence [tymes
And asketh leue and lycence · at London to dwelle,
To singe ther for simonye · for seluer is swete. (A. Prol. 80.)

2. Il avait, d'abord si peu l'intention de les refaire, et il considérait si bien son premier texte comme définitif que les derniers vers du poème (texte A) mentionnaient la mort de l'auteur :

And whan this werk was wrought · ere Wille myghte a-spie,
Deth delt him a dent · and drof him to the erthe,
And is closed vnder clom · Crist haue his soule !

A. XII. 103.

Le voici donc à Londres, déçu, blessé, humilié du genre d'existence qu'il mène, fier vis-à-vis d'autrui, à proportion de ses humiliations intérieures, vivant dans une maisonnette de Cornhill (rue qui subsiste au cœur de la cité), non loin de Saint-Paul, la cathédrale aux chanteries innombrables, non loin de cette tour d'Aldgate vers laquelle, dans le même temps, se dirigeait chaque soir le poète Chaucer, lui aussi solitaire et rêvant. Langland vivait là avec sa femme Catherine et sa fille Nicolette[1], ajoutant, à ce qu'il semble, au salaire de ses fonctions, l'argent qu'il gagnait à dresser des chartes et à rédiger des lettres[2].

1. Thus ich a-waked god wot · whanne ich wonede on Corne-[hulle
Kytte and ich in a cote.

C. VI. 1.

... and right with that I waked,
And called Kytte my wyf · and Kalote my doughter.

B. XVIII. 425.

2. C'était un usage courant de la part des chapelains et des clercs. Langland ridiculise les clercs incapables de rédiger une lettre ; en plusieurs passages il fait parade de sa compétence en matière de documents légaux. La coutume était, observe Du Cange, « ut capellani procerum eorum essent amanuenses, epistolas et diplomata conscriberent ». Ex. (tiré du *Roman de Garin*) :

Un chappelein appelle, si li dist :
Fès une lestres.

Du Cange (au mot *Capellanus*). Il y avait à Westeminster un

Il se représente lui-même à ce moment de sa vie, grand corps maigre, vêtu de vêtements sombres aux larges plis, triste d'un deuil sans fin, pleurant les protecteurs de son enfance et ses illusions perdues, n'apercevant plus en cette vie que des horizons noirs. Il ne commence pas de nouvelles amitiés, il ne se lie avec personne; il suit les rues populeuses de la cité; il coudoie des seigneurs, des gens de loi, des dames élégantes; il ne salue personne; fourrures et pendants d'argent, riches habits et colliers d'or le frôlent et il ne les connaît pas. On doit saluer les colliers d'or, il ne les salue pas; il ne leur dit pas « Dieu vous garde! » mais il a l'air si absent, si étrange, qu'au lieu de le quereller, on hausse les épaules en disant : c'est un fou! « Fou », ce mot revient à chaque instant, l'idée se présente incessamment à son esprit, comme une obsession, sous toutes ses formes : maniaque, idiot, dément, fou! Folie

« chirographe » en chef, chargé de dresser les documents légaux, avec l'aide de clercs travaillant sous ses ordres. Le statut prescrivait « qe le cerograffer prendra pur l'engrosser de chescun fyn levé en la court le Roi iiijs. tant soulement » et les Communes, en 1376, se plaignent de ce qu'il prend davantage, lui et « ses clers desouth lui ». *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 337.

d'être si fier quand on est si pauvre ! Folie de ne pas respecter les fourrures quand on dépend pour vivre de ceux qui les portent ! Car il lui est arrivé ce qu'il craignait par-dessus tout : de retomber dans un état de dépendance ; un autre servage a commencé pour lui, plus cruel que celui de l'enfance, parce qu'il coudoie les riches, et que le point de comparaison est sans cesse présent. Les tentatrices de la première heure l'avaient bien averti et, lui montrant les joies de la terre, elles lui avaient dit : toutes ces choses, nous te les donnerons, tu les auras, tu les tiendras dans ta main ; tu les auras — « si Fortune veut bien. » Et Fortune n'avait pas voulu. Tu seras aimé ; « tu auras des terres », disaient les fées du berceau. « As-tu des terres? » lui demande maintenant Raison. Il n'a ni terres ni richesses ; il vit « à Londres et de Londres », chantant des psaumes pour les familles qui le payent, mangeant à sa faim quand on l'invite, quêtant les invitations, et marquant son mépris de la vie qu'il mène par la bassesse des termes qu'il emploie pour la décrire. C'est une vie de « mendiant », avec cette différence que les mendiants ont un sac et une gourde pour mettre leurs provisions,

« et moi j'ai pour sac et gourde mon ventre[1] ». Les apparitions avaient parlé d'amour, et voici que sa femme en son bon cœur le voudrait déjà au ciel[2]. Il ne voit plus autour de lui que des fantômes sombres : Age, Pénurie, Maladie....

A ces maux matériels s'ajoutent les peines d'esprit; dans les ténèbres de ce monde, une lumière brille, du moins au loin, par delà le sépulcre. Mais par moments cette lumière aussi vacille; des nuages passent et on dirait qu'elle s'éteint. Les doutes envahissent l'âme du rêveur; Théologie qui devrait les éclaircir les aggrave au contraire : « plus je réfléchis à ses enseignements et plus ils me semblent obscurs; plus je m'acharne à les interpréter et plus les ténèbres grandissent[3] ». Comment concilier ces ensei-

1. C., tout le début du *passus* VI; B, début du *passus* XV; textes *infra* dans l'Appendice.

2. Elde (grand âge).

... buffeted me aboute the mouthe · and bette out my tethe,
And gyued me in goutes · I may noughte go at large.
And of the wo that I was in · my wyf had reuthe,
And wisshed ful witterly · that I were in heuene.

B. XX. 190.

3. Ac Theologie hath tened me · ten score tymes,
The more I muse there-inne · the mistier it semeth,
And the depper I deuyne · the derker me it thinketh.

Ainsi parle Dame Study au poète, qui répond : « Graunt

gnements avec l'idée que nous avons de la Justice? et certaines pensées reviennent constamment à l'esprit du poète et ébranlent l'échafaudage de sa foi; il les chasse, elles reparaissent, il en est comme ensorcelé, il ne peut exorciser ces démons. Quelle âme plus belle que celle d'Aristote, quel homme plus sage que Salomon? Et pourtant ils sont damnés[1]! Et « le jour du vendredi saint, que vois-je? Un félon fut sauvé, qui avait vécu toute sa vie dans les mensonges et dans le vol!... Il a été sauvé sur-le-champ, sans attendre comme saint Jean-Baptiste, ou Adam, ou Isaïe, ou aucun des prophètes qui habitèrent tant de longues années avec Lucifer. Un larron fut admis à rançon plutôt qu'eux tous! et monta sans l'épreuve du Purgatoire, droit au bonheur éternel! »

merci, madame ». B. X. 180, 218. Langland alliait à son mysticisme une tournure d'esprit critique et railleuse. Après un long sermon fort sage, il observe :

« This is a longe lessoun » quod I · « and litel am I the wyser. »

B. X. 372.

2. For Salamon the sage · that Sapience taughte,
God gaf hym grace of witte · and alle his godes after...
Aristotle and he · who wissed men bettere ?...
And al holicherche · holdeth hem bothe ydampned !

B. X. 379.

« Et Marie-Madeleine? Fut-il une femme pire? ou un homme pire que David qui complota la mort d'Uri? ou que Paul l'apôtre qui fit mettre sans pitié tant de chrétiens à mort? Et ils règnent maintenant avec les saints du ciel, eux qui firent en ce monde ce qu'on y peut faire de plus coupable! Et ces autres, qui prononcèrent des paroles de sagesse, qui écrivirent tant de livres de consolation et de science, ceux-là séjournent avec les âmes damnées[1]! »

Aucune explication ne lui paraît suffisante. Il voudrait avoir moins réfléchi, moins appris, « avoir lu moins de livres », pour garder la « foi simple et grave des laboureurs et des bergers ». Heureuses gens qui peuvent « avec un *Pater noster* faire leur trouée jusqu'au Palais des cieux[2] » !

Dans ces angoisses, il est une proie facile pour les tentations matérielles; les désirs satisfaits lui font oublier ses mélancolies; il suit Convoitise-des-yeux et néglige Bonne-Vie et Meilleure-Vie. Puis les pensées austères repren-

1. B. X. 414. Voir le texte *infra* (Appendice).
2. B. X. 457 et s., 461.

nent le dessus, il revient à la foi et à l'Église avec la passion et les pleurs des mystiques de tous les temps[1]. Il se rend aux conseils de Raison : « C'est vrai, je le reconnais. j'ai perdu mon temps. » Il rachète sa vie passée « comme un marchand qui, après avoir souvent fait de mauvaises opérations, rattrape en une seule affaire tous ses gains perdus ». Il court à l'église, « devant la croix, à deux genoux, se frapper la poitrine, gémissant sur ses péchés, récitant le *Pater* dans les larmes et les sanglots[2] ».

On retrouve dans la confession du poète quelques-uns des symptômes de ces maladies de la volonté qui ont été si minutieusement étudiées de notre temps[3]. La tournure de son esprit, la prédominance d'Ymagynatyf, les

1. Coueityse-of-eyghes · conforted me anon after,
And folwed me fourty wynter · and a fyfte more,
That of Dowel ne Dobet · no deyntee me ne thoughte ;
I had no lykynge, leue me if the leste · of hem aughte to [knowe.
Coueytyse of eyes · cam ofter in my mynde
Than Dowel or Dobet · amonge my dedes alle.
Coueytise-of-eyes · conforted me ofte,
And seyde, « haue no conscience · how thow come to gode »

B. XI. 45.

2. C. VI. 92 ; texte *infra* dans l'Appendice.

3. Th. Ribot, *les Maladies de la Volonté*, 8e édit., Paris, 1893, 8°.

curiosités insatiables, les vastes espoirs frustrés, la situation fausse dans ce monde, la vie à l'écart, les rêveries et les contemplations, tout préparait en lui une rupture de ce frêle échafaudage qui est la volonté. On peut ainsi constater chez lui plusieurs des phénomènes caractéristiques de ces maladies : idées fixes et avec cela changements ou affaissements dans le vouloir (diboulie, aboulie) : « La volition est un état définitif; elle clôt le débat.... Chez les natures changeantes ce définitif est toujours provisoire, c'est-à-dire que le moi voulant est un composé si instable que le plus insignifiant état de conscience, en survenant, le modifie, le fait autre. » D'où, chez Langland, ce flux et ce reflux de vouloirs contraires, ces entraînements successifs vers le monde et vers Dieu, ces conversions. De là aussi ces incapacités d'agir; il est semblable aux malades qui « peuvent éprouver le désir de faire, mais sont impuissants à faire convenablement. Ils voudraient travailler et ils ne peuvent. » Thought (pensée) l'accompagne sans cesse; or « ce qui est gagné par la pensée est perdu par le mouvement ». C'est ainsi qu'il fut incapable de réagir contre des conditions de vie qu'il subissait, et dont il

avait honte; qu'il maudissait sans trouver en lui la force et le ressort nécessaires pour les changer. Il blâme les abus et en profite, parce que son vouloir est malade. Il a avec lui-même des discussions incessantes; il projette sa personnalité hors de lui; il arrive tout de suite dans ses visions au dialogue; mais dans ces dialogues ce sont toujours, sous des noms divers, les deux *moi* de Langland qui discutent. En lui se vérifie encore « combien l'unité du moi est fragile et sujette à caution. Dans les cas de lutte, quel est le vrai moi, celui qui agit ou celui qui résiste? Si l'on ne choisit pas, il y en a deux. Si l'on choisit, il faut avouer que le groupe préféré représente le moi au même titre qu'en politique une faible majorité obtenue à grand'peine représente l'État[1]. »

Mais, si sa volonté est vacillante, son jugement est sain, et nul, comme on verra, n'a prêché avec plus d'énergie au moyen âge les simples préceptes du bon sens.

Comment s'acheva l'existence de cette âme troublée? Nous l'ignorons. Un fragment de

1. Th. Ribot, pp. 36, 38, 138, 88.

poème sur les dernières années de Richard II paraît être de sa main[1]. Quelques indications donnent lieu de penser qu'il abandonna ce Londres où il avait mené sa vie souffrante pour retourner vers les collines de l'Ouest. C'est là qu'on aimerait se le représenter, apaisé, résigné, guéri, contemplant d'un œil moins anxieux cette plaine, ce « fair felde ful of folke », où il avait vu se débattre l'humanité, et regardant descendre vers le couchant ce soleil qu'il avait vu monter, bien des années plus tôt, « dans la saison d'été ».

1. Publié sous le titre de *Richard the Redeless* à la suite des *Visions*. M. Skeat a donné de solides raisons pour attribuer ce fragment à Langland (édit. d'Oxford, t. II, p. LXXXIV).

CHAPITRE IV

LA SOCIÉTÉ POLITIQUE

I

Parce que Langland vénère la vertu, beaucoup de commentateurs en ont fait un saint; parce qu'il blâme comme un abus l'admission aux ordres des fils de paysan, ils l'ont fait naître de bonne famille; parce qu'il parle d'un ton amer et passionné des abus de son temps, ils en ont fait un réformateur radical, partisan de transformations profondes dans l'ordre religieux et social. Il ne fut rien de tout cela. L'énergie de son langage, l'éloquence et la force de ses discours ont pu causer cette illusion. Dans la réalité, il est, au point de vue social et religieux, du nombre de ces rares penseurs qui défendent avec violence des idées

modérées, et emploient toutes les ressources d'une âme de feu pour la défense du sens commun.

Les idées du plus grand nombre, le sens commun, l'opinion anglaise trouvent dans les Visions un écho et un interprète qu'elles n'eurent nulle part ailleurs à cette époque. Chaucer, avec son génie et ses mérites de toute sorte, sa gaîté et sa bonne grâce, sa faculté d'observation et cette ouverture d'esprit qui lui permet de sympathiser avec les spécimens les plus divers de l'humanité, a tracé une immortelle et incomparable peinture de l'Angleterre au moyen âge. Sur certains points cependant le tableau est incomplet, et il faut emprunter à Langland des traits pour l'achever.

A l'horreur de Chaucer pour la vaine abstraction, on doit la pittoresque individualité de chacun de ses personnages; toutes les classes de la société sont représentées dans ses œuvres, mais les types qui les incarnent sont si nettement caractérisés, sont si bien eux, et personne autre, qu'en les voyant on pense à eux et à personne autre; les individus remplissent tout le cadre, et le fond de la toile disparaît; on est si absorbé par la contemplation de l'in-

dividu, qu'on ne songe plus à la classe, à l'ensemble, à la nation.

Les passions actives et non abstraites des foules; les laves souterraines qui bouillonnent sous une mince couche de bon ordre et d'administration régulière; toutes les possibilités de volcans que représente ce feu intérieur, sont constamment présentes, au contraire, à la pensée de notre visionnaire. Des grondements se font entendre et annoncent les tremblements de terre. L'Angleterre, fougueuse et passionnée, qui produisit la grande révolte de 1381 et l'hérésie de Wyclif, qui produira les cavaliers et les puritains, est en essence dans le livre de Langland; on la devine, on la pressent. Le livre de Chaucer n'est pas en contradiction avec cette Angleterre, sans doute, mais il la masque et la laisse oublier.

Les foules, comme les hommes, ont leur individualité. Il semble que Chaucer ait dépensé à peindre ses personnages tout le don qu'il avait d'individualiser. Son horreur de l'abstrait ne s'étend pas aux foules : ses foules sont abstraites. A part deux ou trois observations profondes, comme un homme d'un tel génie ne pouvait manquer d'en faire, il nous

représentera les masses humaines, changeantes, incertaines, « unsad, untrue »[1], remarques applicables à toutes les foules de tous les temps et consignées dans leurs livres par tous les auteurs.

A ce point de vue, Langland est très différent de son illustre contemporain. Il excelle dans l'art si difficile de donner l'impression d'une foule, et non pas d'une foule indistincte et abstraite, immobile, peinte sur la toile de fond de son théâtre, et qui pourra servir pour toutes les pièces; ses masses humaines sont caractérisées, vivantes, et, sans qu'il s'attache à les décrire, on les voit; quand elles sont absentes de la scène, on les entend de loin, on pressent leur approche. Elles ne sont pas quelconques, elles sont anglaises; malgré l'usure du temps on discerne encore leurs traits, comme sur les vieilles statues des tombeaux. Leurs enthousiasmes, leurs colères, leurs explosions joyeuses sont à l'unisson de ceux d'aujourd'hui; on peut mêler les uns aux

1. O stormy people, unsad and ever untrewe,
And undiscret, and chaunging as a fane,
Delytyng ever in rombel that is newe,
For lik the moone ay waxe ye and wane...

The Clerkes tale VI, 57.

autres, il y aura des différences de degrés, mais non pas des dissonances. Il ne faut nul effort de fantaisie, pour retrouver dans Langland la gravité des masses écoutant au coin des parcs un orateur populaire, et les gaietés d'un retour d'Epsom. Dans leurs colères, les individus de Chaucer échangeront des coups de poing sur la grand'route ; dans leurs colères, les foules de Langland saccageront le palais de Savoie et prendront la Tour de Londres.

Langland nous fournit ainsi ce qu'on ne trouve chez aucun de ses contemporains : des foules, des groupes, des classes, vivants et individualisés : classe marchande, monde religieux, Communes d'Angleterre. Il est le seul auteur qui donne une idée suffisante et contemporaine de ce phénomène grandiose : la puissance du Parlement. Chaucer, qui fut lui-même membre de l'assemblée, y envoie son franklin ; il mentionne la chose et c'est tout : le rôle du franklin dans ce groupe, parmi cet ensemble d'êtres, n'est pas décrit ; en revanche, une peinture admirable nous le représente tenant table ouverte chez lui, faisant servir en abondance chapons, perdreaux et sauce piquante. Là sa personnalité est en relief ; elle

se détache, Chaucer en est charmé, il nous arrête et nous charme à son tour. Mais là-bas, à Westminster, le franklin sans doute se perdait dans l'*ensemble*, et les ensembles n'intéressaient pas Chaucer.

Les chroniqueurs, d'autre part, laissent deviner cette prodigieuse puissance, mais ils n'en ont pas l'air ébahi ; ils ne s'arrêtent pas à la décrire ; chez la plupart d'entre eux on ne s'aperçoit de la force des Communes qu'en observant les conséquences des décisions votées par elles. Froissart note, sans doute, le fait que les rois d'Angleterre doivent compter avec leur peuple : « Il fault que li rois d'Engleterre obeise à son peuple, et face tout ce qu'il voellent. » Il note la puissance des « Parlemens qui sont à la Saint Michiel à Westmoustier[1] ». Le caractère *grandiose* du mouvement qui a amené cette organisation politique lui échappe entièrement; ce n'est guère pour lui qu'une curiosité, il la mentionne comme il aurait mentionné Stonehenge.

Dans deux documents sans plus, cette puissance apparaît grande et saisissante, comme

1. *Chroniques*, éd. Luce, t. I, pp. 337, 307.

elle fut dans la réalité, et ces documents sont : les Rôles où sont inscrits les actes du Parlement, et le poème de William Langland.

Nul avant lui, ni de son temps n'avait vu si juste. Toute l'organisation de l'État anglais est résumée en un vers d'une concision et d'une énergie admirable où le poète représente le roi entouré de son peuple : « Chevalerie le conduisait; puissance des Communes le faisait régner[1]. » La puissance des Communes est toujours présente à l'esprit de Langland; il tire du mécanisme parlementaire d'incessantes comparaisons. Il montre comment les pétitions étaient soumises au roi en Parlement[2]; il constate l'impossibilité de se passer des Communes, la nécessité de leur contrôle pour l'équilibre de l'État; toute cette organisation lui est familière, et si familière qu'elle lui soit, cependant elle lui apparaît, comme elle était dans la réalité des faits, *grandiose*.

Le rôle des Communes est bien défini. Elles font régner le roi; elles veillent à ce que les

1. ... Knyghthod hym ladde,
Might of the comunes . made hym to regne.

B. Prol. 112.

2. B. IV. 47.

ouvriers des champs et ceux des villes nourrissent et habillent le souverain, les chevaliers et le clergé, honnêtement et à prix raisonnable. On sait quels nombreux statuts sur ce sujet on dut à leur zèle, parfois aveugle, sous Édouard III et Richard II. Elles font les lois avec le roi — « et avec Bon Sens[1] ». Quand le roi est tenté de mettre en avant sa prérogative, quand il esquisse en ses discours une sorte de théorie du droit divin; quand il parle comme devait faire peu d'années après Richard II, et comme firent plus tard les Stuarts; quand il se vante d'être le maître de tous, d'être la « tête des lois », dont le Clergé et la Commune ne sont que les membres[2], Langland l'arrête, et, par la

1. B. Prol. 114. Le Conseil du roi est en outre mentionné dans ce passage :

And thanne cam kynde wytte · and clarkes he made
For to conseille the kyng · and the comune saue.
The kyng and knyghthode · and clergye both
Casten that the comune · shulde hem-self fynde.
The comune contreued · of kynde witte craftes,
And for profit of alle the poeple · plowmen ordeygned,
To tilie and trauaile · as trewe lyf asketh.
The kynge and the comune · and kynde witte the thridde
Shope lawe and lewte · eche man to knowe his owne.

2. I am kynge with croune · the comune to reule,
And holykirke and clergye · fro cursede men to defende
... I am hed of lawe;
For ye ben but membres · and I aboue alle.

B. XIX. 465.

bouche de Conscience, ajoute une clause menaçante : « Sous la condition, dit-il, que tu protèges et gouvernes l'État selon les règles de la raison, du bien et du vrai[1]. » La déposition de Richard, accusé plus tard d'avoir dit, presque dans les mêmes termes, « qu'il dictait de sa bouche les lois de son royaume[2] », et la chute des Stuart, sont en essence dans ces mots quasi prophétiques. Si des paroles de ce genre abondent chez Langland, c'est que son tempérament est bien le tempérament de la nation, lequel n'a guère changé du XIV[e] siècle à nos jours.

Langland est homme de bon sens ; il n'attend pas l'impossible ; il est parlementaire avec passion, mais c'est un parlementaire raisonnable ; il menace et prophétise, mais tous ses efforts tendent à éviter les catastrophes. Il parle durement au Roi, mais non moins durement à ses chères Communes. On se rappelle la fable des rats : le roi est indispensable à l'équilibre de

1. « In condicioun », quod Conscience · « that thow konne defende
And rule thi rewme in resoun · right wel and in treuth. »

B. IX 474.

2. Dixit expresse... quod leges sue erant in pectore suo, etc. *Rotuli Parliamentorum*, t. III, p. 419.

l'État; s'il disparaissait, ce serait l'anarchie et la fin de l'ordre social anglais; le poète proteste contre les empiètements des Communes et contre l'idée que le Parlement pourrait se passer de maître[1]. Dès cette époque lointaine, l'agencement des forces sociales est si exactement combiné que trois cents ans plus tard les ambassadeurs de Louis XIV trouvent exactement le même, et constatent que de son maintien dépendent toute la force et la stabilité de l'État. Le comte de Cominges, qui ne savait pas un mot d'anglais, met dans une de ses dépêches cette remarque, qu'on ne l'accusera pas d'avoir empruntée à Langland : « La disposition des lois de ce royaume a mis un tel tempérament entre le Roi et ses sujets, qu'il semble qu'ils soient joints par des liens indissolubles, et que la séparation de l'une des parties entraîne la ruine de l'autre[2]. »

Sauf les cas exceptionnels d'ambitions excessives manifestées au temps du Bon Parlement, on peut dire que, sur l'ensemble des questions,

1. ... Had ye... yowre wille · ye couthe noughte reule yowre-selue. B. Prol. 200.

2. Au Roi, 4 février 1664. *A French Ambassador at the court of Charles II*. Londres, 1892, 8°, p. 224.

Langland est de cœur avec les Communes. On sait qu'elles ne représentaient pas au XIVe siècle la dernière classe de la société, mais bien une classe relativement aisée, dont les vues n'étaient pas toujours fort libérales. Sur ces questions, comme sur les autres, Langland, échappé au servage, partage la plupart du temps leur avis. Il est partisan des anciennes divisions de classes[1], de cette réglementation des salaires par l'État, si souvent refaite, confirmée, fortifiée de pénalités par le Roi à la demande des Communes. Malgré les lois et les tarifs, les ouvriers réclament de forts salaires; le taux de la loi est faible; les ouvriers exigent néanmoins une paye « outrageuse », dit le statut[2], « heighlich »,

1. Un « cherle ».

... may renne in arrerage · and rowme so fro home,
And as a reneyed caityf · recchelesly gon aboute;
Ac Resoun shal rekne with hym · and casten hym in arrerage.

B. XI. 124. Ce passage (qui n'est pas dans A), doit être rapproché des pétitions au Bon Parlement de 1376, contre les « laborers et artificers et altres servantz » qui, « par grande malice,... fuont et descurront sodeynement hors de lours services, et hors de lours pays propre, de countée en counté. » Raison comptera avec eux, dit Langland, et les Communes, interprétant à leur manière les prescriptions de Raison, demandent que ces ouvriers soient « prys et mys en cepes ». *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 340.

2. De nombreux statuts établirent le taux des salaires qui s'étaient naturellement fort accrus, attendu que la peste avait

dit Langland; ils s'emportent en imprécations contre le Roi et son conseil, qui appliquent de telles lois au détriment de la classe laborieuse. Le poète constate aussi des exigences nouvelles en fait de nourriture; les gens de métier ne se contentent plus de lard et de petite bière: il leur faut de la viande et du poisson; ils demandent des mets bien apprêtés; ils les réclament « chauds, plus chauds[1] ».

Langland a, comme les Communes, l'illusion qu'on peut tout dans les questions d'ordre social et économique par des lois et des règlements; il s'acharne à réglementer. Son poème, qui semble parfois un commentaire des Rôles

raréfié la main-d'œuvre. V. notamment les Statuts 23 Éd. III, 25 Éd. III, st. 1, 36 Éd. III, ch. 8 (concernant les « chapelleins parochiels ou autres chauntantz annals »), 42 Éd. III, ch. 6, etc. Ces Statuts décrivent des refus de service dus à la « malice des servants », et qui équivalent à des grèves.

1. Laboreres that haue no lande · to lyue on but her handes
Deyned nought to dyne a-day · nyght olde wortes.
May no peny-ale hem paye · ne no pece of bakoun,
But if be fresch flesch other fische · fryed other bake
And that *chaude* or *plus chaud* · for chillyng of her mawe.
And but-if he be heighlich huyred · ellis wil he chyde:
And thanne curseth he the kynge · and al his conseille after
Suche lawes to loke · laboreres to greue.

B. VI. 309, 319. En France de même, les ouvriers demandent maintenant « vins, viandes et autres choses » insolites. Ordonnance de 1354, Isambert, t. IV, p. 700.

du Parlement, suit d'encore plus près le Livre des Statuts ou même le *Liber Albus* où sont consignés les règlements municipaux de Londres[1]. De même que les législateurs de la Cité, il est impitoyable pour les falsificateurs de toute sorte, surtout les falsificateurs de denrées comestibles, brasseurs, boulangers, bouchers, restaurateurs. Pour eux il n'y a pas de piloris assez élevés ; « ils empoisonnent le peuple » ; leur richesse est une honte ; s'ils commerçaient honnêtement, « ils ne charpenteraient pas si haut » (ils ne se construiraient pas de si belles maisons[2]).

1. *Munimenta Gildhallæ*, éd. Riley (collection du Maître des Rôles). Les lois et règlements de ce genre sont innombrables, et semblent aujourd'hui d'une singulière naïveté : « Est ordeiné que le pris d'un joeven chapon ne passe trois deniers, d'un auncien quatre deniers ». Le seul considérant est que les poulets sont trop chers. Année 1363. *Rotuli Parliamentorum*, t. III, p. 280.

2. Meires and maceres · that menes ben bitwene
The kynge and the comune · to kepe the lawes,
To punyschen on pillories · and pynynge stoles
Brewesteres and bakesteres · bocheres and cokes;
For thise aren men on this molde · that moste harme worcheth
To the pore peple · that parcel-mele buggen.
For they poysoun the peple · priueliche and oft,
Thei rychen thorw regraterye · and rentes hem buggen
With that the pore people · shulde put in here wombe;
For toke thei on trewly · thei tymbred nought so heighe,
Ne boughte non burgages · be ye ful certeyne.
B. III. 76.

Défense de transporter l'or et l'argent hors du royaume (on devrait confisquer toute monnaie au chiffre royal d'Angleterre, trouvée sur les voyageurs s'embarquant à Douvres[1]); haine des banquiers lombards et juifs[2]; haine et mépris des pourvoyeurs royaux; horreur des désordres résultant de ce droit de « maintenance » grâce auquel des sortes de *bravi*, portant la livrée du seigneur, commettaient toutes sortes de méfaits impossibles à punir; haine des accapareurs, des marchands qui trompent sur leurs marchandises : toutes les haines,

1. And no man...
Bere no seluer ouer see · that bereth signe of the kynge,
· Nouther grotes ne gold i-graue · with the kynges coroune,
Vppon forfet of that fe · hose hit fynde at Douere,
Bote hit beo marchaund othur his men · or messager with lettres.

A. IV. 110.

2. Avarice confesse avoir été un de ces « retonsores monetæ » que punissent les règlements, et cela à l'exemple des Lombards et des juifs :

I lerned amonge Lumbardes · and Iewes a lessoun,
To wey pens with a peys · and pare the heuyest.

B. V. 242. Voir aussi C. V. 194. Les Communes, l'année même où le texte B fut écrit, déclaraient que les Lombards « ne servent de rien fors de mal faire ». Il faut les expulser « come plusours de ceux qi sont tenuz Lombardz sont Juys et Sarazins et priveez espies ». Ils ont introduit dans le pays « un trop horrible vice que ne fait pas à nomer ». Bon Parlement de 1376.

toutes les prohibitions qui apparaissent en si grand nombre dans les recueils de lois médiévales se retrouvent dans les Visions[1].

De même que les Communes, Langland est, comme on a vu, partisan de la paix avec la France; son attention est concentrée sur les affaires proprement anglaises; les guerres lointaines l'inquiètent. Il eût voulu qu'on s'en tînt à la paix de Brétigny[2]; il souhaite qu'on ne recommence pas les croisades. Au lieu de tuer

1. Pétition de Pees contre Wronge (Cf. *supra*, p. 52) :

And thanne come Pees in-to parlement · and put forthe a bille
How Wronge ageines his wille · had his wyf taken...
He borwed of me bayard · he broughte hym home neure,
Ne no ferthyng ther-fore · for naughte I couthe plede.
He meyneteneth his men · to morther myn hewen,
Forestalleth my feyres · and fighteth in my chepynge
And breketh up my bernes dore · and bereth aweye my whete,
And taketh me but a taile · for ten quarteres of otes...
I am noughte hardy for hym · uneth to loke.

B. IV. 47. Tous ces torts sont prévus et punis par d'innombrables statuts. Voir notamment : en ce qui concerne la « maintenance », 1 Ed. III, st. 2, ch. 4; 4 Ed. III, ch. 11; 10 Ed. III, st. 2; 20 Ed. III, ch. 4, 5, 6; 25 Ed. III, ch. 4; 1 Rich. II, ch. 7, etc.; en ce qui concerne l'accaparement, les statuts 25 Ed. III, ch. 3; 27 Ed. III, st. 2, ch. 11; 28 Ed. III, ch. 13; pour ce qui est des emprunts forcés de chevaux, denrées, etc. (lesquels étaient faits d'ordinaire par les *pourvoyeurs* royaux, agissant, disaient-ils, souvent à tort, pour le compte du roi), les statuts 4 Ed. III, ch. 3; 5 Ed. III, ch. 2; 10 Ed. III, st. 2; 25 Ed. III, st. 5; 34 Ed. III, ch. 2; 36 Ed. III, ch. 2, etc.

2. C. IV. 242.

les Sarrasins, on devrait les convertir, et tous ces évêques de Nazareth ou Damas, qu'on voit vivre tranquillement en Europe, feraient bien mieux d'aller, en apôtres de paix, convertir leurs ouailles indociles[1].

II

Dans l'Angleterre bien ordonnée que rêve Langland, au-dessous du roi et du Parlement faiseurs de lois, chaque classe remplira une fonction définie et n'empiétera pas sur celle des autres. Le chevalier tirera l'épée et défendra le prêtre et le laboureur[2]; il tuera les lièvres, les renards et les sangliers qui détruisent les récoltes; il fera prendre les oiseaux

1. B. XV. 484. Le Christ a appelé tout le monde, Sarrasins et Juifs.

> For Criste cleped vs alle · come if we wolde
> Sarasenes and scismatikes · and so he did the Iewes.

B. XI. 114.

2. C'est aussi le vœu des Communes : « Qe ceux Seigneurs et autres (qui ont des possessions sur les côtes) y soient comandez sur grande peyne de faire leur demoere en leurs possessions pres de la mier par la cause suis dite » (la défense du royaume). Bon Parlement de 1376. Cf. l'apostrophe de John Philpot contre l'inertie des grands, *Chronicon Angliæ* (*Rolls*), p. 199.

sauvages, mangeurs de grain, par ses faucons[1]. Il vivra au grand air et ne sera pas un rêveur émacié. On voit des chevaliers qui jeûnent et vivent dans les privations, qui ne portent pas de chemise pour se mortifier[2]; ils ont bien tort. Qu'ils rentrent dans leurs chemises et laissent le jeûne à ceux dont c'est le métier. Mais, sous prétexte que les austérités ne sont pas leur fait, qu'ils n'aillent pas, dit Langland, toujours partisan du juste équilibre, à l'autre extrême : qu'ils se méfient des parasites et des flagorneurs, « flaterers and lyers », de ces fous de profession, « fool-sages », que « les lords, les ladies et les légats de Sainte-Église » entretiennent dans leurs demeures, afin que ces vauriens « les fassent rire ». Ils trouveront

1. Je travaillerai pour nous deux, dit Pierre :

... I shal swynke and swete · and sowe for vs bothe...
In couenant that thow kepe · holikirke and my-selue
Fro wastoures and fro wykked men · that this worlde struyeth.
And go hunte hardiliche · to hares and to foxes,
To bores and to brokes · that breketh adown myne hegges,
And go affaite the faucones · wilde foules to kille.

B. VI. 26.

2. ... Treweliche to fyghte
Ys the profession and the pure ordre · that apendeth to [knyghtes...
For thei shoulde nat faste · ne for-bere sherte :
Bote feithfulliche defende · and fyghte for truthe.

C. II. 96, 99.

toujours, assiégeant leurs portes, quantité d'histrions errants, conteurs de vaines histoires, faiseurs de culbutes et de gestes indécents. Tous ces ménestrels vagabonds sont les « procureurs du diable »; si les errants vous intéressent, prenez pitié des vaincus de la vie, des vrais pauvres, non des paresseux qui mendient pour ne pas travailler, mais de ceux qui souffrent et peinent, blessés, estropiés, vaincus. Vos ménestrels vous font rire après dîner? les pauvres sont les « ménestrels de Dieu », ils vous feront rire à l'heure où le festin de la vie approchera de sa fin; grâce à eux, vous aurez alors le sourire aux lèvres[1].

1. Ye lordes and ladyes · and legates of holy churche,
That feden fool sages · flaterers and lyers,
And han lykynge to lythen hem · in hope to do yow lawghe...
In youre deth-deynge · ich drede me sore
Lest tho manere men · to moche sorwe yow brynge...
... Flaterers and foles · aren the fendes procuratores,
Entysen men thorgh here tales · to synne and to harlotrie...
Clerkus and knyghtes · welcometh kynges mynstrales...
Muche more, me thenketh · riche men auhte
Haue beggers by-fore hem · whiche beth godes mynstrales...
Ther-for ich rede yow riche · reueles when ye maken
For to solace youre soules · suche mynstrales to haue...
Thuse... manere mystrales · maken a man to lauhe
In hus deth deynge.
C. VIII. 82.

L'expression « ménestrels de Dieu » est empruntée à saint François qui l'appliquait à ses frères mendiants : ils seraient les ménestrels de Dieu, « joculatores Dei ».

« Et vous, belles dames aux longues mains[1] », vous aussi vous avez des devoirs; servez-vous de ces longs doigts effilés pour broder des chasubles que vous donnerez aux églises; femmes et veuves, tissez la laine et le chanvre pour habiller les pauvres et enseignez à vos filles les graves devoirs de la vie et les œuvres de miséricorde.

Les marchands, devenus très riches, emploieront dans l'intérêt commun le superflu de leurs richesses : ils doteront les hôtels-Dieu, refuges des pauvres diables; ils s'adonneront à cette œuvre pie si importante au moyen âge, la restauration des ponts rompus et l'amélioration des mauvais chemins, « wikkede weyes »; ils doteront les orphelines pour les marier, ou les mettront au couvent; ils payeront pour l'entretien des pauvres écoliers[2] : toutes œuvres de

1. And ye, louely ladies · with youre longe fyngres.
B. VI. 10. Cf. *supra*, p. 25.

2. Truth envoie ses ordres aux marchands :

... Saue the wynnynges
Amenden *meson-dieux* ther-with · and myseyse men fynde,
And wikkede weyes · with here good amende,
And brygges to-broke · by the heye weyes
Amende in som manere wise · and maydenes helpen;
Poure puple bedreden · and prisones in stockes,
Fynde hem for godes loue · and fauntekynes to scole;
Releue religion · and renten hem bettere.

C. X. 29.

bienfaisance dont s'occupaient, dans la réalité, les meilleurs de ces riches marchands de Hull, de Bristol et de Londres dont le nombre et l'influence étaient déjà considérables au xiv[e] siècle.

Pierre le laboureur nourrira tout le monde; il est la cheville ouvrière de l'État; il réalise l'idéal de désintéressement, de conscience, de raison dont l'âme du poète est préoccupée; il est le vrai héros de cette épopée. Courbé sur le sol, patient et persévérant comme les bœufs qu'il aiguillonne, il poursuit chaque jour sa tâche sacrée; les années passent et il blanchit, et de l'aurore au crépuscule de la vie, il suit sans relâche le même sillon sans fin, poursuivant derrière sa charrue son éternel pèlerinage[1]. Autour de lui les paresseux dorment, les insouciants chantent; ils prétendent animer les autres par leurs bourdonnements; ils font des roulades : « Hoy! troly lolly[2]! » Pierre nourrira tout le monde, sauf ces inutiles; il ne

1. Il dit dans son testament :

> I wil worschip ther-with · Treuth bi my lyue
> And ben his pilgryme atte plow · for pore mennes sake.

B. VI. 103. Pour son portrait et divers traits de son caractère, voir notamment B. V. 544 et tout le *passus* VI.

2. C. IX. 122.

nourrira pas Jacques le jongleur, ni Jeannette la folle fille, ni Daniel le joueur de dés[1], car tous ceux dont le nom est inscrit « dans la légende de vie » doivent prendre la vie au sérieux. Il n'y a nulle place en ce monde pour les gens qui ne sont pas *earnest*; toute classe qui ne remplit pas sincèrement ses devoirs et se contente d'à peu près, qui les remplit sans conviction, sans passion, sans plaisir, sans chercher à atteindre le meilleur résultat possible et à faire mieux que la génération précédente, périra. A plus forte raison périra la classe qui cesse de justifier ses privilèges par ses services : c'est la grande loi mise en lumière de nos jours par Taine. Le poète lance à la poursuite des indolents, des insouciants, des empressés qui font grand bruit et besogne nulle, un ennemi plus terrible et plus réel alors qu'aujourd'hui : la faim. Pierre se charge

1. I shal fynden hem fode · that feithfulliche libbeth,
Saue Iakke the iogeloure · and Ionet of the stues,
And Danyel the dys-playere · and Denote the baude,
And frere the faytoure · and folke of his ordre.

B. VI. 71. Tous ces vauriens pullulaient en France comme en Angleterre, et Jean le Bon, par son ordonnance du 30 janvier 1350, chassait de Paris « telles gens oiseux ou joueurs de dés ou enchanteurs ès rues ou truandeurs ou mendians ». Isambert, IV, p. 576.

du sort de tous les gens sincères et Faim de celui des autres[1]. Toute cette partie du poème n'est rien autre chose qu'une éloquente déclaration des devoirs.

Langland est très dur pour les hommes de loi; il paraît avoir beaucoup fréquenté Westminster, qui était pour ainsi dire leur capitale; il voit en eux d'incorrigibles adeptes de lady Meed, qui ne sauraient dire un mot, écrire une parole sans se faire payer : « Il serait plus facile de mesurer le brouillard sur les collines de Malvern que de tirer d'eux une syllabe sans leur montrer de l'argent[2]. » Il admire la charité que les Juifs ont les uns pour

1. C. IX. 169. Hunger conseille d'accorder quelque nourriture à tous, même aux fainéants qui pourraient travailler, « bolde beggeres and bygge », mais d'espèce si grossière qu'ils préféreront se mettre à l'œuvre :

And yf the gromes grucche · bid hem go swynke.

C. IX. 227. C'est là, dit Hunger, un « principe de sagesse » ; c'est à peu près le principe qui a régi depuis les *workhouses*; on peut dire qu'ils sont, en essence, dans Langland. Ce passage, qui est aussi dans B (écrit en 1376-77), doit être rapproché des protestations des Communes au Bon Parlement de 1376 contre ces « laboreres corores » qui « devenont mendinantz beggeres pur mesner ocious vie... et bien purroient eser la Commune pur vivre sour lour labour et service, si ils voudroient servir ». *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 340.

2. C. I. 163.

les autres et que les chrétiens devraient imiter[1].

Le poète fait longuement l'éloge du mariage; il paraît qu'il y avait au xiv[e] siècle des gens qui préféraient les filles riches aux jolies[2]; Langland dénonce cet inconcevable abus; la gravité de ses principes ne l'empêche pas d'avoir un culte pour la beauté féminine: les unions mal assorties que contractent les coureurs de fortunes produisent « non des enfants, mais des querelles[3] ». Que dire de ces jeunes gens qui épousent pour leur fortune des femmes âgées « qui ne porteront jamais d'enfants que dans leurs bras[4] »? Et quant aux unions illégitimes qui se sont multipliées dans le désordre général amené par la grande peste, c'est bien pire : le poète n'attend que du mal des enfants

1. Allas! that a Cristene creature · shal be vnkynde til an other,
Sitthen Iuwes that we iugge · Iudas felawes,
Ayther of hem helpeth other · of that that hym nedeth.

B. IX. 85.

2. Thauh hue be loueliche to loeken on....

C. XI. 259.

3. Many a peire sithen the pestilence · han plight hem togideres;
The fruit that thei bryngen forth · aren foule wordes...
Haue thei no children but cheste · and choppyng hem bitwene.

B. IX. 164.

4. That neuere shal barne bere · but if it be in armes!

B. IX. 164.

naturels; tous ces coquins dont le monde est rempli « ont été conçus en un mauvais moment, comme fut Caïn par Ève, hors mariage, je parie[1] ».

III

En traversant ainsi les diverses couches sociales, Langland parfois s'arrête un instant, se repose, regarde et dit ce qu'il voit. Il s'arrête dans la Cour des miracles, où les faux estropiés s'entre-croisent les jambes d'une façon bizarre, ou bien se défigurent pour paraître aveugles[2]. Il s'assied au foyer de Pierre le laboureur et regarde dans la marmite; il se lève et ouvre la huche aux provisions : quelle misère! et en même temps quelle résignation! Qu'est-ce que Pierre pourra offrir à son hôte? « Je n'ai pas de poulets, dit Pierre, ni d'oies, ni de cochons; il faudrait de l'argent pour en ache-

1. Ac fals folke faithlees · theues and lieres,
Wastoures and wrecches · out of wedloke, I trowe,
Conceyued ben in yuel tyme · as Caym was on Eve.

B. IX. 118.

2. Somme leyde here legges aliri · as suche loseles conneth.

B. VI. 124; C. X. 109.

ter ; mais j'ai deux fromages frais, du lait caillé et de la crème, et un gâteau d'avoine, et deux pains de son et de farine de fèves que j'avais fait cuire pour mes petits[1]. » Si nous étions à la Saint-Pierre-ès-liens (1er août), il y aurait du pain de blé. L'hôte aura donc du pain d'avoine ; on lui fera aussi cuire des pommes.

Langland entre un soir d'hiver dans la chaumine d'un paysan chargé de famille, écrasé par la rente due au propriétaire ; il voit les enfants affamés, la femme à moitié morte de fatigue, que les cris du dernier-né éveillent la nuit et qui doit se lever de son grabat pour remuer le berceau. « C'est pitié de lire, et j'ai douleur à décrire dans mes vers le malheur de ces femmes qui vivent dans les chaumières » et qui, pour toutes leurs souffrances, pour celles de leurs maris, celles de leurs petits, pour rien, ne voudraient mendier ! Pitié, crie le poète pour ces misérables[2] !

1. « I haue no peny » quod Peres · « poletes forto bigge,
Ne neyther gees ne grys · but two grene cheses,
A fewe cruddes and creem · and an hauer cake,
And two loues of benes and bran · y-bake for my fauntis.

B. VI. 282.

2. C. X. 71.

Langland s'arrête aussi au foyer du riche, dans un de ces châteaux où il s'asseyait parfois aux tables basses, silencieux, observant tout et s'observant lui-même, honteux de s'y voir, invité parce qu'il chantait à sa chanterie des psaumes pour les morts de la famille, jouant, lui aussi, le rôle haï de parasite. Autour de lui la joie éclate, on boit abondamment, on parle haut ; les ménestrels racontent les amours des preux en s'accompagnant de musique ; ou bien ils font dans le milieu du hall des gambades ridicules et des contorsions indécentes[1]. Quand ils se sont tus, les conversations vont leur train à la grand'table ; on y traite légèrement des choses sérieuses ; entre deux histoires on discute la Trinité, on cite saint Bernard. Leur estomac satisfait, dit Langland, ils « *rongent Dieu!*[2] ». Dans certaines maisons, comme le luxe se répand, le seigneur et la dame se refu-

1. Énumération des talents d'un ménestrel; quelques-uns sont des plus grossiers : B. XIII. 228.

2. Atte mete in her murthes · whan mynstralles ben stille,
Thanne telleth thei of the trinite · a tale other tweyne,
And bringen forth a balled resoun · and taken Bernard to witnesse,
And putten fort a presumpsioun · to preue the sothe.
Thus they dryuele at her deyse · the deite to knowe,
And gnawen god with the gorge · whan her gutte is fulle.
B. X. 52.

sent à dîner en public dans ce hall où les clients de la famille mangeaient aux tables basses ou même par terre[1], où le feu était au milieu et la fumée s'en allait, si bon lui semblait, par un trou percé dans le toit. Maintenant les maîtres se retirent dans une salle à part « ou dans une chambre où il y a une cheminée » et là ils se gênent moins encore pour critiquer la sainte doctrine. Pourquoi ce serpent dans le paradis? Pourquoi souffririons-nous tous pour la faute d'Ève? Pourquoi? Pourquoi?...

Ils vivent satisfaits, dans le confort; la présence des pauvres n'afflige plus leurs regards[2];

1. Right as sum-man geue me mete · and sette me amydde the [flore
Ich haue mete more than ynough · ac nought so moche worship
As tho that seten atte syde-table · or with the souereignes of [the halle,
But sitte as a begger bordelees · bi my-self on the grounde.

B. XII. 198.

2. Elyng is the halle · vche daye in the wyke
Ther the lorde ne the lady · lyketh noughte to sytte.
Now hath vche riche a reule · to eten bi hym-selve
In a pryue parloure · for pore mennes sake,
Or in a chambre with a chymneye · and leue the chiefe halle.
That was made for meles · men to eten inne...
I haue y herde hiegh men · etyng atte table,
Carpen as thei clerkes were · of Cryste and of his mightes...
« Whi wolde owre saueoure suffre · suche a worme in his blisse,
That bigyled the womman · and the man after?...
Whi shulde we that now ben · for the werkes of Adam
Roten and to-rende?...

B. X. 94.

la vue de ce luxe incroyable remplit le poète d'appréhension. Retournons, pense-t-il, à Pierre le laboureur ; ces êtres riches, satisfaits et critiques sont la perte de l'État ; Pierre en sera la sauvegarde.

CHAPITRE V

LA SOCIÉTÉ RELIGIEUSE

I

La vie que mena Langland entre le monde civil et le monde religieux lui permit de les bien connaître tous les deux, de les décrire et de les juger; il ne s'en fit pas faute.

On a pu déjà remarquer le genre spécial de curiosité qui est en lui. Tout en ayant le souci des choses grandes, belles et lumineuses, il a aussi, ce qui est moins fréquent, la curiosité des choses petites, obscures et noires. Les crevasses, les lézardes, les anfractuosités l'attirent; tout ce qui rampe dans l'ombre ou niche dans le creux des vieux murs, les plantes parasites, les oiseaux de nuit, l'intéresse : il promène sa lanterne dans les souterrains croulants et se plaît à éblouir d'une lumière subite les gros hiboux endormis qui se croyaient oubliés. Ce même instinct, caractéristique du moyen âge, qui faisait fouiller par le ciseau du sculpteur,

les coins et recoins à peine visibles des boiseries et des frises, chapiteaux, clefs de voûtes, miséricordes de stalles, que l'œil a peine à atteindre, dirige la plume de Langland. Son poème abonde en vignettes satiriques; l'ample voix des orgues remplit les nefs; mais prêtez l'oreille, et vous saisirez une raillerie dans le murmure indistinct des échos.

Ce que raille Langland n'est pas la chose divine, c'est l'élément humain qui s'y mêle. En matière religieuse comme en matière civile, il en veut aux abus, mais non aux institutions : il vénère les dogmes, il respecte même la plupart des usages. Ici encore l'âpreté de sa parole a causé beaucoup de jugements erronés; on a voulu voir en lui un destructeur, du genre de Wyclif; certains ont même fait de lui un Wyclifite. Or il ne se rencontre avec son fameux contemporain que pour blâmer les abus; à la différence de ce dernier, il ne veut toucher ni au dogme ni à la hiérarchie ecclésiastique. C'est une erreur de lui faire faire l'éloge des « pauvres prêtres » de Wyclif[1]. Pour les affaires

1. And alle parfite preestes · to pouerte sholde drawe.

C. XIV. 100. Il m'est impossible de voir dans ce vers, avec M. Skeat, « an obvious and interesting allusion to Wyclif's so

religieuses comme pour les affaires civiles, Langland n'est pas avec Wyclif, il est tout entier, de cœur et d'esprit, avec les Communes d'Angleterre.

De même que les Communes, il reconnaît l'autorité religieuse du pape, mais il proteste contre l'abus qui en est fait et contre l'immixtion du souverain pontife dans les affaires temporelles. L'extension qu'a prise le pouvoir papal en Angleterre lui paraît excessive; il est avec les Communes pour les statuts de *Provisors* et de *Præmunire*, et, comme elles, il en veut le main-

called Poor Priests » (éd. d'Oxford, t. II, p. 175). La description qui suit, dans les Visions, du genre de prêtres à qui les évêques devraient réserver la faveur de l'ordination n'est nullement conforme à l'idéal wyclifite. Il s'agit du reste, dans ce texte de Langland, de prêtres remplissant dans leurs paroisses des fonctions régulières (mais dont, selon le poète, le casuel devrait être supprimé) et pas du tout de ces errants qui prêchaient de village en village la doctrine de Wyclif. A ces derniers (entre autres) se rapporte un statut de 1382 : « Notorie chose est coment ya plusours [malueis] persones deinz ledit roialme [qui,] alantz de countée en countée en certains habitz souz dissimulacion de grant saintée et sanz licence de Seint pière le pape ou des ordinairs des lieux.... prèchent.... diverses prédicacions conteignantes heresyes et errours notoires ». Ils prêchent aussi sur des matières temporelles « pur discord et dissencion faire entre divers estatz dudit roialme », ce qui était conforme aux idées de Wyclif, mais contraire à celles de Langland. *Statutes of the Realm*, 5 Rich. II, St. 2, ch. 5.

tien et le renouvellement. Les individus qui obtiennent du pape des collations de bénéfices, avant la mort des titulaires et en violation des droits des seigneurs anglais dans le patronage de qui se trouvent ces bénéfices, lui inspirent, on le sait, un absolu mépris. On l'a vu représenter Simonie qui fait seller et harnacher, « palfreys wyse, » comme la plus digne monture qu'elle pût choisir, un de ces êtres sans conscience : elle chevauche en cet équipage à travers le royaume, se rendant à Westminster. Dans les questions de cet ordre, Langland se rencontre souvent avec Wyclif, mais c'est d'ordinaire que Wyclif lui-même partageait sur ces points les idées du Parlement.

Langland proteste avec les Communes contre l'existence d'une armée papale et contre les guerres où le souverain pontife se trouve mêlé[1]. Il juge que les richesses de l'Église lui sont nuisibles; le fameux « don de Constantin » fut,

1. For were prest-hod more parfyt · that is the pope formest
That with moneye menteyneth men · to werren vp-on cristine...
Hus prayers with hus pacience · to pees sholde brynge
Alle londes to loue . and that in a litel tyme;
The pope with alle preestes · *pax uobis* sholde make.

C. XVIII. 223. Même idée plus loin, B. XIX. 426, 440 (C. XXII. 429, 446).

d'après lui, un don fatal : ce fut pour le Saint-Siège comme « un poison[1] » et on devrait purger les prélats de ce poison. Il fait ouvertement appel pour cela au bras séculier[2]. « Dieu corrige le pape qui met Sainte Église au pillage et prétend, à l'encontre du roi, avoir charge de tout ce qui est chrétien[3]! » La même idée inspirait les Communes lorsqu'elles disaient : « Item fait à penser qu'il n'y ad null homme de mounde qe eyme Dieu et Seint Esglise, le roi et le roialme d'Engleterre qi n'ad grante matière de penser, de tristesse et de lermes, de ce qe la cour de Rome, qi deust estre fontaigne, racyne et source de seintitée et destruction de covetise, de symonie et des autres pec-

1. When Constantyn of hus cortesye · holykirke dowede
With londes and leedes · lordshepes and rentes,
An angel men hurde · an hih at Rome crye —
« *Dos ecclesie* this day · hath ydronken venym,
And tho that han Petres power · aren poysoned alle. »

C. XVIII. 220.

2. Take here londes ye lordes · and leet hem lyue by dymes.
Yf ye kynges coueyten · in cristene pees to lyuen.

C. XVIII. 227.

3. And god amende the pope . that pileth holykirke,
And cleymeth bifor the kynge · to be keper ouer Crystene.
And counteth nought though Crystene · ben culled and robbed,
And fynt folk to fyghte · and Cristene blod to spille.

B. XIX. 439.

chés, ad si sotilement, de poi en poi et de plus en plus, par procès du temps, par soeffrance et par abbet des malveys... attret à lui les collations des eveschiez, dignitez, provendrez et des autres bénéfices de Seint Esglise en Angleterre. » Les Communes ajoutent plus énergiquement encore : « Item fait à penser qe Dieux ad commys ses ouwelles à nostre Seint Pier le Pape à pastourer et non pas à tounder[1]. »

Les cardinaux, légats du pape, sont encore un des moyens par lesquels s'exerce ce pouvoir excessif du Saint-Siège. « Ces cardinaux qui viennent de chez le pape, nous avons, nous clercs, à payer pour tout ce qu'il leur faut, pour leurs fourrures, la nourriture de leurs chevaux, pour les voleurs qui les suivent. » Ils donnent l'exemple des mauvaises mœurs. Ces saints hommes devraient bien rester « tout confits dans leur sainteté, à Avignon parmi les Juifs — *cum sancto sanctus eris!* — ou à Rome, en gardeurs de reliques qu'ils sont[2]. » On sait que

1. Bon Parlement de 1376. *Rotuli Parliamentorum*, t. II, pp. 337, 338.

2. « I am a curatour of holykyrke · and come neuere in my tyme
Man to me, that me couthe telle · of cardinale vertues...
I knewe neure cardynal · that he ne cam fram the pope,
And we clerkes whan they come · for her comunes payeth,

la ville papale d'Avignon était pour les juifs un lieu d'asile; Langland partage le sentiment des Communes pour ce qu'elles ne craignaient pas d'appeler en plein Parlement « la peccherouse cité d'Avenon » (1376).

Les évêques, fort intéressés à ne pas se brouiller avec la cité d'Avignon, ne luttent pas suffisamment au gré de Langland contre les empiètements du pape en Angleterre; aussi les traite-t-il fort durement; il en fait des clients de Lady Meed « qui leur donne la consécration bien qu'ils soient ignares[1] ». A leur tour, ces prélats indignes scellent de leur sceau des bulles et des brevets permettant aux pires misérables de prêcher par le pays et d'exhiber de fausses

For her pelure and her palfreyes mete · and piloures that hem [folweh,
The comune *clamat cotidie* . eche man to other :
The contre is the curseder · that cardynales come inne;
And there they ligge and lenge moste · lecherye there regneth. »
For-thi quod this vicori · « be verrey god I wolde
That no cardynal come · amonge the comune peple,
But in her holynesse · holden hem stille
At Auynoun amonge the Iuwes · *cum sancto sanctus eris*.
Or in Rome, as here rule wole · the reliques to kepe. »

B. XIX. 408. Sur les cardinaux et leur pouvoir d'élire le pape (« To han that power that Peter hadde · inpugnen I nelle »), Voir B. Prol. 109.

1. Heo blessede the bisschopes · though that thei ben lewed.

A. III. 144.

reliques : ce que ne devrait faire nul évêque « digne de conserver ses deux oreilles[1] ». Les plus habiles et les plus ambitieux se gardent bien de séjourner parmi leurs ouailles, au fond de quelque province, « de les confesser et sermonner, de prier pour elles et de nourrir les pauvres; non, ils s'établissent à Londres, y demeurent pendant le carême et le reste de l'année. Certains entrent au service du roi et comptent son argent à l'échiquier et à la chancellerie ». Ils se laissent domestiquer : des évêques, des maîtres, des docteurs « sont les serviteurs des lords et des ladies et leur tiennent lieu d'intendants[2]. » Pendant ce temps la superstition fleurit; les fidèles, dont personne ne s'occupe, croient à de faux miracles et tombent dans l'idolâtrie; les troncs des églises se rem-

1. Were the bischop i-blesset · and worth bothe his eres....
A. Prol. 75.

2. Bischopes and bachelers · bothe maistres and doctours,
That han cure vnder criste · and crounyng in tokne
And signe thet thei sholden · shryuen here paroschienes,
Prechen and prey for hem · and the pore fede,
Liggen in London · in lenten an elles.
Some seruen the kyng · and his siluer tellen,
In cheker and in chancerye · chalengen his dettes....
And some seruen as seruantz · lordes and ladyes
And in stede of stuwardes · sytten and demen.

B. Prol. 87.

plissent d'argent mal acquis et force cierges sont brûlés devant des images qu'on prétend miraculeuses[1].

Sur tous ces points Langland est d'accord avec les Communes qui se plaignent des mêmes désordres. Comme le poète, le Parlement réclame que le roi n'ait plus que des laïcs, « lays gentz », pour ministres et que « nulles autres persones soient desoreenavant faitz chanceller, trésorier, clerk du privé seal, barouns de l'escheqer, countrerollour et touz autres grantz officers et governours du roialme ». Le roi en réponse ne promet rien; il « s'avisera avec son conseil[2] »; il persévère, et Langland proteste.

Les nominations d'évêques indignes par la faveur de Lady Meed, et l'indifférence où les laisse le salut de leurs paroissiens sont commémorées ainsi par les Communes : jadis « si

1. .... ydolatrie ye soffren · in sondrye places menye
And boxes ben broght forth · i-bounden with yre,
To vnder-take the tol · of ontrewe sacrifice.
In menyng of miracles · much wex ther hangeth.

C. I. 96. Sur les faux miracles et sur les interventions de l'autorité pour les prévenir, Voir *la Vie nomade et les routes d'Angleterre au XIVe siècle*, II, chap. v.

2. Année 1371; 45 Ed. III; *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 304.

soloient les eveschés [par] verreye election, et les autres bénéfices de Seint Esglise, par seint considération et pure charité, sanz scrupule de covetyse ou de symonie, estre doné as gentz plus dignez de clergie, de nette vie et de seinte conversation qe pont estre trovez, qe voloient demurer sur lour bénéfices, prêcher, visiter et confesser lour parochiens, et despendre les biens de Seinte Esglise... en overez de charité. » C'est mot à mot ce que dit Langland. Tous les maux du royaume, guerres, pestes, etc., viennent de ce que maintenant Simonie règne et Lady Meed triomphe : « Et si longement come celes bones custumes furent usez, le roialme fuit pleine de toutez prosperitez, come de bones gentz, et bone loialté des clerks et de clergie, des chivalers et des chivalrie qe sont deux choses qe touz jours régnent ensemble, de pees et de quiete, de tresour, bledz et de bestail et d'autre richesse assetz. Et puis qe les bones custumez feurent pervertiez au pesché de covetyse et de symonye, le roialme ad esté plein de diversez adversitez come des guerres et pestilences, feym, moreyns des bestes et de autres grevances[1]. »

1. Bon Parlement de 1376. *Rotuli Parliamentorum*, t. II,

Alors que les bénéfices devraient être donnés « graciousement, par pure charité, sans pris et sanz [paier] », maintenant il faut les acheter et l'exemple de Rome encourageant les patrons laïques, ceux-ci se font payer à leur tour. Le résultat de ces mauvaises pratiques est précisément celui que signale le poète : « Et tout ensy par voye de symonie et de brocage un cheitif, qe null bien ne sciet (" though that thei ben lewed ", disait Langland) et riens ne vaut serra avances as Esglises et provendres à la value de mill marcz, par là un Doctour de Decré et un meistre de divinité serra lée d'aver un petit bénéfice de xx marcz. » Et ainsi va Clergie « en declyn et anient[1]. »

Quel bien peut-on attendre, pense Langland, de ces favoris de Lady Meed? En quoi ressemblent-ils au Christ leur modèle, et aux saints qui imitèrent le Christ? Le Christ souffrit et mourut; « la consécration du baptême et de

p. 337. Cf. cet autre passage de Langland relatif aux ravages de simonie et de convoitise.

> And tho was plente and pees · amonges pore and riche....
> And now is werre and wo.

B. XV. 499, 504.

1. Même Parlement de 1376, *Rotuli*, t. II, p. 338.

l'épiscopat, il la donna avec le sang de son cœur[1] ». Bien des saints, depuis, ont souffert pour la foi « en Inde, en Égypte, en Arménie, en Espagne »; saint Thomas de Cantorbéry « a été martyrisé; il est mort parmi les chrétiens barbares, pour l'amour du Christ et pour les droits de tout ce royaume. » Nos prélats, maintenant, ne sont plus avides du martyre; et l'on voit des évêques de Bethléem et de Babylone « se promener tranquillement à travers l'Angleterre[2] ».

Toute la hiérarchie séculière, dont il souhaite cependant le maintien, est très maltraitée par Langland; Chaucer nous a présenté l'image du bon curé, dévoué à ses paroissiens, suivant l'hiver les sentiers boueux pour aller visiter les moindres chaumières. Langland offre de préférence l'autre côté de la médaille, et il trace, en grand nombre, des portraits du curé chasseur, paresseux, bon vivant, grand buveur, grand conteur d'histoires, qui sait par cœur toutes les chansons de Robin Hood et la geste de Randal, comte de Chester, qui s'est donné

1. And baptised and bishoped · with the blode of his herte. B. XV. 545.

2. B. XV. 549 et s., 551 et s., 557.

une compagne et a égayé son foyer de quelques bâtards[1]. Ce brave homme aime à s'attabler avec d'autres joyeux viveurs autour d'un pot de bière ; on conte des histoires inconvenantes ; tout le monde rit. Il se lève si tard que, quand il arrive à l'église, on en est déjà à *Ite, missa est* ; il ne sait ni solfier ni chanter ; il est incapable d'interpréter à ses paroissiens le moindre passage des Écritures, mais il n'a pas son pareil pour faire lever un lièvre dans un champ. S'il marmotte quelques prières, c'est du bout des lèvres, et sa pensée est ailleurs : « Ce que je dis avec ma langue est à deux lieues de mon cœur[2] ». Voilà ce que donne le mauvais recrutement auquel se prêtent les évêques : « Le roi ne fait pas chevaliers les gens qui n'ont pas assez de biens pour maintenir état de chevalier..., et les évêques tonsurent et font che-

1. Lady Meed

Prouendreth persones · and prestes meynteneth,
To haue lemmanes and lotebies · alle here lif-dayes,
And bringen forth barnes · agein forbode lawes.

B. III. 149. Le même abus est signalé par les Communes ; elles demandent qu'on retire leurs bénéfices aux « gentz de Seint Esglise, bénéficez et curats qe tiegnent lours concubines par certein temps overtement ». Année 1372, *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 314.

2. B. V. 400 et s. (Texte dans l'Appendice).

valiers de Dieu des gens pour qui *Psallite sapienter* est lettre morte, qui ne savent pas lire, ni chanter les psaumes, ni dire la messe du jour[1]! »

II

La part faite aux réguliers est moins considérable, et ils sont traités par le poète avec moins de rigueur. Colérique pénètre chez eux, mais il y est si mal reçu qu'il s'empresse de partir : « Si je fais le moindre conte, ils s'assemblent et me condamnent à jeûner le vendredi au pain et à l'eau, ou bien je suis cité à comparaître à la salle du chapitre, et, comme si j'étais un enfant, je reçois le fouet sur ma peau nue, que nulle culotte ne garantit. Aussi n'aimé-je guère à vivre avec ces gens-là, à manger leurs méchants poissons et boire leur

1. For made neuere kynge no knyghte · but he hadde catel to [spende
As bifel for a knighte...
The bisshop shal be blamed · bifor god as I leue,
That crouneth suche goddes knightes · that conneth nought [*sapienter*,
Synge ne psalmes rede · ne segge a messe of the day.

B. XI. 285, 303.

petite bière[1]. » Le châtiment de Colérique était celui des moines coupables; ils étaient fustigés devant la colonne centrale qu'on trouve en Angleterre dans nombre de salles de chapitre.

Le même personnage avait fait visite aussi à un couvent de nonnes, mais avec meilleur succès. Là, ses bavardages produisent leur effet. Il va colportant de l'une à l'autre les plus fâcheuses médisances : « Dame Jeanne est une bâtarde; dame Clarisse est fille d'un chevalier, mais son père n'est rien qu'un mari trompé: dame Pernelle est la maîtresse d'un prêtre... et elle a eu un enfant, à la saison des cerises; tout le chapitre le sait. » Grande fureur au cloître! « Tu mens! — C'est toi qui mens! — Les soufflets volent; si on ne se tue pas, c'est faute de couteaux[2]. »

1. And if I telle any tales · thei taken hem togyderes,
And do me faste frydayes · to bred and to water,
And am chalanged in the chapitel hous · as I a childe were,
And baleised on the bare ers · and no breche bitwene;
For-thi haue I no lykyng · with tho leodes to wonye.
I ete there vnthende fisshe · and fieble ale drynke.

B. V. 172.

2. [I] made hem ioutes of iangelynge · that dame Iohanne was a [bastard
And dame Claryce a knightes doughter · ac a kokewolde was [hire syre,
And dame Peronelle a prestes file · priouresse worth she neuere,

Il faut cependant reconnaître que les moines fournissent à Langland une partie des traits qu'il emploie pour peindre l'image de « Religieux »; on dirait le moine chasseur et bon compère des *Contes de Cantorbéry* : « Religieux est aujourd'hui un cavalier, un coureur de rues; il tranche injustement les querelles, il achète des terres; il éperonne son palefroi de manoir en manoir, une meute de chiens à son dos, comme s'il était un lord; si son valet lui présente la coupe sans s'agenouiller, il s'indigne et lui demande qui lui a appris la politesse[1] ».

For she had childe in chirityme · al owre chapitere it wiste.
Of wykked wordes, I Wrath · here wortes i-made,
Til « thow lixte » and « thow lixte » · lopen oute at ones,
And eyther hitte other · vnder the cheke;
Hadde thei hadde knyues, bi Cryst · her eyther had kylled other.

B. V. 158.

1. Ac now is religioun a ryder · a rowmer bi stretes,
A leder of louedayes · and a londe-bugger,
A priker om a palfray · fro manere to manere,
An heep of houndes at his erse · as he a lorde were,
And but if his knaue knele · that shal his cuppe brynge,
He loureth on hym and axeth hym · who taughte hym curteisye.

B. X. 306. Dans C, Langland spécifie qu'il a en vue ici « bothe monkes and chanouns », C. VI. 157. Cf. le moine de Chaucer :

An out-rydere that lovede venerye...
Greyhoundes he hadde as swifte as fowel in flight;
Of prikyng and of huntyng for the hare
Was al his lust. — *Prol.* vers 166.

Mais au fond, le poète ne hait pas les moines, et lorsqu'il a converti son Paresseux, il lui fait prendre la résolution « d'aller chaque jour à l'église avant l'aube, entendre matines et la messe, comme s'il était un moine[1] ». Langland se rappelait sans doute, d'un cœur attendri, le temps passé par lui à l'école du couvent de Malvern, et sa sévérité en était émoussée. On a vu plus haut le touchant tableau qu'il trace de la vie tranquille et studieuse que les hommes de bonne volonté mènent au cloître[2].

III

Descendons de quelques degrés, et nous arrivons à la tourbe étrange, grimaçante, impardonnable des menteurs, des fripons et des fourbes, qui trafiquent des choses saintes, absolvent pour de l'argent, vendent le paradis, trompent les niais et semblent avoir obtenu le privilège de « mentir leur vie durant[3] ». Dans le dernier cercle de son enfer, où il les fouette

1. B. V. 459.
2. B. X. 300.
3. And hadden leue to lye · al here lyf after.
B. Prol. 49.

d'incessantes railleries, le poète enferme pêle-mêle tous ces mécréants bien repus, parasites vivaces qui disjoignent les tuiles et les pierres du saint édifice, si bien que le vent y pénètre et la pluie y tombe : frères éhontés, pardonneurs, pèlerins, ermites, toutes gens qui n'ont de saint que l'habit et dont l'exemple, si on n'y met bon ordre, enseignera au monde le mépris et de l'habit et de ceux qui le portent, et de la religion qui les tolère et les nourrit.

A ce degré, dans ces bas-fonds, parmi les recoins sombres où il dirige le rayon de sa lanterne, Langland ne ménage rien ; il rit d'un rire féroce que les échos répètent, et les oiseaux de nuit s'envolent effarés. Ce n'est pas le rire de Chaucer, lui-même moins léger que le rire de France ; ce n'est pas ce rire joyeux qui, sur la route de Cantorbéry, accueille les discours du montreur de reliques et les sermons intéressés du frère à Thomas malade ; c'est un ricanement douloureux et terrible, avant-coureur de la catastrophe finale et du jugement : ce qu'ils ont entendu dans la plaine de Malvern, les maudits le réentendront un jour dans la vallée de Josaphat. Force leur est donc de sortir de leurs trous, et ils paraissent au jour, hideux

et grotesques, imprégnés de l'humidité de leurs noirs caveaux; le soleil les aveugle, le grand air les étourdit. Ils font la plus piteuse figure. A l'inverse des pèlerins de Cantorbéry, ils ne bénéficieront pas de l'indulgence que met dans les cœurs la gaîté du ciel par une matinée d'avril. Ils apprendront à connaître la différence entre le rire qui pardonne et le rire qui tue. Langland les prend, les laisse tomber, les reprend; jamais il n'est las de ce plaisir féroce; il nous les présente séparément, et ailleurs en paquets : tas de pèlerins, « paquets d'ermites »; pèlerins qui courent à Saint-Jacques, à Rome, à Rocamadour en Guyenne, qui ont fait visite à tous les saints[1]; mais cherchent-ils jamais Sainte Vérité? Non, jamais[2]! Se douteront-ils jamais du vrai endroit où ils trouveraient Saint Jacques? « Saint Jacques est là où les pauvres gisent malades, dans les prisons, dans les chaumières[3]. ». Ils vont chercher Saint Jacques en

1. B. Prol. 46, et XIII. 37.

2. And ye that seke seynte Iames · and seintes of Rome,
Seketh Seynt Treuthe · for he may saue yow alle.

B. V. 57.

3. Til seynt Iame be souht · ther poure syke lyggen,
In prisons and in poore cotes...

C. V. 122.

Espagne, et Saint Jacques est à leur porte, ils le coudoient chaque jour, et ils ne le reconnaîtront jamais.

Le poète passe à d'autres, puis revient à eux; il frappe encore, à la même place, jusqu'à ce que le fouet pénètre; leurs paroles, leurs costumes, leurs histoires, tout lui semble également hideux; il les fait tourner devant lui, qu'on les voie bien sous tous leurs aspects, avec le havresac pendu à leur côté « et cent ampoules à leur chapeau, des signes du Sinaï, des coquilles de Galice, des croix sur leur manteau et les clefs de Rome, et, par devant, le suaire, afin que nul n'ignore, grâce à ces emblèmes, par où ils ont passé[1] ».

D'où viens-tu? « Du Sinaï, et du sépulcre de Notre Seigneur; j'ai été à Bethléem et à Babylone, en Arménie, à Alexandrie et à bien d'autres endroits. Ne voyez-vous pas, par les

1. Garnier de Pont-Sainte-Maxence constate le même usage (XII[e] siècle):

Mes de Jérusalem en est la croiz portée
Et de Rochemadur Marie en plum getée
De saint Jame la scale, qui est en plum muée,
Or a Deus saint Thomas cele ampule donée
Qui est par tut le mund chérie et honorée.

La Vie de saint Thomas le martyr, éd. Hippeau, Paris, 1859, 8°, p. 204.

emblèmes cousus à mon chapeau, que j'ai voyagé au loin par le soleil et par la pluie, et visité les saints de Dieu pour le bien de mon âme?

— Connaîtrais-tu un corps-saint qu'on appelle Vérité? Saurais-tu pas où il habite?

— Non, ma foi, Dieu me bénisse![1] »

Le poète dira aussi sa pensée à ces « paquets d'ermites aux bâtons crochus, qui s'installent à Walsingham, et que des folles filles suivent, gaillards bien charpentés qui n'aiment pas travailler[2] ». L'horreur du travail fait toute

1. An hundreth of ampulles · on his hatt seten,
Signes of Synay · and shelles of Galice;
And many a cruche on his cloke · and keyes of Rome,
And the vernicle bifore · for men shulde knowe,
And se bi his signes · whom he soughte hadde.
This folke frayned hym first · fro whennes he come?
« Fram Synay » he seyde · « and fram owre lordes sepulcre;
In Bethleem and in Babiloyne · I haue ben in bothe,
In Ermonye, in Alisaundre · in many other places.
Ye may se bi my signes · that sitten on my hatte,
That I haue walked ful wyde · in wete and in drye,
And soughte gode seyntes · for my soules helth. »
Knowestow oughte a corseint · that men calle Treuthe?
Coudestow aughte wissen vs the weye · where that wy dwel-
« Nay, so me god helpe! » [leth? »

B. V. 527.

2. Heremites on an heep · with hoked staues,
Wenten to Walsyngham · and here wenches after;
Grete lobyes and longe · that loth were to swynke.

B. Prol. 53.

leur religion et toute leur croyance; ils n'ont pas d'autre foi, ni d'autre sentiment dans l'âme. Ils ne ressemblent guère aux vrais ermites d'antan, qui furent des saints qui mangeaient une fois par jour, et vivaient loin du monde au fond des bois, sans autre société que les bêtes sauvages. Dieu les aimait; des oiseaux, par miracle, leur apportaient du pain[1].

Car Langland, avec tous ses doutes, a beaucoup de naïves croyances, et la *Légende dorée* de l'évêque de Gênes, Jacques de Voragine, lui inspire une foi absolue. C'est à elle qu'il pense en ce moment. Or, « simple comme un chrétien bercé par la légende d'Assise, Jacques croyait au commerce familier des bêtes sauvages avec les confesseurs, au loup qui conduisit Antoine à la cellule de saint Paul l'ermite, au corbeau qui, ce jour-là, apporta aux deux solitaires une ration double de pain et de fruits, aux deux lions qui, le soir même de ce jour, se présentèrent pieusement afin de creuser la fosse de Paul; et lorsqu'il eut été

1. Ac ancres ac heremytes · that eten nought but at nones ..
That woned whilom in wodes · with beres and lyones...
And bryddes broughten to some bred · wherby thei lyueden.

B. VI. 147; C. X. 196, 200.

enseveli, ils se retirèrent dans les bois[1]. »

Mais aujourd'hui, dit Langland, nos ermites n'attendent plus que les oiseaux se dérangent; ils s'étendent « le soir devant un bon feu de charbon, allongent leurs jambes,... se reposent, se rôtissent,... boivent fort et ferme et se tirent devers leurs lits. Ils attendent pour se lever d'être bien sûrs d'en avoir envie. Une fois levés, ils mettent le nez dehors et flairent où ils pourront trouver un repas ou une tranche de lard, de l'argent ou du bouilli ou les deux, un pain, un demi-pain, un morceau de fromage; et ils portent cela à la maison[2] ». Ils vivent « au bord des grand'routes », là où il passe le plus de monde; la solitude des forêts n'est pas leur affaire; vous ne les verrez guère à la messe,

1. Gebhart, *l'Italie mystique*, 1893, p. 278.

2. .. Lewede eremytes,
That loken ful louheliche · to lacchen mennes almesse,
In hope to sitten at euen · by the hote coles,
Vnlouke hus legges abrod · other lugge at hus ese,
Reste hym and roste hym · and his ryg turne,
Drynke drue and deepe · and drawe hym thanne to bedde;
And when hym lyketh and lust · hus leue ys to aryse;
When he ys rysen, rometh out · and ryght wel aspieth
Whar he may rathest haue a repast · other a rounde of bacon,
Suluer other sode mete · and som tyme bothe,
A loof other half a loof · other a lompe of chese;
And carieth it hom to hus cote.

C. V 140.

mais vous les rencontrerez partout où l'on mange. « Que de fois je les ai trouvés, vers midi, vêtus en habits religieux! appelés pour cela : mon frère. » Or que sont-ils, sinon des ouvriers qui ne veulent pas travailler? Ils ont commencé par être « tisserands, tailleurs, valets de charretiers » ; mais c'était bien fatigant! ils ont renoncé à leurs métiers avec grand profit, car « si longtemps qu'ils travaillaient et gagnaient leur pain honnêtement, ils s'asseyaient aux bancs de côté et à la seconde table; pas une goutte de vin ne leur entrait dans l'estomac, de toute la semaine; pas de couverture à leur lit, pas de pain blanc. » Tout est changé depuis qu'ils ont pris « ces vêtements de prophètes » ; « mon frère » s'assoit aux premières tables; les évêques ne disent rien ; « les loups sont dans la bergerie et les chiens n'osent pas aboyer[1] ».

1. Ac eremites that en-habiten · by the heye weyes,
And in borwes a-mong brewesters · and beggen in churches...
Whilom were workmen · webbes and taillours,
And carters knaues · and clerkus whitout grace...
[They] clothed hem in copes · clerkus as hit were
Other on of som ordre · othere elles a prophete...
Ac at myddày meel-tyme · ich mete with hem ofte,
Comynge in a cope · as he a clerke were...
And for the clothe that keuereth hym · cald is he a frere...

Les marchands d'indulgence, bafoués par Boccace et par Chaucer, figurent ici au même rang que les faux ermites; ils empoisonnent le royaume de leurs reliques fausses, de leurs bulles papales scellées de sceaux fabriqués par eux-mêmes[1], de leurs impostures et de leurs mensonges : on marchande avec eux, ils vendent le ciel au détail. Ils cherchent les villages encore inexploités, où beaucoup de fautes non rachetées leur vaudront beaucoup d'argent. Une comédie en quatre vers, d'un *humour* féroce, montre ce que valait la classe, d'après notre poète. Pierre le laboureur décrit aux gens de bon vouloir le merveilleux pays de Vérité.

« Par saint Paul, s'écrie un pardonneur, je

Ac while he wrought in this worlde · and wan hus mete
He sat atte sydbenche · and secounde table; [with treuthe,
Cam no wyn in hus wombe · thorw the weke longe.
Nother blankett in hus bed · ne white bred by-fore hym.
The cause of al this caitifte · cometh of meny bisshopes
That suffren suche sottes · and othere synnes regne...
For meny waker wolues · ben broke into foldes...
Dispergentur oues · thi dogge dar nat berke.

C. X. 188, 204, 246.

1. Ex. de sceau papal fabriqué par un pardonneur en Angleterre : Édouard III paye six livres pour la capture et la conduite de Gloucester à Londres de « Thomas Pardonneur et Reginald Clerc qui ont fabriqué un sceau de N. S. le Pape ». Année 1377. Devon, *Issues of the Exchequer*, 1837, p. 205.

crois bien que je n'y suis pas connu ; attendez, je vais chercher la boîte où sont mes brevets, ma bulle et mes lettres d'évêque.

« Par le Christ, dit une fille publique, je ne te quitte pas, tu diras que je suis ta sœur. Tiens, mais où ont-ils donc passé[1] ? » Ils se retournent, Pierre et sa troupe ont disparu.

Tous n'ont pas la sagesse de Pierre. C'est bien tentant de se racheter du purgatoire avec de l'argent, quand on en a beaucoup, et qu'on ne sait plus qu'en faire, attendu qu'on va mourir. Les riches n'y manquent guère[2] : « Vous qui

1. « Bi seynt Poule » quod a pardonere · « perauenture I be [noughte knowe there,
I wil go fecche my box with my breuettes · and a bulle with [bisshopes lettres ! »
« By Cryst » quod a comune womman · « thi companye wil I [folwe,
Thow shalt sey I am thi sustre · I ne wot where they bicome. »
B. V. 648.

2. ... Ye maistres · mayres and iugges
That han the welthe of this worlde · and for wyse men ben [holden,
To purchase yow pardoun · and the popis bulles.
At the dredful dome · whan dede shullen rise,
And comen alle bifor Cryst · acountis to yelde...
A poke-ful of pardoun there · ne prouinciales lettres,
Theigh ye be founde in the fraternete · of alle the foure ordres,
And haue indulgences double-folde · but if Dowel yow help,
I sette yowre patentes and yowre pardounz · at one pies hele !
B. VII. 184. Le sens des deux derniers mots est douteux. Voir une interprétation différente dans Skeat, éd. d'Oxford, t. II, p. 150.

possédez les richesses de ce monde et passez pour gens sensés, vous achetez des pardons et des bulles papales! Quand le terrible jour viendra, où les morts se lèveront et rendront leurs comptes au Christ,... quand bien même tu aurais ta poche pleine de pardons et de lettres du provincial, et tu serais inscrit sur les listes de fraternité des quatre ordres, et tu aurais des indulgences doubles, si Bonne-Vie ne te vient pas en aide, tes patentes et tes pardons ne vaudront pas les quatre fers d'un chien (un talon de pie)[1]. »

Les frères plus nombreux, plus insinuants, d'origine plus haute, sont plus dangereux encore. La sainteté de leur fondateur est pour eux un passeport[2]; on les accueille partout et, dégénérés de leur antique vertu, partout où ils pénètrent, ils agissent comme un dissolvant, ils désorganisent, désagrègent. Ils se moquent des évêques,

1. Les pardonneurs furent supprimés seulement au XVIe siècle, par la 21e session du concile de Trente (16 juillet 1562), attendu que « de eorum emendatione nulla spes amplius relicta videatur ». Pour plus de détails, voir *Vie nomade*, II-4.

2. Une fois Charité habita parmi eux : c'était au temps passé, au temps de saint François :

> And in a freres frokke · he was yfounde ones,
> Ac it is ferre agoo · in seynt Fraunceys tyme.

B. XV. 225.

des curés, de toute la hiérarchie religieuse; pendant que les pouvoirs des prêtres séculiers sont localisés dans leurs paroisses, ceux des frères sont universels[1]. Les frères vont partout, confessant, mendiant, empochant, s'engraissant. Ils prêchent aux pauvres le communisme et désorganisent l'État. « Envie a enseigné aux frères le chemin de l'école, leur a fait apprendre la logique et le droit... et les voilà qui démontrent, d'après Sénèque, que toutes choses sous le ciel devraient être en commun. Et cependant il ment, sur ma parole, celui qui prêche aux gens du peuple cette doctrine, car Dieu l'a mis dans sa loi et Moïse l'a enseigné : *non concupisces rem proximi tui*[2]. »

Institués pour donner l'exemple du désintéressement, et de la pauvreté, ils sont riches et

1. B. Prol. 58; XI. 64, 76; XIII. 6, etc.
2. Enuye herd this · and heet freres go to scole,
And lerne logyk and lawe · and eke contemplacioun,
And preche men of Plato · and preuen it by Seneca
That alle thinges vnder heuene · oughte to ben in comune.
And yit he lyeth, as I leue · that to the lewed so precheth,
For god made to men a lawe · and Moyses it taughte,
Non concupisces rem proximi tui.

B. XX. 271. Ils accueillent l'Antéchrist B. XX. 274; il est vrai que tout le monde en fait autant; les réguliers eux-mêmes sonnent en son honneur les cloches de leur couvent.

travaillent à rendre aux grands la vie facile. Leur « absolution est si douce[1]! » disait Chaucer : il faut voir le frère de Langland confesser la belle Lady Meed, cette bonne fille, de belle tournure, qui se fait toute à tous et donne et reçoit tout ce qu'on veut. Personne ne prête attention aux honnêtes femmes qui consacrent leur temps et leurs peines aux pauvres; mais Lady Meed fait le bien, comme elle fait toute chose, élégamment; et elle en est récompensée de même. Elle n'a pas à demander que son nom soit inscrit sur les murs de l'église; il y sera sans qu'elle demande; on le verra incrusté dans les dalles, sculpté sur les piliers, reproduit en couleur dans les vitraux; partout où elle va, elle est chez elle et la première; elle s'installe magnifiquement. Les frères l'encensent; certains péchés lui semblent charmants; elle se garde d'y renoncer, elle fera de préférence repeindre l'église; c'est au mieux, disent les frères, « ton âme ira tout droit au ciel[1]».

1. Thanne come there a confessoure · coped as a frere,
To Mede the mayde · he mellud this wordes.
And seide ful softly · in shrifte as it were...
« I shal assoille the my-selue · for a seme of whete,
And also be thi bedman · and bere wel thi messages
Amonges knightes and clerkis · conscience to torne »...

Les tuiles s'écartent, les pierres se disjoignent ; le temple de Dieu menace ruine, une ruine que Lady Meed ne réparera pas. Malheur ! crie Langland, malheur aux impies, aux mécréants, aux malfaiteurs ! mais malheur aussi aux légers, aux superficiels, à tous ceux qui ne font pas le bien et croient pouvoir acheter pour de l'argent, à leur profit, le mérite d'autrui ; malheur aux acheteurs et aux vendeurs ! Rien, Rien, ne peut compenser le devoir inaccompli, aucun vitrail, aucun argent, aucune indulgence. Les honnêtes femmes à la vie pure n'ont pas leur nom sur les murs des églises ; il est gravé en meilleur endroit, au cœur des pauvres, qui lèveront leurs mains suppliantes, et feront un jour pour elles des prières qui seront entendues.

Thanne he assoilled hir sone · and sithen he seyde,
« We han a wyndowe a wirchyng · wil sitten vs ful heigh :
Woldestow glase that gable · and graue there-inne thi name,
Siker sholde thi soule be · heuene to haue ».

B. III. 35.

CHAPITRE VI

L'ART ET LE LANGAGE DE LANGLAND
MORALE ET PORTÉE DE L'ŒUVRE

I

Tout l'art et toute la morale de Langland peuvent se résumer en un mot : sincérité. Il parle comme il pense, impétueusement; peu importent les conséquences de ses paroles pour lui ou pour les autres, elles coulent brûlantes; on ne saurait pas plus les arrêter qu'on ne peut arrêter la lave du Vésuve. Par moments le cratère s'éteint et les grondements de tempête ne sont plus qu'un murmure. Mais tempêtes et repos échappent également à la volonté humaine; les violences et les douceurs de Langland dépendent de forces intérieures dont il n'est pas le maître; il se fait en lui une sorte de dédoublement, il est la victime et non le maître de sa pensée; et sa pensée est telle-

ment une entité à part, avec des vouloirs contredisant ses désirs, qu'elle lui apparaît dans les solitudes de Malvern, et des vers entendus depuis reviennent à la mémoire :

Je marchais un jour à pas lents
Dans un bois, sur une bruyère ;
Au pied d'un arbre vint s'asseoir
Un jeune homme vêtu de noir
Qui me ressemblait comme un frère....

Partout où sans cesse altéré
De la soif d'un monde ignoré
J'ai suivi l'ombre de mes songes ;
Partout où, sans avoir vécu,
J'ai revu ce que j'avais vu,
La face humaine et ses mensonges....

Partout où j'ai voulu dormir....
Sur ma route est venu s'asseoir
Un malheureux vêtu de noir
Qui me ressemblait comme un frère.

« Dans une solitude sauvage », avait dit le poète du XIV[e] siècle, « sur la lisière d'un bois,... arrêté au pied d'un tilleul contre lequel je m'appuyais,... il me sembla voir un homme de haute taille et tout pareil à moi-même. Il s'approcha et m'appela de mon vrai nom. « Qui es-tu, dis-je, toi qui sais mon nom ?

« — Tu le sais bien, dit-il, et personne « mieux que toi.

« — Le saurais-je en vérité?

« — Je suis, dit-il alors, ta Pensée. Depuis « des années je t'accompagne. N'as-tu jamais « avant observé ma présence[1]? »

Pensée fait de Langland ce qu'il lui plaît, elle règne. Aussi rien de voulu, de préparé, de combiné dans son poème; il obtient des effets artistiques, mais sans en chercher aucun; jamais il ne choisit ou coordonne. Il passe d'un sujet à l'autre brusquement, sans meilleure transition, comme on a vu, qu'un « et alors » ou un « sur ce[2] ». Et alors nous sommes transportés à cent lieues, parmi des personnages tout différents, et souvent il ne sera plus question

1. And thus I went wide-where · walkynge myne one,
By a wilde wildernesse · and bi a wode-syde...
And vnder a lynde vppon a launde · lened I a stounde...
A moche man as me thoughte · and lyke to my-selue
Com and called me · by my kynde name.
« What artow », quod I tho · « that thow my name knowest? »
« That thow wost wel », quod he · « and no wyghte bettere ».
« Wote I what thow art? » · « Thought » seyde he thanne,
I haue suwed the this seuene yere · sey thou me no rather? »

B. VIII. 62. — Musset, *Nuit de Décembre*.

2. « Thanne come there a kyng... With that ran there a route of ratones... And thanne come Pees in-to parlement... », etc. B. Prol. 112, 145, IV. 47.

des premiers. Bien plus, les premiers parfois reparaissent, mais ils ne sont plus les mêmes. Piers Plowman personnifie tantôt l'honnêteté populaire, tantôt le pape, tantôt le Christ; Dowel, Dobet et Dobest ont deux ou trois significations différentes. Il n'y a pas plus de transitions dans son poème qu'on n'en trouve à l'opéra; un coup de sifflet du machiniste, un « et alors » du poète, et le palais des cieux s'évanouit et nous sommes dans une taverne fumeuse de Cornhill, à Londres.

Les nuages passent dans le ciel et parfois s'abaissent sur la terre; leur densité varie, ils prennent toutes les formes; ce sont par moments de molles buées incertaines, arrêtées au pli des montagnes et qui monteront vers le ciel imprégnées du parfum des tilleuls en fleur; ailleurs ce sont des nuages de tempête, chargés d'orages menaçants, et qui roulent avec le tonnerre; la nuit vient et tout à coup les ténèbres sont déchirées par une lumière si ardente que la plaine pendant une seconde a repris les couleurs de midi; et l'obscurité est retombée plus épaisse. Le poète se meut parmi les réalités et les abstractions, et parfois les premières s'évanouissent en brouillards et les

secondes au contraire se condensent en des êtres de chair, tangibles et lourds; c'est encore comme sur les collines de Malvern dont les buées sont si fines qu'on ne peut pas dire : ici elles finissent et là elles commencent.

Dans le monde des idées morales, comme parmi les réalités de la vie matérielle, Langland excelle à résumer subitement, en un seul éclair mémorable, toute la doctrine qu'enfermaient dans leurs sermons nuageux ses prêcheurs abstraits. Il atteint alors les plus hauts degrés de l'éloquence sans avoir recherché le moindre effet artistique. C'eût été chez tout autre un effet voulu. Ici l'effet est aussi imprévu pour l'auteur que pour le spectateur. Il a si peu de prétention à ces réussites d'art que jamais il ne nous laisse sur les grandes impressions qu'il produit par leur moyen; il les *utilise*; avec son éclair, il allume des veilleuses.

Piers Plowman revient de Rome; il est allé, lui aussi, en pèlerinage. Quand on revient de pèlerinage, on a dans son sac des brevets d'indulgences et des reliques des saints; on en destine à ses amis; il y en a pour tout le monde. Rien de plus commode; on rapporte de

Rome des lambeaux de ciel. Pierre, n'avez-vous pas rapporté des indulgences de votre lointain voyage? A quoi bon tant de peine si vous revenez le sac vide? Pierre, montrez-nous vos brevets? Rien que la vue nous fera du bien; faites-nous part de cette denrée merveilleuse.

« Pierre, dit un prêtre, il faut que je lise le texte du pardon que tu rapportes; je peux en faire le mot à mot et l'interpréter en anglais.

« Et Pierre, à sa demande, déroula son pardon; j'étais derrière eux deux et je vis la bulle; elle ne contenait rien que ces mots sans plus : « Ceux qui feront le bien iront à la vie « éternelle[1]. »

En trois mots, qui sont comme un trait de lumière, trois mots inattaquables et tirés de la plus pure doctrine, toutes les théories de

1. « Peers », quath a prest tho · « thy pardoune most ich rede,
Ich can construen ech worde · and kenne hit the in Englishe. »
And Peers at hus preyere · the pardon vnfolded,
And ich by-hynde hem bothe · by-heeld al the bulle.
In two line hit lay · and no lettere more,
And was ywryte ryght thus · in witnesse of treuthe,

Qui bona egerunt ibunt in uitam eternam :
Qui vero mala, in ignem eternum.

– « Peter! quath the prest tho · « ich can no pardon fynde... »
C. X. 282.

Langland sur la vie, tous les sermons de ses prêcheurs sont résumés ; les indulgences sont condamnées ; mais ce ne serait pas assez ; elles le sont par prétérition, sans être même nommées et, avec elles, tout ce qui était alors la grande plaie des âmes : le goût du faux-semblant, du rachat facile, des marchandages et des transactions (paye et j'absous), la croyance à un paradis qu'on peut gagner par procuration. A ces paroles, dont on comprendra l'effet si l'on songe à l'importance qu'avait la religion dans la vie, succède une discussion pratique entre Pierre et le prêtre, que Langland eût sûrement omise s'il avait eu dans l'âme la moindre préoccupation artistique.

Il n'en a pas, mais n'importe. Il a passé sa vie à rêver et à observer ; il a suivi ses pensées avec une attention de psychologue, et il a observé autour de lui tout ce qui vivait et se mouvait, depuis les rois couronnés jusqu'aux oiseaux des arbres et aux vers de terre. Ce qu'il a vu, il le dit et jamais autre chose ; il a pour guide unique la lumière qui brille sur la tour où est enfermée « Truth ». Cette lumière lui sert dans le monde matériel comme dans le monde moral ; elle

éclaire la route dans un voyage mystique à travers les dix commandements, un de ces nombreux *Pilgrim's progresses* incessamment recommencés dans le poème; et elle éclaire aussi les ruelles de Londres où, sous les auvents de leurs boutiques, les marchands font vendre par Gyle (ruse), déguisé en apprenti, leurs marchandises frelatées; elle éclaire la masure de Cornhill où le poète abrite son corps ossu; elle jette ses rayons sur les visages effarés des vicieux de ce monde pour qui l'heure de la pénitence a sonné. Il y a là toute une galerie de portraits, d'un relief extraordinaire, gens dont la moindre pose trahit le vice dominant, abstractions personnifiées, vivantes comme des caractères de La Bruyère; et ce chant du poème ne contient en effet autre chose qu'une description des « Caractères et mœurs de ce siècle », le siècle d'Édouard III.

L'homme de cour, vaniteux et vantard, « rit tout fort » à ses moindres mots : « Il faut bien que les imbéciles connaissent que j'ai de l'esprit et que j'en sais plus long qu'un autre ». Il est fier de ses beaux habits et de ses « superbes jurons », de sa tournure et de sa bonne grâce à pied, à cheval et même au lit. Il a vu des

prodiges et accompli des merveilles : si vous avez le moindre doute, demandez à celui-ci et à celle-là si ce n'est pas vrai et si j'en ai fait moins que je ne dis, et de quelle race je sors[1] !

L'envieux, qui vit seul « comme un mauvais chien » (*lyke a luther dogge*), est « ridé comme un poireau oublié au soleil[2] ». Il habite « parmi les bourgeois de Londres », dans cette Cité où était déjà vive la lutte pour la richesse et les agréments de la vie. Le vieux débauché ne se prive de rien, « même les jours de jeûne, les vendredis et les veilles de fête » ; toute sa vie il a eu le goût des « joyeux contes amoureux », et c'est fort heureux, car il faut bien qu'il se contente maintenant de ce plaisir-

1. Lauhynge al a-loude · for lewede men sholde
Wene that ich were witty · and wyser than a-nothere...
Bostynge and braggynge · wyth meny bolde othes...
And strengest vp-on stede · and styuest vnder gurdell,
And louelokest to loken on · and lykyngest a bedde...
Of werkes that ich wel dude · wittnesse ich take,
And sygge to suche · that sytten me by-syde,
Lo, yf ye leyue me nouht · other that ye wene ich lye,
Aske of hym other of hure · and they conne yow telle
What ich soffrede and seih · and som tyme hadde
And what ich knew and couthe · and what kyn ich kam of.

C. VII. 25, 34, 45, 53.

2. And as a leke hadde yleye · longe in the sonne,
So loked he with lene chekes · lourynge foule.

B. V. 82.

là[1]. L'avaricieux, « dont les joues pendent comme une bourse de cuir[2] », en a long à raconter sur la manière dont on fait fortune dans ces grandes foires de Weyhill et de Winchester dont la réputation était européenne, ou dans les arrière-boutiques de la Cité, ou sur les marchés de Bruges. Il a appris l'usure des Juifs et des Lombards, et il prête à gros intérêt à tous lords et chevaliers offrant bonne garantie.

« N'as-tu jamais eu pitié des pauvres gens, que la nécessité oblige à emprunter?

— J'ai pour les pauvres gens toute la tendresse que les colporteurs ont pour les chats; ils les tuent quand ils les attrapent pour avoir leurs peaux[3]. »

1. ... Thanne hadde we murye tales
Of puterie and of paramours....
Whenne ich was old and hor · and hadde lore that kynde
Ich had lykynge to lauhe · of lecherous tales.

C. VIII. 185.

2. And as a letherne pors · lollid hus chekus.

C. VII. 199.

3. « Hastow pite on pore men · that mot nedes borwe? »
— « I haue as moche pite of pore men · as pedlere hath of cattes
That wolde kille hem, yf he cacche hem myghte · for coueit-
[ise of here skynnes. »

B. V. 257.

« Mais voilà Glouton[1] en route pour confesse et qui chemine vers l'église où il dira ses péchés. Il est à jeun; c'est vendredi; il passe la porte de Béatrice la tavernière, qui lui dit bonjour et lui demande où il va donc.

« — A l'église, dit-il, entendre la messe;
« je vais me confesser et ne pécherai plus.

« — J'ai de bonne bière, mon vieux Glouton;
« n'en veux-tu pas tâter?

« — Qu'est-ce qu'il y a dans ton sac? As-tu
« des épices fortes?

« — J'ai des grains de poivre et de pivoine,
« une livre d'ail et de la graine de fenouil;
« le tout parfait pour un jour maigre. »

« Alors entre Glouton et de grands jurons avec; Cécile, la lingère, était assise sur le banc avec Wat le garde-chasse et sa femme ivre, Tym, l'étameur et deux de ses apprentis, Hick, le loueur de chevaux, Hugues, le marchand d'aiguilles, Clarice, de Cock Lane (rue de mauvais renom), le clerc de l'église, sir Piers de Priedieu, et Pernelle de Flandres, un garde champêtre, un ermite, le bourreau de Tyburn, Dawe, le terrassier, et une douzaine de

1. Texte dans l'*Appendice*.

fainéants, portefaix, coupe-bourses, arracheurs de dents au front chenu, un joueur de rebec, un attrapeur de rats, un balayeur de rues et son aide, un cordier, un laquais, plus Rose, la marchande de plats, et Godefroi, le marchand d'ail, Griffin le Gallois, et un tas de fripiers : tous, installés là de bon matin, donnent la bienvenue à Glouton. »

Une taverne immense, comme on voit. Langland a les yeux d' « Ymagynatyf » ; sa taverne contient tout ce qu'il a rencontré d'hommes et de femmes au cabaret dans toute sa vie ; sa plaine de Malvern était, de même, assez ample pour contenir l'humanité. Sous les poutres enfumées, le long des tables noircies, au bruit des brocs et des tasses, buveurs et buveuses, altérés par leurs paroles et par les grains de pivoine, boivent et reboivent ; « les éclats de rire et les gourmades et les *passez la tasse!* retentissent jusqu'à l'angelus du soir » ; des cris, des jurons, des odeurs montent, et, en même temps, des sonorités « trop horribles », comme auraient dit les Communes. Sauve qui peut! mais tout le monde ne peut. Glouton, mis à grand'peine sur ses jambes, ne saurait se tenir debout ; on lui apporte un bâton, et il « chemine

alors, faisant un pas de côté, un en arrière, comme le chien savant d'un saltimbanque ». Il approche enfin de sa porte ; « mais il voit trouble, il heurte le seuil et tombe à terre ; Clément, le savetier, le prend à bras-le-corps et tâche de le mettre sur ses genoux pour le lever.... » Écartons-nous du groupe, et vite.... « Avec toute la peine du monde, sa femme et sa fille le portent jusqu'à son lit et l'y étendent. A cette débauche succède le parfait repos ; il dort du samedi jusqu'au coucher du soleil le dimanche ; il s'éveille alors tout pâle et se sent altéré et dit : Qui garde donc la tasse[1] ? »

On voit que Langland n'est pas toujours abîmé dans les abstractions. Bien d'autres personnages pourraient encore être tirés à part dans sa galerie de tableaux, mais ces spéci-

1. Quelques-uns de ces traits se retrouvent dans Gower, mais la description est beaucoup plus brève :

Thus ofte he is to bedde brought
But where he lith yet wot he nought
Till he arise upon the morwe
And than he saith : O, which a sorwe
It is for to be drinkeles,
So that half drunke in such a rees
With drie mouth he sterte him up
And saith : how, Baillez ça the cuppe !

Confessio Amantis, éd. Pauli, Londres, 1857, 3 vol., 8°, t. III, liv. VI. Gower écrit *après* Langland.

mens suffiront sans doute pour donner une idée de la vigueur réaliste avec laquelle il sut peindre et mettre en scène les « caractères et les mœurs de ce siècle » lointain.

II

La langue du poète est, si l'on peut ainsi dire, comme lui-même, avant tout *sincère*. Chaucer, avec sa grande expérience et son grand bon sens littéraire, voulait que les mots fussent « cousins des faits »,

The wordes mot be cosyn to the dede.

Grâce à la sincérité passionnée de Langland, la même parenté étroite s'est établie entre ses pensées et ses expressions. Ses pensées sont conformes à ses sentiments et ses expressions à ses pensées. En toute chose il est sincère ; il ne cherche ni à tromper ni à éblouir ; jamais il ne voudra masquer, par la vigueur de l'expression, la faiblesse de la pensée. Les nombreuses citations qui précèdent ont permis déjà de s'en rendre compte ; on pourrait multiplier les

exemples indéfiniment. Autant son langage est abstrait et fluide, indéterminé, sans contours, dans les passages mystiques où il discute avec de nuageuses abstractions, autant le style devient nerveux et bref lorsqu'il retourne aux réalités, autant il est éloquent et superbe aux moments d'émotion. Dans ces derniers cas, il forgera un mot nouveau ou en pliera un ancien, au risque de le fausser, plutôt que de laisser un vide entre l'idée et l'expression ; il lui faut l'adhérence absolue, que les deux ne fassent qu'un : le Christ « baptisa et *épiscopa* (donna l'onction épiscopale) avec le sang de son cœur[1] ». A d'autres moments ses apostrophes ont une éloquence qui fait songer de loin, et par anticipation, à celles de Milton[2]. Ailleurs, dans les passages réalistes, les mots les plus bas de la langue, les images grossières et appropriées au

1. And baptised and bishoped · with the blode of his herte.
B. XV. 545.

2. ... Pore peple, thi prisoners · lorde, in the put of myschief.
Conforte tho creatures · that moche care suffren
Thorw derth, thorw drouth · alle her dayes here,
Wo in wynter tymes · for wantyng of clothes,
And in somer tyme selde · soupen to the fulle;
Comforte thi careful · Cryste, in thi ryche !
B. XIV. 174.

milieu se multiplient sous la plume du poète de telle manière qu'il ne saurait convenir d'en donner des exemples, et qu'on doit se borner à constater le fait.

Son vocabulaire est le vocabulaire normal de la période, le même, à peu près, que celui de Chaucer. On a beaucoup reproché à ce dernier d'avoir donné, par son génie, droit de cité dans la langue anglaise à quantité de mots français. Le reproche est injuste; Chaucer écrivit la langue de son temps, telle qu'elle existait, sans la modifier, la franciser ou la fausser; et Langland, au besoin, en fournirait la preuve. Le visionnaire n'écrit pas pour la cour et n'a aucune préoccupation de mode et d'élégance, et pourtant la proportion de mots français est la même chez lui que chez son illustre contemporain. Il parlait, sans la moindre prétention, la langue de tout le monde, et la langue de tout le monde était, comme du reste le génie même de la race, pénétrée d'éléments français.

Son dialecte est composite : il mélange des formes provenant des diverses régions de l'Angleterre ; et il n'y aurait rien d'excessif à conclure de là que toute sa vie ne se passa pas

à Malvern et à Londres, et qu'il séjourna, à certains moments, dans d'autres parties du royaume. Il a des formes empruntées au nord, à l'ouest, au sud[1], et, dans beaucoup de cas, il n'est pas possible d'attribuer ce mélange aux copistes des manuscrits. Un dialecte, toutefois, domine, le dialecte du centre (Midland) ; c'est à peu près le dialecte de Chaucer (East Midland), lequel, survivant aux autres, devint, par la suite, la langue anglaise définitive.

On a constaté dans la dernière revision du poème (texte C) une prédominance de formes empruntées au dialecte de l'ouest ; c'est une preuve d'un retour vers la région de Malvern qu'aurait effectué Langland dans les dernières années de sa vie.

La prosodie de Langland diffère entièrement de celle de Chaucer, et, par là, le visionnaire se rattache plus étroitement que le conteur au passé germanique de sa race. L'ornement principal du vers français, la rime, avait été vulgarisé en Angleterre par la conquête normande ; Chaucer écrivit en vers rimés. Le vers des races

1. Sur le dialecte de Langland, consulter, outre Skeat, *William Langleys Buch von Peter dem Pflüger*, par Richard Kron, Gœttingue, 1885, 8°, pp. 85 et s.

germaniques et scandinaves, le vers des Anglo-Saxons, avait pour principal ornement l'allitération, c'est-à-dire l'emploi, en certain nombre, de syllabes accentuées commençant par les mêmes lettres. Ce vers survécut à la conquête, mais en se désagrégeant; beaucoup de poètes l'emploient gauchement et mêlent les deux prosodies; c'est, par exemple, le cas de Layamon, dont le *Brut* (début du XIIIe siècle) offre un mélange bizarre de rime et d'allitération. Quelques auteurs, toutefois, respectèrent mieux l'ancienne prosodie et écrivirent, d'après ses règles, des poèmes dignes de mémoire; tels furent, au XIVe siècle, l'auteur de *Gauvain et le chevalier Vert*[1], et, par-dessus tous les autres, Langland lui-même.

Les règles suivies par Langland peuvent, comme l'indique M. Skeat[2], se résumer ainsi qu'il suit :

Le poème est écrit en grands vers coupés au milieu par une pause qui correspond à la césure de notre alexandrin et le divise en deux hémistiches. Le sens permet d'ordinaire un

1. *Sir Gawayne and the Green Knight*, éd. R. Morris, Londres, *Early English text Society*. 1864, 8°.
2. Éd. d'Oxford, t. II, p. LVIII.

arrêt à ce point, qui est marqué dans les manuscrits par un signe spécial.

Les vers contiennent des syllabes fortes, c'est-à-dire fortement accentuées, en nombre à peu près fixe, et des syllabes faibles, c'est-à-dire peu ou pas accentuées, en nombre variable. L'emploi des syllabes fortes et de l'allitération est régi par les lois suivantes :

1° Chaque hémistiche contient deux syllabes fortes au moins, mais généralement deux.

2° L'allitération porte sur les syllabes fortes. Les lettres initiales des syllabes allitérées s'appellent *lettres-rimes*. Chaque vers régulier a deux syllabes fortes avec lettres-rimes dans le premier hémistiche et une seulement dans le second.

3° Des deux syllabes fortes que contient le second hémistiche, la première seule doit contenir la lettre-rime.

4° Pour que l'allitération existe, il suffit, si les lettres-rimes sont des consonnes, que ce soient les mêmes consonnes ou des consonnes offrant des sons analogues (assonances) ; si ce sont des voyelles, il suffit que toutes soient des voyelles; l'identité n'est pas nécessaire.

Telle est la théorie du vers de Langland;

les règles n'en sont pas d'une difficulté excessive, et il faut ajouter que le poète prend encore avec elles toutes sortes de libertés. Quelquefois il met la lettre-rime au commencement d'une syllabe faible; d'autres fois, il met deux lettres-rimes dans le deuxième hémistiche et une seulement dans le premier. Prenons pour exemple de son procédé les quatre premiers vers du poème :

In a *s*úmmer *s*eáson · when *s*óft was the *s*únë
I *sh*ópe me in *sh*roúdes · as I a *sh*épe wérë,
In *h*ábite as an *h*éremite · un*h*óly of wórkës
*W*ent *w*íde in this *w*órld · *w*ónders te heáre.

De ces quatre vers, deux seulement, le second et le troisième, sont réguliers; le premier a quatre lettres-rimes au lieu de trois; le quatrième aussi, et, de plus, la première des quatre, qui est la plus importante, commence une syllabe faible.

Le système allitératif, dont les Visions sont le plus beau spécimen, survécut à Langland; on en trouve des échantillons jusqu'au xvi[e] siècle. Le goût de ces tintements répétés, souvenir des anciens âges, était dans la race et y demeura longtemps; on les voit employés,

sans règles précises, et pour le simple plaisir du son, dans des poèmes où on ne s'attendrait guère à les trouver ; par exemple dans les vers latins de Joseph d'Exeter (XIIe siècle) :

Audit et audet
Dux falli : fatisque favet quum fata recuset[1],

et, tout près de nous, dans les vers de Byron lui-même :

Our bay
Receives that prow which proudly spurns the spray.
How gloriously her gallant course she goes!
Her white wings flying — never from her foes, etc.[2].

L'érudition de Langland est telle qu'on la pouvait attendre de l'homme qui s'est décrit lui-même, curieux de savoir, mais dédaigneux d'apprendre. On voit qu'il a lu beaucoup, mais vite, sans méthode, sans prendre la peine de classer et de fixer ses souvenirs. Sauf les Écritures qui ont fait l'objet de ses constantes méditations, on s'aperçoit fort souvent qu'il cite au hasard et par à peu près. Il lui semble vaguement se souvenir que ses affirmations sont

1. *De Bello Trojano*, III, vers 108.
2. *The Corsair*.

confirmées par telle ou telle autorité antique, et il l'invoque sans rien préciser ; il renvoie à Ovide, Aristote et Platon ; et ce serait une bien mauvaise chance si ce que l'un n'a pas dit ne se trouvait pas dans l'autre ; il tire au juger. A un endroit, pour être mieux sûr de n'être pas pris au dépourvu, et prévoyant sans doute les exigences minutieuses de la critique moderne, il s'appuie sur Porphyre, Platon, Aristote, Cicéron, Ptolémée « et onze cents autres[1] ». On ne saurait se mettre mieux en sûreté.

Les citations de la Bible et les renvois aux Pères ne sont pas toujours exacts ; mais la facilité et la surabondance avec lesquelles ces textes se présentent à l'esprit du poète montrent qu'il était comme imprégné de cette littérature; ses erreurs même le prouvent, car elles font voir qu'il ne consulte pas les originaux ; il cite de mémoire, et sa mémoire est celle d'un homme à qui Ymagynatyf donne souvent des distractions.

Outre les anciens et la Bible, il cite assez souvent les modernes : il est familier avec les ballades et les romans français, anglais et latins, avec Robin Hood et Guy de

1. C. XIII. 173.

Warwick, l'Histoire des Sept Dormants, la Légende dorée. Il fait chanter par ses ouvriers des chansons françaises : « Dieu sauve Dame Emma ». Il connaît les « Goliardois » et la littérature railleuse dont ils sont les héros ; il a lu Rutebeuf, les *Pèlerinages* de Deguileville et le *Roman de la Rose*.

III

Langland écrit principalement pour la masse, pour les humbles, pour les hommes de bonne volonté. Sincère et droit, il veut avant tout être compris ; ses plus grands effets de style ne lui sont jamais inspirés par un désir d'éblouir les lettrés, mais par l'envie de faire pénétrer le plus loin possible des rayons de claire lumière. Toutes ses citations latines sont mises en anglais pour la commodité des lecteurs, et la manière dont il justifie ses incessantes traductions suffirait à montrer à quel public il s'adressait[1] :

1. « I can nought construe al this » quod Haukyn · « ye moste
[kenne me this on Englisch ».

B. XIV, 275. Haukyn = Vie Active. Et ailleurs :

To Englisch-men this is to mene...

B. XV. 55.

If lewed men wist · what this Latyn meneth.

B. XV. 116.

tant mieux si les clercs et les riches le lisent, mais il a surtout souci des humbles et des ignorants, « lewede men ». Aussi s'applique-t-il à donner à ses pensées la forme saisissante que ces hommes préfèrent; les proverbes ou les vers frappés en proverbe fourmillent dans son poème, ainsi que les conseils de morale familière et pratique, exprimés sur le ton humoristique et quasi railleur que prend volontiers la morale populaire.

On pourrait tirer de son poème tout un catéchisme de sages préceptes et toute une moisson d'épigraphes ou de devises à faire graver : « Que Sens-Commun soit le gardien de ton trésor ! — Modération équivaut à médecine. — La foi seule est aussi morte qu'un jambage de porte. — La chasteté sans la charité est comme une lampe éteinte. — La Commune est le trésor du roi. — Les péchés que Dieu efface en sa miséricorde sont éteints comme une étincelle de feu tombant dans la Tamise. — *Pacientes vincunt*. — Les riches ne sauraient avoir le ciel sur terre et après. — Sur pierre de marbre souvent foulée ne vient nulle mousse[1] », etc.

1. And kynde witte be wardeyne · yowre welthe to kepe. B. I. 55.

Tels de ses personnages sont « colères comme le vent; — publics comme la grand' route; — courtois comme un chien dans une cuisine[1] », etc.

Langland est un vrai Anglais, comme Chaucer; il l'est peut-être même davantage. Un trait important manque à Chaucer : il n'est pas *insulaire*; son esprit a des ramifications françaises et italiennes; au fond assurément il est

Mesure is medcyne.

B. I. 35.

... Faith with-oute the faite · is righte no thinge worthi,
And as ded as a dore-tre · but yif the dedes folwe;
For-thi chastite with-oute charite · worth cheyned in helle;
It is as lewed as a laumpe · that no lighte is inne.

B. I. 184.

... The commune ys the kynges tresour.

C. VI. 182.

Trist in his mochel mercy · and yut myght thow be saued,
Far al the wrecchednesse of this worlde · and wicked dedes
Fareth as a fonk of fuyr · that ful a-myde Temese.

C. VII. 335.

So I segge by yow riche · it semeth nought that ye shulle
Haue heuene in yowre here-beyng · and heuene her-after.

B. XIV. 140.

... Selden moseth the marbelston · that men ofte treden.

A. X. 101.

1. As wroth as the wynd (C. IV. 486). — As comune as the cart-wey (C. IV. 168). — As hende as hounde is in kychyne (B. V. 261).

anglais et très anglais; par certains points cependant il est un peu cosmopolite. Langland est avant tout un insulaire; c'est même un insulaire typique, un des premiers en date. Ses idées correspondent bien à cette période capitale de l'histoire anglaise où la nation tend à se replier sur elle-même et à se condenser, à concentrer ses forces; quitte, lorsqu'elle aura acquis par là pleine possession d'elle-même, à reprendre d'un pas mieux assuré sa marche en avant. Langland ne vit pas cette deuxième phase qui se développa surtout sous Élisabeth, et non pas avant; car toute la guerre de Cent Ans fut une guerre royale; tandis qu'au XVIe siècle, au contraire, l'expansion extérieure prit un caractère national. Le visionnaire a peur que le royaume ne soit entraîné dans les aventures; il veut la paix avec la France et souhaite que les énergies de la nation soient concentrées sur cette belle tâche : le perfectionnement des rouages intérieurs de l'État, et la recherche de l'équilibre, encore instable, que le régime constitutionnel devait donner un jour à l'Angleterre.

Il est, dans la littérature, le vrai représentant de l'idée constitutionnelle au XIVe siècle; on peut

presque dire qu'il en est le seul. On a remarqué à quel point il s'est identifié avec les Communes d'Angleterre ; il n'est presque aucune de ses idées dont on ne retrouve l'écho dans les Statuts ou dans les Rôles du Parlement. Ce que les Communes veulent, il le veut, et ce qu'elles détestent, il le hait. Les Communes sont, comme le poète, foncièrement insulaires ; comme lui elles sont un mélange de saxon et de normand ; elles ont parfois les audaces exorbitantes des théoriciens mystiques ; mais ce rêve impossible, qui eût pu s'envoler en fumée, le génie normand qui veille dans la « chambre peinte » de Westminster, se l'approprie, le rend pratique, le réalise. Passer de la royauté absolue des premiers Plantagenets à une royauté limitée dans laquelle le vrai pouvoir sera celui des Communes, quel rêve exorbitant, et digne seulement de quelque visionnaire bercé par sa pensée sous les tilleuls de Malvern ! Un petit nombre de générations passent, et le rêve devient réalité, et le poète de Malvern le constate en ses vers.

Un autre caractère dominant qui accrut la portée de l'œuvre et en rendit l'action durable, est la grande haine invétérée de Langland pour tout ce qui est apparence vaine et imposture

intéressée, pour tous les contraires de conscience, désintéressement, sincérité. C'est là sa grande et fondamentale indignation ; toutes les autres en découlent. Il est pénétré de l'idée du sérieux de la vie; or il vivait à une époque où, le moyen âge approchant de sa fin, de même que dans toutes les fins de période, on ne prenait plus au sérieux aucun des sentiments ou des croyances qui avaient fait la force des générations précédentes. Il voyait sous ses yeux des chevaliers traiter la guerre comme une partie de chasse[1], des gens instruits considérer les mystères de la religion comme un délassement pour l'esprit et un sujet de conversation après les repas; les chefs du troupeau ne s'occuper des brebis que pour les tondre. Lady Meed, sous les traits d'Alice Perers, partageait la couche du roi!

Sur tous ces gens et sur toutes ces choses

1. Guerre de France : « Et avoech ce, li rois [Édouard III] avoit bien pour lui trente fauconniers à cheval, cargiés de oisiaus et bien soixante couplez de fors chiens et otant de lévriers dont il aloit cescun jour en cace ou en rivière ensi qu'il lui plaisoit. Et si y avoit pluiseurs des signeurs et des riches hommes qui avoient leurs chiens et leurs oiziaus ossi bien comme li rois leurs sires. » Froissart, *Chroniques*, éd. Luce, liv. I, ch. 83.

Langland crie : anathème ! Le manque de sincérité, le « faux semblant » et le « merveilleux semblant » (mot de Rutebeuf) lui inspirent une haine intransigeante. C'est pour lui le point capital, la pierre de touche du bien et du mal, la marque qui distingue le bon du mauvais citoyen. Il y revient sans cesse, sans se lasser, par sermons, épigrammes, portraits, caricatures ; il grandit, répète, multiplie ses images et ses préceptes, de façon à accroître l'idée de nombre et l'impression de danger, et dans la pensée qu'enfin sa terreur deviendra nôtre et que nous partagerons son aversion. Aussi, à perte de vue, indéfiniment, parmi les brouillards, à travers les rues, au porche des églises, sous la monotone mélopée de ses sermons, parmi les sifflements de ses satires, fait-il grimacer d'une horrible contracture le visage de Faux-Semblant, le non sincère. Faux-Semblant, c'est le roi qui règne sans conscience, c'est le chevalier corrompu par Lady Meed, l'homme de loi sans cœur, le marchand sans honnêteté, le frère, le pardonneur, l'ermite qui cachent sous l'habit des saints des cœurs de damnés ; c'est le pape même qui vend les bénéfices ; ce sont les histrions, les saltimbanques, les bal-

ladins, les parasites qui colportent de vaines histoires et aident à oublier le sérieux de la vie. Du pape pervers au balladin menteur, tous ces hommes sont le même homme ; c'est l'Imposteur; anathème sur lui! Du plus loin que Langland aperçoit Faux-Semblant, l'horreur et la colère l'aveuglent, il semble qu'il soit en présence de l'Antéchrist.

On imagine si, dans de pareils cas, il est maître de son langage et capable de le mesurer. Pour lui, dans les questions de cet ordre, il n'y a pas de nuance ni d'atténuation possibles; on est avec Faux-Semblant ou contre Faux-Semblant; transiger, c'est trahir, et quoi de pire qu'un traître? Il arrive ainsi, de degré en degré, à résumer sa pensée dans des propositions comme celle-ci : « Celui qui donne de l'argent à un amuseur est pire que Judas[1] ». Si on avait parlé d'exagération, il aurait haussé les épaules; pour lui, le doute n'est pas possible; cette proposition, c'est l'évidence même.

Aucune transaction! Traversez la vie debout, entre les droites murailles du devoir, sans vous soustraire à vos obligations, et sans empiéter

1. He is worse than Iudas · that giueth a Iaper siluer. B. IX. 90.

sur le devoir d'autrui. Faire immodérément son devoir et prendre sur soi celui des autres, c'est troubler l'ordre des choses, c'est presque une manière d'imposture; le chevalier fera la guerre et ne perdra pas son temps à jeûner et à se donner la discipline; le chevalier qui jeûne est un mauvais chevalier.

Bien des joies sont permises; elles sont comprises, comme des parterres de fleurs, entre les droites murailles du devoir; les fleurs d'amour elles-mêmes y poussent sous le ciel et il est permis de les cueillir. Mais prenez garde à cet insaisissable et merveilleux Protée féminin, Lady Meed, la grande corruptrice. Sous les formes les plus diverses elle réapparaît toujours; on dirait que l'aspic du paradis terrestre soit devenu l'immense reptile qui entoure le monde. Meed est d'autant plus dangereuse qu'elle est tantôt récompense légitime et tantôt corruption honteuse, et comme elle se présente toujours avec son même beau visage souriant, on ne sait pas d'abord à quelle Meed on a affaire. Aussi, par tous les moyens en son pouvoir, Langland s'applique-t-il à mettre ses fidèles en garde; si Meed était pure corruption, le danger serait faible, mais elle est souvent transaction; et

avec transaction, c'est le vertige de l'abîme qui commence. Piers Plowman va faire métier de guide, mais il refuse d'être payé ; il a peur de Lady Meed[1].

Toutes les aversions de Langland se confondent en celle-là, et c'est chose superbe et grande que cette haine féroce contre la moindre atténuation de la vérité. Il ne s'épargne pas lui-même; ses manques de désintéressement lui arrachent des cris et des larmes; agenouillé sur les dalles, il demande grâce à son autre moi qui le torture: son long corps est secoué par les sanglots.

Cette haine est immense, mais c'est la seule que connaisse le poète ; à tout le reste il fait miséricorde. Le fait est singulier, mais certain ; cet indigné est au fond un optimiste. Il a sans doute maint retour mélancolique, comme en avait l'ancêtre anglo-saxon ; l'idée de la mort et du charnier le tourmente : « A l'église, dans le charnier, il est difficile de reconnaître les

1. « Nay, by the peril of my soule · » Peers gan swere,
« Ich nolde fonge a ferthing · for seynt Thomas shryne !
Were it told to Treuthe · that ich toke mede,
He wolde louye me the lasse · a longe tyme after. »

C. VIII. 200.

manants, de distinguer un chevalier d'un valet[1] ». C'est la mélancolie des Saxons et c'est aussi celle qui donne à Villon un caractère à part dans la vieille littérature française :

Et ycelles qui s'inclinaient
Une contre autres en leurs vies,
Desquelles les unes régnaient
Des autres craintes et servies,
Là les vois toutes assouvies
Ensemble, en un tas, pêle-mêle[2]....

Mais au fond, et les tempêtes passées, et nulle tempête violente ne dure, Langland est optimiste; la mort même parfois lui semble douce : elle « dénoue les soucis et marque le commencement du repos[3] »; il ne croit pas à la perdition totale et finale; il ne désespère ni de l'avenir, ni même de son temps. Les hommes se convertiront, s'amélioreront, feront mieux. Ils ne sont nullement si mauvais ni si mal organisés qu'il faille tout détruire; et c'est

1. For in charnel atte chirche · cherles ben yuel to knowe,
Or a knighte fram a knaue there · knowe this in thin herte.
B. VI. 50.

2. *Grand Testament*, CL.

3. The which vnknitteth al kare · and comsynge is of reste.
B. XVIII. 213.

pourquoi il souhaite que l'on consolide et perfectionne l'ordre établi, et non pas qu'on le renverse pour le refaire meilleur. Il respecte la hiérarchie ecclésiastique, le dogme, la division des classes; il défend surtout que l'on touche à cette chose sainte et supérieure, garantie de toute liberté et de tout progrès : le Parlement et les Communes d'Angleterre.

Il prêche le désintéressement, la résignation, les vertus austères; mais il le fait parfois d'un ton bienveillant qui porte en lui-même une sorte de reconfort. Il y a quelque chose de pathétique dans la manière dont il montre aux malheureux et aux souffrants, qui mourront sans avoir vu le mieux promis, les trois mots qui seuls, pense-t-il, peuvent, pour le moment, les aider dans leurs peines : *Fiat voluntas tua*[1]! Pierre le laboureur est son idéal; et pourtant le poète ne s'aveugle pas sur les mérites possibles des riches et des forts : charité parfois habite parmi eux[2]. Il tient pour

1. But I loked what lyflode it was · that Pacience so preysed
And thanne was it a pece of the *pater noster* · *fiat voluntas* [*tua*.
B. XIV. 47.

2. For I haue seyne hym in sylke · and somme tyme in russet.
B. XV. 214.

le dogme; mais l'idée de tant de Sarrasins et de Juifs damnés lui est odieuse; il croit à une conversion générale[1]; n'ont-ils pas du reste été tous appelés? « Le Christ nous a tous appelés, vienne qui veut! Sarrasins, schismatiques et Juifs aussi[2]!... »

La vérité est que ce passionné, ce souffrant, cet indigné avait peut-être, sous sa rude écorce, une âme tendre. Tout ce qui précède conduit vers cette conclusion, et s'il fallait, pour la rendre plus probable, une indication de plus, on la trouverait dans cette devise qu'il adopte et qui montre quel fut, en vérité, son idéal de vie : *Disce, Doce, Dilige*. C'est pour lui Dowel, Dobet et Dobest : apprends, enseigne, aime. « Voilà ce que m'a enseigné une amie que j'aimais,

1. Sarasenes and Surre · and so forthe alle the Iewes
Turne in-to the trewe feithe · and in-til one byleue.

B. XIII. 209.

2. For Cryste cleped vs alle · come if we wolde,
Sarasenes and scismatikes · and so he did the Iewes.

B. XI. 114. Ces passages sont à rapprocher des remarques du Bon Parlement de 1376 à propos des « aliens » bénéficiés en Angleterre : « Si est Seint Esglise plus destruyt par tielx malveiz Cristiens que par touz les Jewes et Saracyns du monde ». *Rotuli Parliamentorum*, t. II, p. 338.

et qui s'appelait Amour[1]. » Que vaut-il donc mieux savoir sur toute chose? « Aimer[2]! »

1. *Disce*, and Dowel · *doce*, and Dobet ;
Dilige, and Dobest · thus taughte me ones
A lemman that I loued · Loue was hir name.

B. XIII. 137.

2. « Conseille me, Kynde », quod I · « what crafte is best to (lerne ? »
« Lerne to loue » quod Kynde · « and leue of alle othre ».

B. XX. 206.

CHAPITRE VII

PLACE DE LANGLAND DANS LA LITTÉRATURE MYSTIQUE

I

Tandis que l'auteur continuait de vivre obscur et inconnu, les Visions, à peine écrites, se répandaient en Angleterre et y acquéraient une popularité considérable. Malgré le temps écoulé et des destructions sans nombre, il reste encore quarante-cinq manuscrits plus ou moins complets du poème[1], chiffre d'autant plus remarquable qu'à la différence des œuvres latines ou françaises celle-ci n'était pas copiée et conservée en dehors de son pays d'origine.

Aucun de ces manuscrits n'est enluminé. Le

1. Voir sur chacun d'eux les indications réunies par M. Skeat, éd. d'Oxford, t. II, p. 61. Cf. Richard Kron, *William Langleys Buch von Peter dem Pflüger, untersuchungen das Handschriftenverhältniss und dem Dialekt*. Gœttingue, 1885, 8°.

caractère sérieux et pratique du poème était si évident qu'il fut toujours reproduit pour être lu et non pour être regardé; on le copiait comme il avait été conçu, à l'intention des simples et des sincères, des gens de bonne volonté. C'est pourquoi il se présente à nous, ainsi que l'auteur lui-même, « robed in russett ».

« Piers Plowman » devint vite un signe et un symbole, une sorte de mot d'ordre, la personnification de la classe ouvrière en ce qu'elle offre de plus honnête et de plus courageux. Dans ses *Contes de Cantorbéry*, parmi toutes ses figures aristocratiques, joyeuses ou grimaçantes, Chaucer introduit un laboureur qui semble proche parent du nôtre[1], et qui mène avec la plus parfaite noblesse de cœur une vie à la fois active et sainte. Le nom de Piers figura comme un attrait sur le titre de nombreux traités; il y

1. A trewe swynker and good was hee,
Lyvynge in pees and perfight charitee.
God loved he best with al his trewe herte
At alle tymes, though him gamed or smerte,
And thanne his neighebour right as himselve.
He wolde threisshe, and therto dyke and delve,
For Cristes sake, with every pore wight,
Withouten huyre, if it laye in his might.

Prologue des *Canterbury tales*, écrit vers 1386. A ce moment, « Piers Plowman » était déjà célèbre.

eut, dès le xive siècle, des « Credo » de Piers Plowman, des « Complaintes du Plowman[1] », etc. On usa du crédit de Piers au temps de la Réforme, et on fit demander par lui la suppression des abus et la transformation de l'ancien ordre de choses[2]. Il figura même quelquefois sur le théâtre[3].

1. *Pierce the Ploughman's Crede*, composé en vers allitératifs, en 1394 ou à peu près, p. p. Skeat, *Early English text Society*, 1867, 8°. — *The Plowman's tale or the complaint of the Ploughman*, écrit vers 1395 et attribué à tort à Chaucer; p. p. Th. Wright, *Political Poems* (*Rolls*).

2. Toute une série de traités de ce genre est énumérée par M. Skeat, éd. de Londres, t. IV, pp. 864 et s. : *The praier and Complaynte of the Ploweman unto Christe*, 1531, en prose, dirigé contre les abus de l'Église; *Pyers Plowmans Exortation vnto the Lordes, Knightes, and Burgoysses of the Parlyament House* (temps d'Édouard VI); *A goodlye Dialogue and Dysputacion between Pyers Ploweman and a popish preest*, 1548? etc.

3. Par exemple, dans : *A merry knack to know a knave*, 1594, publié dans *Dodsley's Old plays*, éd. Hazlitt, t. VI, 1874; Piers y présente une pétition au roi :

> I beseech your Grace
> To pity my distress. There is an unknown thief
> That robs the commonwealth...
> The time hath been, my lord, *in diebus illis*, [cloth...
> That the ploughman's coat was of good home-spun russet
>
> *King.*
>
> Alas, poor Piers, I have heard my father say [monwealth,
> That Piers Plowman was one of the best members in a com-

etc., p. 360.

On le chargeait parfois de missions que Langland ne lui eût jamais confiées. On avait de très bonne heure, chacun pour le besoin de sa cause, faussé le sens du poème. Tous les réclamants, les réformateurs, les protestataires tiraient de force le Laboureur par son manteau, ou s'en revêtaient eux-mêmes au besoin. Rien ne montre mieux que ces supercheries le renom et l'autorité des Visions.

Langland vivait encore que, sous ses yeux et bien contrairement à ses idées, le nom de son héros devenait une sorte de mot de passe dans la grande révolte des paysans de 1381. Une lettre anglaise écrite à ce moment, en style mystérieux, par le prêtre John Ball aux communes du comté d'Essex a été conservée, et contient ces paroles : « Jean Berger, ci-devant prêtre de Sainte-Marie d'York et maintenant de Colchester, salue Jean Sans-nom et Jean le Meunier et Jean le Charretier, et leur recommande de prendre garde à se laisser tromper, et de se tenir ensemble au nom de Dieu ; et il recommande à Piers Ploughman de faire son œuvre et de bien châtier Hobbe le voleur; et prenez avec vous Jean Loyal et ses compagnons et pas d'autres, et faites attention de vous grouper

sous un seul chef et pas plus.... » La fin de la lettre contient une allusion à Dowel et Dobet, « *do welle* and *bettre*[1] ». L'œuvre que Langland avait assignée à son Plowman n'était pas, il s'en faut, celle que John Ball comptait lui voir accomplir, et Dowel et Dobet prenaient sous la plume du prêtre révolté un sens fort différent du « Disce, doce, dilige » du poète. A mesure que le temps passe, les interprétations fausses de l'œuvre se multiplient. Le « bilieux Bale », au XVIe siècle, fait de notre auteur un wyclifite et un ancêtre des protestants ; Thomas Fuller, au siècle suivant, dans ses *Worthies of England*,

1. « Miserat insuper ductoribus communibus in Estsexia quamdam litteram ænigmatibus plenam ad hortandum eos ut incepta perficerent quæ expost inventa est in manica cujusdam suspendendi pro turbatione præfata, cujus tenor talis est...

John Schep, som tyme Seynt Marie prest of Yorke and nowe of Colchestre, greteth well Johan Nameles, and Johan Cartere, and biddeth hem that thei ware of gyle in borugh, and stondeth togiddir in goddis name, and biddeth Peres Ploughman go to his werke, and chastise welle Hobbe the robber, and taketh with you Johan Trewman and alle his felaws, and no mo [and loke sharpe you to on heued and no mo].

Johan the muller has ygrounde smal, smal, smal...
Be ware or ye be wo,
Knoweth your frende fro youre foo...
And do welle and bettre and fleth synne...

Hanc litteram idem Johannes Balle confessus est scripsisse. » Walsingham, *Historia Anglicana*, t. II, p. 33 (*Rolls*).

parle de lui comme de « l'Étoile du matin » de la Réforme, qui appartint « plutôt au jour qu'à la nuit ».

Les manuscrits du Plowman avaient beau être dépouillés d'ornements, on en appréciait cependant la valeur et ils figurent, dès le xve siècle, dans les testaments, comme objets méritant d'être mentionnés et légués nommément. On laisse à ses héritiers : « unum librum anglicanum de Pers Plughman » — « librum vocatum Piers Plowman[1] ».

Lydgate, Gauvain Douglas, Skeleton connaissent le poème et y font des allusions. L'évêque Ridley, un peu plus tard, se plaint de ce qu'on ait modernisé le langage des vieux auteurs anglais : « Petrum Aratorem, Gowerum et Chaucerum et similis farinæ homines[2] ». Sous Élisabeth tous les critiques littéraires parlent du Plowman; c'est le cas de William Webbe, de Puttenham, de Meres; ce dernier, énumérant les satiriques, nomme d'abord Piers Plowman, puis Lodge et Hall[3]. Gascoigne, dans son poème

1. Testaments de 1431 et de 1433; Skeat, éd. de Londres, t. IV, p. 864.

2. Vers 1555; Skeat, *ibid.*, p. 866.

3. « As Horace, Lucilius... are the best for satire among

le *Steel Glas*, représente le Laboureur sous les mêmes traits que Langland : « Approche, mon bon Pierre, toi qu'on appelle le Laboureur.... Approche, dis-je, avant tout autre, Pierre le Laboureur.... Ne le dédaignez pas, car, vous le dirai-je? des gens comme lui montent au ciel plus aisément que des têtes rasées.... Ils nourrissent de leur labeur rois et chevaliers et prêtres enfermés au cloître[1]. » Drayton paraphrase une partie du dernier chant; Milton est familier avec les Visions et il les cite dans sa querelle avec Hall pour montrer que son adversaire n'est pas le premier satirique anglais. Au XVIII[e] siècle, l'évêque Percy donne dans ses *Reliques of ancient poetry* un essai sur la métrique du poème; Tyrwhitt identifie plusieurs des allusions; Warton, dans son *History of*

the Latins, so with us, in the same faculty these are chief : Piers Plowman », etc. *Paladis Tamia* [enregistré] 1598. Arber, *English Garner*, 1879, t. II, p. 100.

1. Stand forth good *Peerce*, thou plowman by thy name,
... stand forth *Peerce* plowman first,
Thou winst the roome, by verie worthinesse...
Disdaine him not : for shal I tel you what ?
Such clime to heauen, before the shauen crownes.
... For they feed, with frutes of their gret paines
Both king and knight, and priests in cloyster pent.

The Steel Glas, achevé en 1576, réimprimé par Arber, Londres, 1868, p. 78.

English poetry, consacre toute une section à Langland.

Les Visions furent imprimées pour la première fois en 1550, par Robert Crowley, non sans succès, car elles eurent trois éditions la même année; une quatrième édition fut publiée par Owen Rogers en 1561. Il n'y en eut pas d'autre jusqu'à notre siècle. Alors parurent celles de Whitaker, en 1813, de Thomas Wright, en 1842, réimprimée en 1856, enfin les excellentes éditions de M. Skeat (Londres, 1867-84, 4 vol., et Oxford, 1886, 2 vol.), le plus beau monument, sans comparaison, élevé à la mémoire du visionnaire.

II

Le problème de cette vie et de l'autre vie, dont les contradictions et les obscurités firent pour Langland le sujet de méditations sans fin, fut étudié avec passion, dans le même siècle, chez tous les peuples de l'Europe civilisée. Le sujet étant le même, les ressemblances sont nombreuses entre les auteurs mystiques des divers pays, sans qu'on doive pour cela con-

clure à une imitation directe des uns par les autres; Langland en particulier est un des écrivains les plus originaux du groupe.

Le cadre sans doute, aussi bien que le sujet, offre, dans nombre de cas, de singulières analogies; il s'agit presque toujours d'un songe et d'un voyage; le poète s'endort comme dans le *Roman de la Rose*, et il voyage vers le bien, ou le mieux, ou la cité céleste, comme a fait depuis le Pèlerin de Bunyan. En cela encore les mystiques se conformaient, pour le songe, à l'usage du temps, pour le voyage à une quasi-nécessité imposée par le sujet même; ils n'avaient pas pour cela à se copier les uns les autres.

C'est ainsi qu'on pourrait signaler, sans qu'il y eût entre eux le moindre fait d'imitation véritable, des points de ressemblance entre Langland et Dante. L'Italien, comme l'Anglais, vécut pour ainsi dire ses visions; il passa des années à les rêver et à les écrire, absorbé en elles, accomplissant son émouvant pèlerinage à travers les neuf cercles de l'enfer et les neuf zones de la montagne expiatoire, jusqu'à ce qu'il arrivât au paradis. Il rencontre, lui aussi, les sept péchés capitaux; il se réveille et se rendort, et

a de nouveaux rèves; il voit une représentation mystique des événements de l'Évangile. Il est aussi dur pour la papauté que Langland le sera après lui; il maudit, lui aussi, le pouvoir temporel; le char de l'Église se transforme à ses yeux et devient la bête de l'Apocalypse. Tous deux acceptent la même légende, d'après laquelle Trajan fut sauvé; tous deux se refusent à admettre que les grands hommes de l'antiquité soient indistinctement plongés au fond des enfers. Dante les met — Socrate, Platon et même César « aux yeux d'épervier » — dans son premier cercle, qui ressemble aux limbes; Langland proteste contre l'idée qu'Aristote soit damné[1]. « Vous chercherez en vain, dans l'*Enfer*, le lieu où souffrent les âmes des chrétiens irréguliers, j'entends de ceux qui ont manqué aux devoirs de dévotion, à l'assiduité sacramentelle, aux œuvres pieuses prescrites par l'Église[2].... » De même, dans le poème anglais, Trajan est sauvé, « sans marmottage de prières,... sans chants de messes »; il est « tiré d'enfer par la pure honnêteté de sa vie, sa charité, sa

1. *Inferno* IV; *Piers Plowman*, B. X. 383.
2. Gebhart, *l'Italie mystique*, 1893, p. 324.

sagesse » ; les « prières du pape » n'ont rien eu à y voir[1].

On songe encore à Dante lorsque, dans les Visions, Sainte Église conduit le poète qui la questionne et lui demande : Qui est celui-ci? Puis-je lui parler[2]? Il semble que ce soit comme un écho des dialogues entre le Florentin et le Mantouan. Mais seules, dans la réalité, l'analogie du sujet et la communauté des préoccupations causent ces ressemblances. L'Anglais n'a pas connu Dante.

Il aurait pu lire les grands mystiques de l'époque antérieure, qui écrivirent en latin, il connut dans tous les cas l'un d'eux, le plus célèbre de tous, saint François[3]. Mais rien qui

1. Trajan obtint sa grâce,

...« Wyth-outen any bede beddynge...
And I saued. as ye may se · with-oute syngyng of masses;
By loue and by lernynge · of my lyuyng in treuthe,
Broughte me fro bitter peyne · there no biddyng myghte ».
— Lo, ye lordes, what leute did · by an emperoure of Rome,
That was an vncrystene creature · as clerkes fyndeth in bokes,
Nought thorw preyere of a pope · but for his pure treuthe
Was that Sarasene saued.

B. XI. 144.

2. B, début du *passus II*.

3. Non seulement il le nomme, mais il semble bien lui emprunter le proverbe, d'après lequel ce saint recommandait à ses fidèles, dans sa règle, de manger sans discussion ce qu'on

ressemble moins à l'universelle bienveillance et à la douceur du saint que les amertumes et les railleries du poète anglais, dont l'optimisme est mêlé de si féroces aversions. La distance n'est pas moins grande, et par un tout autre motif, entre Langland et l'apôtre de « l'Évangile éternel », Joachim de Flore, rêveur lui aussi et ami de la solitude, qui avait passé dans son enfance « de longues heures à prier, couché sur une grande pierre à l'ombre d'un berceau de vigne », comme Langland sous les tilleuls de Malvern. Mais, à la différence de l'Anglais, qui « appelle tout le monde », Joachim, « au lieu d'élargir l'église afin d'y embrasser la multitude des fidèles, en fermait les nefs et n'y laissait plus de place que pour quelques saints agenouillés sous la lampe de l'autel[1] ».

Langland, comme presque tous les auteurs du temps, emprunte au *Roman de la Rose* la forme du songe, mais lui, à la différence des autres, n'emprunte rien de plus. Guillaume de

leur servait; « necessitas non habet legem ». Cf. B. XX. 10 : « Nede ne hath no lawe »; suit une discussion sur l'application du proverbe en ce qui concerne les habits et les aliments.

1. Gebhart, *l'Italie mystique*, pp. 64, 81. Joachim mourut en 1202, saint François en 1226.

Lorris cherche la fleur d'amour, difficile d'accès et presque insaisissable ; l'objet des peines de Langland est tout aussi difficile à atteindre, mais il est de nature différente, et le poète contemple de loin avec douleur, du haut de ses collines, la tour inaccessible où est enfermée Vérité.

Le seul poète (avec Rutebeuf[1]) à qui Langland a peut-être fait des emprunts directs est un autre Français de la même période dont le livre a pour sujet des pèlerinages mystiques. A la différence des œuvres de Dante et des mystiques allemands du XIVe siècle, ce livre est écrit dans une langue familière à Langland et il était, de plus, très populaire, dès ce moment, auprès des Anglais. Les points de ressemblance entre les deux œuvres sont très remarquables.

Il s'agit du poème alors célèbre de Guillaume de Deguileville[2], mort vers 1360, qui rédigea, entre 1330 et 1335, son *Pèlerinage de la vie humaine*, suivi du *Pèlerinage de l'âme* et du *Pèlerinage de Jésus-Christ*. Chaucer connaissait

1. Voir son *Voyage du Paradis*. Clédat, *Rutebeuf* 1891, ch. 6.

2. C'est ainsi que son nom est écrit dans un acrostiche qui se trouve dans un de ses poèmes. Voir ms. fr. 9196, fol. 92, à la Bibliothèque nationale. Le village d'où il tire son origine s'appelle aujourd'hui Digulleville.

bien cet auteur, car il traduisit sa prière à la Vierge ou « A. B. C. ». Le *Pèlerinage de la vie humaine* fut mis plusieurs fois en anglais, soit en vers, soit en prose : une de ces traductions fut l'œuvre de Lydgate, qui la versifia en 1426, sur la demande de Thomas Montacute, comte de Salisbury. On a bon nombre de manuscrits de ces textes anglais ; quelques-uns sont curieusement illustrés[1].

Deguileville, tout moine qu'il était, avait lu dans son couvent le *Roman de la Rose*. Cette œuvre mondaine lui inspira l'idée d'en écrire une sur le même plan, mais plus sérieuse :

En veillant avoye léu
Considéré et bien véu
Le biaus Roumans de la Rose.
Bien croy que ce fu la chose
Qui plus m'esmut à ce songier
Que ci après vous vueil nontier[2].

1. Des échantillons de ces miniatures et d'abondantes citations des textes anglais et français (ces derniers toutefois tirés des éditions imprimées à la Renaissance) se trouvent dans *The ancient poem of Guillaume de Guileville.... compared with the Pilgrim's Progress of J. Bunyan*, by N. Hill, Londres, 1858, 4°.

2. P. Paris, *Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi*, t. III, p. 242.

Il s'endort ; il a un songe. Il voit un pèlerin partir à la recherche de la cité céleste, assisté dans son voyage par Grâce-Dieu. En route, le pèlerin rencontre plusieurs des abstractions personnifiées qui figurent aussi dans le poème de Langland : Pénitence, Charité, Nature, Gloutonnie, Avarice, Colère, etc. Toutes, comme chez le visionnaire anglais, prennent avec empressement la parole et font d'amples sermons. « Je suy », dit Pénitence, « la belle po amée... ». — « Je suy », dit Charité,

La mère des vertus,
Celle qui revest les gens nus[1]....

Les mérites de Vie Active et les agréments de Vie Oisive sont comparés comme chez Langland. Vie Active est représentée par un honnête ouvrier, qui se livre au métier le plus modeste, il est nattier de son état :

Chacun ne puet pas forger
Couronnes d'or ou l'or changer[2].

Dame Oiseuse est d'un naturel aussi charmant que Lady Meed. On la voit assise sur la

1. Ms. fr. 825 à la Bibliothèque nationale (écriture du xive siècle), fol. 15 et 17.
2. Fol. 46.

gauche, jouant avec son gant et s'occupant à ne rien faire :

A la senestre se seoit
Sur un perron et s'acoutoit (accoudait)
Une gentille damoiselle,
Qui, une maindessoubz l'aisselle,
Avoit, et [dedans] l'autre un gant
Tenoit, dont bien s'aloit jouant;
Entour son doy le démenoit
Et le tournoit et retournoit.
A sa contenance bien vi
Que n'estoit pas de grand soussi,
Que po le challoit de filler.
Ne des aguilles enfiller
Ne de nul autre labour faire.

Quand elle sort de sa torpeur, c'est pour se coiffer, se laver, se mirer. Elle lit les romans, elle raconte des histoires; elle aussi se fait toute à tous; je suis, dit-elle au pèlerin, nommée Oiseuse :

... Si suy nommée
Oiseuse la tendre sucrée,
Mieux aime mes gants enformer
Et moy pingnier et moy laver,
Moy regarder en un mirour
Que je ne fais autre labour.
Je songe festes et dymenches

Pour lire aucunes fois élenches (arguments)
Et les faire voir ressembler.
Pour raconter truffes et fables
Rommans et choses mençongables[1].

Et elle fait l'éloge de tous ces vauriens, balladins, histrions, jongleurs et amuseurs que Langland ramène constamment sur la scène pour les honnir :

Je maine la gent au vert bois
Cueillir violetes et nois,
Je les maine aux lieus de délit
D'esbatemens et de déduit,
Et là leur fais oïr chançons,
Rondiaux, balades et doulz sons
De harpes et de simphonies
D'orgues et d'autres sonneries;
Là leur fais ouir vieleurs,
Gieux de batiaux et de jongleurs,
Gieux de tables et d'eschequier,
De drinquet[2] et de mereliers[3]
De dez et d'entregecterie[4].
Et de mainte autre muserie[5].

Le pèlerin rencontre ensuite Jeunesse, For-

1. Fol. 48.
2. Sorte de tric-trac.
3. Marelle se jouant sur une table.
4. Tours de passe-passe.
5. Fol. 46, 48.

tune, « Esbatement mondain ». Puis paraissent, comme dans le *Plowman*, les images lugubres de Pauvreté, Infirmité, Vieillesse, avant-coureuses de la mort. Elles étendent le pèlerin sur son lit ; Prière vient à son secours ; la Mort le frappe et le poète se réveille au son des cloches du couvent.

Chez les mystiques allemands du XIVe siècle, la passion religieuse et réformatrice est beaucoup plus vive ; ils approchent de l'hallucination et des maladies mentales ; quelques-uns y tombent. Il en résulte des ressemblances de *ton* en même temps que de sujet entre Langland et eux ; mais comme la langue dans laquelle ils écrivirent pour la plupart, écarte toute idée d'imitation directe, il faut seulement conclure qu'ils représentent tous un même mouvement mystique.

Ce mouvement fut particulièrement intense dans la vallée du Rhin ; à Cologne et Strasbourg, avec des ramifications dans les Pays-Bas, en Suisse, en Bavière.

Dès les XIIe et XIIIe siècles s'étaient créés dans les Pays-Bas et en Allemagne ces béguinages où des laïques, souvent de famille noble et aisée, s'étaient réunis pour vivre dans la piété

sans prononcer de vœux. On en trouvait aussi en Angleterre[1]. Ces contemplatifs étaient prédisposés par leur genre de vie aux extases et aux visions et à toutes les exagérations mystiques. C'est ainsi que la secte du « Libre esprit » trouva parmi eux de nombreux adhérents[2]. A force de s'abîmer dans l'amour de Dieu, les partisans du « Libre esprit » finissaient par devenir de purs panthéistes et ils furent condamnés comme tels; ils montrèrent comment les extrêmes se joignent; leur doctrine surhumaine s'enfonçait logiquement et se perdait dans les pratiques les plus grossières; jamais on n'avait vu plus étroitement unis l'ange et la brute. « L'homme, disaient-ils, quand il est parvenu au dernier degré de la perfection, ne doit plus ni jeûner ni prier, car ses sens sont alors si complètement soumis à la raison qu'il peut en toute liberté accorder à son corps tout ce qu'il lui plaît.... Ceux qui vivent dans cet

1. Les dames anglaises pour qui fut composé, au XIII[e] siècle, l'*Ancren Riwle* étaient des laïques menant la vie des béguines, à Tarrant-Kaines, comté de Dorset.

2. Sur la secte du « Libre esprit » et son développement au XIII[e] siècle, voir W. Preger, *Geschichte der deutschen Mystik*, Leipzig, 1874, 2 vol. 8°, liv. II, chap. II, 6. En appendice, t. I, p. 461, la liste des hérésies de la secte. Voir aussi Jundt, *Histoire du panthéisme populaire*, Paris, 1875, 8°.

état de perfection et qu'anime l'esprit de Dieu ne sont plus soumis à aucune loi humaine ni à aucun précepte ecclésiastique, car là où est l'esprit de Dieu, là est la liberté. S'exercer à la pratique des vertus est le propre d'un homme imparfait; l'âme parfaite donne congé à toutes les vertus[1]. » La vertu de chasteté en particulier recevait son congé la première, et on le lui prolongeait indéfiniment. « Les sectaires s'étaient construit un lieu de réunion souterrain qu'ils appelaient le Paradis.... Ils y célébraient leur culte dans l'état de nudité absolue, symbolisant par là leur retour à l'état d'innocence d'Adam et d'Ève dans le jardin d'Eden[2]. » On touchait au dernier degré de la démence.

Chez beaucoup, les propositions panthéistes et hérétiques abondent[3]; aussi nombre de leurs adhérents furent-ils noyés dans le Rhin, brûlés ou passés au fil de l'épée. Une des propositions

1. A. Jundt, *Histoire du panthéisme populaire*, p. 31.

2. *Ibid.*, p. 54.

3. Voici quelques exemples de leurs propositions relevées comme hérétiques par l'autorité religieuse. Ils prétendent « quod homo unitus Deo peccare non possit... Quod nihil sit peccatum nisi quod reputatur peccatum... Quod quicquid faciunt homines ex Dei ordinatione faciunt... Oscula virorum et mulierum solutorum non esse peccatum... Animam esse de substantia Dei. » W. Preger, *ibid.*, pp. 463 et s.

de la secte du Libre esprit était : « Dieu est d'une manière formelle tout ce qui est[1] ». En conséquence : Dieu est dans tout pain aussi bien que dans le pain de la Cène ; « tout laïque honnête peut consacrer les éléments ». Pas d'enfer ; à la mort on s'abîmera en Dieu. « Personne ne sera damné ; ni les Juifs, ni les Sarrazins, parce que après la mort leur esprit retournera en Dieu. » Eckhart, qui pourtant n'était pas de la secte, enseigne que « Dieu seul existe et que le monde n'a pas de réalité en lui-même » ; selon lui, « l'âme s'anéantit en Dieu, comme les lueurs de l'aurore s'anéantissent dans la lumière du soleil quand le soleil paraît ». Son élève Catherine est « transportée au sein de la divinité.... Elle s'écrie : Réjouissez-vous avec moi, je suis devenue Dieu. Assise dans le coin le plus obscur de l'église, elle passe des journées entières à jouir de l'anéantissement de son âme en Dieu ; elle ne donne plus signe de vie.... Elle trouve son

1. « Deus est formaliter omne. » — Lettre de Jean d'Ochsenstein. Jundt, *ibid.*, p. 52. Bon nombre de leurs propositions hérétiques (mais non panthéistes) ressemblent à celles de Wyclif : de là le facile succès qu'obtinrent les théories de Wyclif en Bohême où les sectateurs du Libre esprit, Beghards, Adamites, etc., comptèrent un moment beaucoup d'adhérents.

bonheur à être pour le monde extérieur un objet d'aversion et de mépris[1] » ; genre de bonheur familier à Langland, qui se laissait, lui aussi, passer pour fou.

D'autres groupes se forment, différents par certains points, ressemblants par un même fond d'exaltation mystique. Ils ont, de plus, en commun beaucoup de théories ; il est souvent difficile de discerner où l'un finit et l'autre commence. L'un des plus curieux, par les similitudes qu'il offre avec Langland, est ce groupe de visionnaires, de prophètes et de prophétesses qui compta, à partir du XIIe siècle, nombre de saints et nombre de fous, et dont le plus célèbre représentant, au XIVe siècle, fut le banquier de Strasbourg, Rulman Merswin.

Les membres de cette famille mystique ont, eux aussi, un idéal moral surhumain ; ils sont frappés par les malheurs de leur temps, pestes, tempêtes, ouragans, destruction de la ville de Bâle en 1356. La vengeance de Dieu est proche ; les mystiques rentrent en eux-mêmes ; ils rompent avec le monde ; le monde le leur rend en les traitant de maniaques, et dans ce

1. Jundt, *ibid.*, pp. 52, 89, 93.

jugement il y a souvent une part de vérité. Ils écrivent des prophéties en style apocalyptique ; ils ont des visions et des extases ; pour presque tous, ces visions sont leur vraie vie, qui leur paraît tellement supérieure à l'autre qu'une impulsion irrésistible les pousse à la raconter. Ils résistent par un sentiment de modestie, mais cette résistance les fait souffrir et enfin ils cèdent ; ils prennent la plume, rédigent, sous forme de poèmes, de visions, de traités exaltés, une autobiographie morale, et se sentent soulagés. Ils recommencent, ajoutent de nouvelles visions aux anciennes, rédigent des voyages de pèlerins à travers les pays abstraits de la morale, bref pensent et agissent en très grande partie comme notre rêveur anglais.

A cette famille mystique appartiennent, à des titres fort divers, sainte Hildegarde, morte en 1178, « la grande initiatrice du mouvement apocalyptique au moyen âge[1] », sainte Élisabeth de Schœnau, même siècle, qui rédige en latin une sorte de journal de ses visions, jour

1. *Rulman Merswin et l'ami de Dieu de l'Oberland*, par A. Jundt, Paris, 1890, 8°, p. 6. Œuvres dans la *Patrologie* de Migne, t. CXCVII.

par jour et heure par heure[1], et décrit la triple série de trois voies conduisant à Dieu. Le but est le même que chez Langland, mais les trois voies n'ont rien de commun avec Dowel, Dobet et Dobest. Dans la première série, l'une est bleue, l'autre verte, l'autre pourpre, et elles signifient la vie contemplative, la vie active et le martyre[2]. Au XIIIe siècle, la béguine Mathilde de Magdebourg, qui écrit en allemand, annonce la prochaine venue de l'Antéchrist; sa renommée passe les monts et elle figure, par un suprême honneur, dans la trilogie de Dante : elle est cette Matelda qui mène le Florentin au paradis terrestre[3], en attendant que Béatrice le conduise au paradis du ciel. Dans la même descendance spirituelle se rangent encore,

1. *Liber visionum.* F. W. Roth, *Die Visionen und Briefe der hl. Elisabeth... von Schönau.* Brünn, 1886, 8°.

2. « Ego Elisabeth vidi in visione spiritus mei montem excelsum copioso lumine in summo illustratum, et quasi vias tres a radice ejus ad cacumen usque porrectas. Quarum una que media erat in directum mihi opposita, speciem habebat sereni celi, sive lapidis iacentini, que vero a dextris meis erat, viridis apparebat, et que a sinistris purpurea. Stabat autem in vertice montis contra viam mediam vir quidam insignis, tunica iacentina indutus.... Facies ejus splendida erat ut sol... habebat autem in ore suo gladium. » *Liber viarum Dei*, Roth, *ibid.*, p. 88.

3. Cette identification est due à M. Preger.

parmi beaucoup d'autres, Henri Suso, mort en 1366, qui a des visions et des extases, que les doutes déchirent et qui rédigea son autobiographie morale[1]; Rulman Merswin, dont la « conversion » eut lieu en 1347, et tout le groupe des « Amis de Dieu ».

Cette « conversion » est encore un trait commun à presque tous les mystiques; une voix d'en haut leur prescrit tout à coup le retour à Dieu, et ils s'y soumettent, parfois avec des rechutes, mais qui sont toujours suivies de réactions spirituelles. Ce fut le cas de Langland et de tous les Anglais qui, de siècle en siècle, devinrent la proie de l'idée mystique : Rolle de Hampole, Fox le Quaker, Wesley, etc. Merswin, sans entrer dans les ordres, renonce au monde, se mortifie, souffre de tentations horribles, approche des limites de la folie exactement comme Rolle de Hampole, son contemporain anglais : « Je craignis à plusieurs reprises, dit-il, de perdre la raison[2] »; il est

1. Preger, *ibid.*, t. II, liv. II. Au commencement du même siècle, vivaient Mathilde de Hakeborn et Gertrude, dont les « Révélations » ont été publiées par les Bénédictins de Solesmes : *Revelationes Gertrudianæ ac Mechtildianæ*. Paris, 1875-7, 2 vol. 8°.

2. Jundt, *Rulman Merswin*, *ibid.*, p. 19.

assailli de doutes; comme sainte Hildegarde, il voudrait ne pas écrire, mais il y est à la fin obligé. Langland, de même, écrivait, ne pouvant s'en empêcher; il bravait les railleries d'Ymagynatyf lui remontrant que le monde n'avait pas besoin d' « un livre de plus » : (*there ar bokes ynowe*[1]). Merswin en écrivit plusieurs, en prose allemande, les uns sous son nom, les autres attribués par lui à un mystérieux « Ami de Dieu de l'Oberland », avec qui il prétendait entretenir une correspondance secrète. Après bien des peines, et la science médicale venant au secours de l'histoire, on a récemment démontré que l'Ami de Dieu n'avait jamais existé, qu'il était une pure création du cerveau malade de Merswin, un exemple de dédoublement de la personnalité poussé à l'extrême[2]. Merswin, qui écrivit lui-même, dans un dialecte différent et avec une écriture différente des siens, les traités qu'il mit au compte de l'Ami de Dieu, crut à son personnage, comme les

1. B. XII. 17.

2. La non-existence de l'Ami de Dieu a été prouvée par le P. Denifle. La croyance sincère de Merswin à la réalité de cet être inventé par son cerveau a été établie de la manière la plus ingénieuse par Jundt. *Ibid.*, pp. 95 et s.

fous croient à leurs songes. L'Ami de Dieu est son Piers Plowman ; seulement son état morbide est plus accentué que celui de Langland[1].

Les vues et les propositions conformes à celles du visionnaire anglais abondent dans les œuvres de Merswin, résultat d'un état d'âme analogue et de préoccupations semblables. On en trouvera un grand nombre dans son *Histoire de ma Conversion*, dans le *Livre des trois Étapes de la vie spirituelle* qui a pour sujet « le commencement, le développement et l'accomplissement de la vie mystique » et qui n'est pas sans analogie avec Dowel, Dobet et Dobest. L'histoire de *Deux jeunes gens de quinze ans* recommande « un juste milieu entre le luxe et l'austérité ». Dans l'*Escalier spirituel* figure un ample jardin ; « ce jardin, c'est le monde » ;

1. Beaucoup de ces mystiques se donnaient volontairement à eux-mêmes, par la pratique de l' « abnégation », des maladies caractérisées de la volonté. L' « abnégation » est recommandée par l'un d'eux en ces termes : « Hæc autem propriæ voluntatis abnegatio sive resignatio ... hominem sine electionem hujus aut illius in agendo aut omittendo ad Dei honorem juxta superiorum voluntatem, omniumque bonorum hominum quibuscum vivit consilium, cum vera discretione vivere facit. » *D. Joannis Rusbroechii... Opera omnia*, Cologne, 1562, fol. *De præcipibus quibusdam virtutibus Libellus*, chap. III. Ruysbroek vivait au XIVe siècle.

laïques et religieux s'y rencontrent, « a feir feld ful of folke », eût dit Langland. Le *Livre du Maître* a pour héros un prédicateur mystique, déchiré par les doutes ; « sa tête en devint malade » ; il est « exposé au mépris de tous ses amis ». Le *Livre des neuf Roches* contient un tableau des maux et des vices du temps : « Ouvre tes yeux et vois comment vivent aujourd'hui les papes », les évêques avec leurs intrigues et leurs guerres, les clercs, les confesseurs complaisants, les nonnes, les clercs séculiers amis des bons repas, les rois, les bourgeois, les négociants, les artisans, les paysans. Les juifs et les musulmans sont jugés avec la même indulgence que chez Langland ; ils pourraient bien être sauvés[1].

Telles sont les idées que propagea dans les pays de langue allemande, du cloître de « l'Ile Verte », où il s'était retiré, aux portes de

1. On trouvera des détails sur Merswin ainsi que le texte de plusieurs des traités mentionnés ici dans : Jundt, *Rulman Merswin*, 1890 ; *les Amis de Dieu au XIVe siècle*, Paris, 1879, 8° ; Ch. Schmidt, *Précis de l'histoire de l'église d'Occident pendant le moyen âge*, Paris, 1885, 8°, pp. 302 et s ; W. Preger, *Geschichte der deutschen Mystik im Mittelalter*, Leipzig, 1874. Les œuvres attribuées à l'Ami de Dieu de l'Oberland ont été publiées par Schmidt sous le titre (erroné) : *Nicolaus von Basel Leben und ausgewählte Schriften*, Vienne, 1886.

Strasbourg, le banquier converti Rulman Merswin. Le *Livre des neuf roches*, a dit son principal commentateur, peut être appelé « à juste titre l'apocalypse mystique du XIV[e] siècle ». C'est oublier les Visions de Piers Plowman.

III

Malgré ces ressemblances et tant qu'une preuve matérielle n'aura pas établi le contraire, il faut tenir qu'il y eut entre Langland et Merswin similitude d'objet et, jusqu'à un certain point, de procédé, mais non imitation directe. Il y eut entre eux des liens communs et ces liens vinrent (avec des différences de degrés) de la parité de leurs goûts mystiques. On pourrait en trouver d'autres encore si l'on voulait remonter à la lointaine origine des races, au temps où les walkyries traversaient le ciel des Germains et des Saxons et où les uns et les autres avaient pour paradis commun le Walhalla d'Odin.

Il est certain en effet que, si des rapprochements peuvent être établis entre Langland et divers auteurs de race latine, ils sont infiniment

plus nombreux encore et plus étroits avec les spirituels de race germanique. Dans ces derniers cas, les rapprochements n'ont pas ces contreparties tranchées qu'il faudrait, pour être complet, signaler dans les premiers. Ainsi, on ne trouve pas trace, chez Langland, de ces sympathies classiques dont l'œuvre de Dante est imprégnée; ce n'est pas, certes, notre visionnaire qui, sur le seuil du paradis de Dieu, s'écrierait : « Apollon! à l'heure de ma dernière tâche, remplis-moi du souffle de ton inspiration, sans lequel nul ne saurait atteindre au laurier désiré! Jusqu'ici le secours des Muses du Parnasse m'avait suffi; il me faut maintenant le tien... Entre dans ma poitrine et remplis-moi de ton souffle, comme tu pénétras dans Marsyas pour retirer son corps de la gaine qui le couvrait[1]! » Et, d'autre part, rien chez les contemporains français de Langland qui ressemble à cette passion et à cette fièvre continue dont son poème est animé, et parfois brûlé, et parfois obscurci.

Les analogies sont beaucoup plus intimes, et on en trouvera autant d'exemples qu'on voudra soit dans la littérature allemande, soit

1. *Paradiso*, chant I.

dans la littérature anglo-saxonne, soit dans la succession des mystiques, continuée de siècle en siècle, chez les Anglais.

Les Anglo-Saxons christianisés gardèrent pendant presque toute la période antérieure à la conquête normande la fougue et la passion de leurs ancêtres païens, ils souffrirent des mêmes affaissements et des mêmes désespoirs; c'étaient alors des périodes d'*aboulie* pendant lesquelles le premier ennemi venu pouvait avoir raison d'eux. Ils chantent la gloire des apôtres du Christ avec la violence enthousiaste qu'ils mettaient autrefois à célébrer les prouesses d'Odin. Ils excellent à peindre les scènes sombres et désolées; ils sont obsédés par l'idée de la mort, du charnier et de l'enfer. Ils aiment, au milieu de leurs rêveries lentes et longues, la phrase brève, poignante, survenant tout à coup, chassant pour une seconde les ténèbres, comme un éclair. On trouve cette phrase dans leurs poèmes, dans leurs traités didactiques et dans leurs sermons, dans tout ce qui porte l'empreinte de leur génie propre.

De temps en temps, après la conquête, on voit se former encore, à l'écart du monde ou en opposition au monde, des génies où se ren-

contrent ces anciennes tendances. Ils ne s'imitent pas les uns les autres et ne sont pas les élèves les uns des autres. On dirait un phénomène de génération spontanée ; mais ce phénomène si souvent répété, qui tantôt remplit tout l'être et tantôt laisse en lui seulement des traces, est causé par des qualités spéciales inhérentes à la race et qui réapparaissent tout naturellement de temps en temps. C'est, par exemple, le cas pour Rolle, ermite d'Hampole, mort en 1349, qui avait étudié, mais était du siècle et qui se convertit subitement. On le traite de fou, il a des visions et des extases ; il écrit, comme Merswin, le récit de ses peines morales ; il offre un exemple des mieux caractérisés de dédoublement. On vient le voir dans sa cellule et on le trouve « écrivant avec rapidité » ; on lui demande de s'arrêter d'écrire, et de parler pour l'édification de ses visiteurs ; il leur parle, mais sans s'arrêter d'écrire très vite pendant deux heures, et ce qu'il écrivait différait entièrement de ce qu'il disait : « L'Esprit Saint, pendant tout le temps, dirigeait sa main et sa langue[1] ».

Après Rolle, des déistes comme Lord Herbert

1. G.-G. Perry, *English prose treatises of Richard Rolle*

of Cherbury, des réformateurs religieux comme Fox, Bunyan et Wesley, des poètes comme Cowper, des peintres comme Blake. Presque tous côtoient la folie. Herbert of Cherbury s'entretient familièrement avec Dieu et ayant achevé, en 1624, un livre contre la révélation des Écritures, demande à l'Éternel s'il fera bien de publier son écrit. Il entend aussitôt « un bruit fort et doux, qui vient du ciel[1] », et concluant de là que si l'inspiration divine manqua peut-être aux apôtres, il est quant à lui mieux partagé, il imprime son livre[2], qui eut un retentissement énorme et devint l'évangile des théologiens déistes.

George Fox, dans le même siècle, à la suite d'une scène de cabaret, sous une impulsion

de Hampole, Londres, Early English text Society, 1866, 8°, p. XXII.

1. « I had no sooner spoken these words, but a loud though yet gentle noise came from the heavens... This, how strange soever it may seem, I protest before the eternal God is true, neither am I any way superstitiously deceived herein, since I did not only clearly hear the noise, but in the serenest sky that ever I saw, being without all cloud, did to my thinking see the place from whence it came. » *Autobiography*, éd. S. L. Lee, Londres, 1886, p. 249.

2. C'était le fameux *De veritate prout distinguitur a revelatione, a verisimili, a possibili et a falso*, Paris, 1624, Londres, 1633.

subite, se résout à quitter ses amis et à vivre en dehors de la société. En 1648, il a sa fameuse révélation sur la question des chapeaux. Il ne salue plus personne et ne dit plus « vous » à qui que ce soit, ce qui fait qu'on le traite de fou, comme Langland et pour la même raison[1]. De même que notre visionnaire, il recherche la solitude, en proie à ses pensées : « Mes peines continuèrent et je souffrais souvent de grandes tentations. Je jeûnais beaucoup et je marchais dans les lieux solitaires pendant des jours entiers. Je prenais souvent ma bible et j'allais m'asseoir dans des arbres creux, à des endroits écartés, jusqu'à ce que la nuit vînt. Et souvent encore, pendant la nuit, je marchais, seul avec moi-même, dans ma tristesse[2]... » Avec toutes

1. La ressemblance avec Langland est frappante, « The Lord... forbad me to put off my hat to any high or low, and I was required to Thee and Thou all men and women, without any respect to rich or poor, great or small. And as I travelled up and down, I was not to bid people Good morrow or Good evening, neither might I bow or scrape with my leg to any one : and this made the sects and professions to rage. » Année 1648. *A journal... of the life, travels, sufferings, christian experiences and labour of love, in the work of the ministry of that ancient, eminent and faithful servant of Jesus-Christ, George Fox.* Leeds, 6e éd. 1836, 2 vol. 8°.

2. « My troubles continued, and I was often under great temptations ; I fasted much and walked abroad in solitary places

ses rudesses et ses refus de saluer qui que ce soit, il a, au fond, l'âme tendre ; nulle épithète ne revient plus souvent sous sa plume ; il l'applique à toutes les personnes qui lui ont plu : « J'ai rencontré des hommes tendres et une très tendre femme » ; quand il est bien disposé pour lui-même, il déclare qu'il est « tendre[1] ». Il donna à la société qu'il fonda le nom de « Société d'amis » ; *quaker* est un surnom ; ses lettres ne commencent pas par « Sir », mais par « Friend[2] ».

Bunyan, dans le même temps, traverse les mêmes doutes et les mêmes phases morales. Il jouait au « jeu du chat », « a game of cat », et allait frapper son second coup, quand il entendit une voix venue du ciel qui lui disait : « Veux-tu quitter tes péchés et aller au ciel, ou garder tes péchés et aller en enfer?[3] »

many days, and often took my bible, and sat in hollow trees and lonesome places till night came on : and frequently in the night, walked mournfully about by myself : for I was a man of sorrows in the times of the first workings of the Lord in me. » *Ibid*. Année 1647.

1. « I met with a tender people and a very tender woman » : lui-même est « a tender young man ». *Ibid*., t. I, pp. 90, 91.

2. Toutefois une lettre au roi commence par : « King Charles, thou camest not... ». *Ibid*., t. I, p. 524.

3. « The same day, as I was in the middle of a game of cat,

Il se convertit, et cependant les doutes le déchirent; ses doutes sont les mêmes que ceux de Langland : « Puis-je croire que tant de milliers d'êtres, dans tant de comtés et de royaumes, soient laissés dans l'ignorance du vrai chemin du ciel (à supposer qu'il y ait un ciel), et que nous, qui vivons dans un coin de la terre, ayons seuls ce bonheur? Chacun croit sa religion la meilleure ; c'est le cas des Juifs, des Maures et des païens. Et si toute notre foi et le Christ et les Écritures allaient n'être rien qu'un *Ce-me-semble*, eux aussi[1]? » On se méfie de lui ; on le traite de « sorcier, de jésuite, de vagabond[2] ». Emprisonné dans la tour du pont

and having struck it one blow from the hole, just as I was about to strike it the second time, a voice did suddenly dart from heaven into my soul, which said : wilt thou leave thy sins and go to heaven, or have thy sins and go to hell? » *Grace abounding* (c'est l'autobiographie morale de Bunyan). *Entire Works*, éd. Stebbing, Londres, 1859, 4 vol. 4°, t. 1, p. 7.

1. « Could I think that so many ten thousands in so many countries and kingdoms, should be without the knowledge of the right way to heaven (if there were indeed a heaven); and that we only who live in a corner of the earth should alone be blessed therewith? Every one doth think his own religion rightest, both Jews, Moors and pagans; and how if all our faith, and Christ and Scriptures should be but a think-so too? » *Ibid.*, p. 15.

2. « A witch, a Jesuit, a highwayman and the like ». *Ibid.*, p. 39.

de Bedford, il écrit son fameux *Voyage du Pèlerin* de la « Cité de la destruction » à la « Porte de la Grâce » et à la « Cité céleste ». Il voit tout cela en rêve, ainsi que Langland : « Comme je marchais par les solitudes de ce monde, j'arrivai à un endroit où était une caverne, et je m'étendis là pour dormir ; et comme je dormais, je rêvai un rêve. Je rêvai, et voici que je vis un homme vêtu de haillons[1].... »

La vie de Wesley et de Whitefield qu'anime, au XVIIIe siècle, un esprit mystique et pratique en même temps, est toute coupée de visions, ou plutôt les visions et les réalités sont mélangées si étroitement qu'elles sont impossibles à distinguer; pour eux surtout : car pour eux tout est réalité. De même que les mystiques du moyen âge, ils s'entretiennent avec l'Esprit Saint et enseignent comment on peut arriver à la même faveur : « Vivez donc beaucoup, mylord, dans la retraite ; conversez avec votre

1. « As I walked through the wilderness of this world, I lighted on a certain place where was a Den, and I laid me down in that place to sleep : and as I slept, I dreamed a dream. I dreamed, and, behold, I saw a man clothed with rags... » *Pilgrim's Progress*; la première édition est de date incertaine, la deuxième est de 1678.

propre cœur, dans votre chambre, restez parfaitement tranquille, et vous entendrez alors les secrets murmures de l'Esprit Saint[1]. » Whitefield signale la présence de Dieu à certains endroits en particulier; le Souverain Maître des choses vient de temps en temps écouter ses sermons, mais non pas tous[2]. Wesley fait des miracles; il guérit un tisserand qui toussait fort[3]. Comme les mystiques d'autrefois, il se « convertit » ; il écrit son autobiographie morale; il est traité de fou : « Prends garde, lui disent ses amis, que trop de religion ne te rende fou[4]. » Cette « conversion » spirituelle

1. « Be therefore, my Lord, much in secret retirement. Commune with your own heart in your chamber, and be still, and you will then hear the secret whispers of the Holy Ghost. » Lettre de Whitefield à Lord L., 26 oct. 1741. *Works*, Londres, 1771, 6 vol., t. I, p. 335.

2. « This day Jesus has enabled me to preach seven times : once in the church, twice at the girls' hospital, once in the park, once at the old people's hospital, and afterwards, twice in a private house... Both in the church and park the Lord was with us. The girls in the hospital were exceedingly affected. » Lettre du 27 oct. 1741, *Works*, t. I, p. 337.

3. « Now let candid men judge, does humility require me to deny a notorious fact? » *A plain account of the people called Methodists*, 1748. *Works of Wesley*, éd. Beecham, 11e éd., Londres, 1856, 14 vol. 12°, t. VIII. Bunyan avait été seulement tenté de faire des miracles; *Grace abounding*, paragr. 87.

4. « Let not much religion make thee mad. » *A plain account. Ibid.*

est la base de tout son système : il faut la subir pour entrer dans la société des « méthodistes » qu'il fonda et pour qui il composa[1] un credo spécial du mysticisme le plus éthéré.

Cowper, dans la même période, si tendre, si doux, si malade, qui garda toute sa vie son cœur d'enfant, a, malgré les différences causées par un tempérament si fragile, de nombreux points de contact avec notre visionnaire. Cet être exquis, « dupe de Demain dès l'enfance »,

Dupe of to-morrow even from a child[2],

endolori, meurtri, est troublé par le problème de la vie au point d'en perdre la raison. Les retours de la foi et du doute le mettent à chaque instant au bord du tombeau. Pour lui, la question de l'au-delà est la seule question sérieuse et la seule réalité méritant attention ; les ravissants badinages que l'on doit à sa plume ne sont qu'un répit accordé à la pensée lasse de son labeur. Il est contemporain du

1. Quatre points, dont le principal est que la vraie religion « is nothing short of or different from the mind that was in Christ; the image of God stamped upon the heart; inward righteousness attended with the peace of God, and joy in the Holy Ghost ». *Ibid.*

2. *On the receipt of my mother's picture.*

peintre et poète Blake, torturé des mêmes angoisses, et qui semble s'être donné inconsciemment la tâche des représenter dans ses aquarelles et ses dessins les grandes figures mystérieuses évoquées par notre visionnaire, et l'on pourrait dire celle de Langland lui-même. Si l'on voulait chercher l'image d'un être correspondant à l'idée que, d'après ses vers, nous nous faisons de « Longe Will », c'est dans les dessins de Blake qu'il faudrait regarder.

Les poésies de Blake ont l'air le plus simple et le plus naturel du monde; elles roulent sur les sujets les plus ordinaires et tout à coup une note profonde, une allusion aux douleurs et aux plaies cachées, révèlent que nous ne sommes pas en présence d'un berger qui chante, mais d'un prophète qui sait. L'effet est surprenant et étrange. Placé sur le seuil de deux siècles et à la limite de deux périodes, Blake est le premier en date (mais le moindre par le génie) du groupe des poètes mystérieux et amis des symboles, parmi lesquels on peut compter Shelley, Rossetti, Browning, poètes que la trivialité et la facilité universelles, la vulgarisation des doctrines littéraires et celle

des hauts sentiments enseignés, révoltent, et qui se réfugient, de dépit et d'horreur, dans une obscurité volontaire. Ils vont parmi la foule, comme « Longe Will », ne saluant personne, et longtemps la foule ignore qui ils sont, et tout au plus se demande, incrédule, s'ils font partie du peuple élu.

Langland, tout en étant, comme Chaucer, un vrai Anglais, c'est-à-dire un mélange de race celto-latine et de race germanique, tenait davantage de cette dernière. Les Anglais sont issus de l'union de ces deux races, et chez la plupart d'entre eux une intime fusion des deux éléments s'est faite; il en est résulté le caractère anglais moyen. Mais chez ceux d'entre eux que distingue un génie plus spécial et plus tranché, on reconnaît vite, d'ordinaire, de qui *ils tiennent*. Tous les enfants d'une même famille ont dans leurs veines le sang du père et de la mère; mais les uns parfois ressemblent davantage au père et les autres à la mère. Langland, malgré le côté pratique de ses jugements, se rapproche davantage de la race qui connut le plus profondément et surtout le plus tôt les aspirations tendres, passionnées, mystiques, les bercements et les déchirements

des espérances et des désespoirs, la race des Anglo-Saxons. Chaucer représente davantage la race lucide, énergique, décidée, pratique, amie des lignes droites et régulières, de la logique, la race des Celtes latinisés. A eux deux ils symbolisent dans leurs œuvres, par leurs ombres et par leurs rayons, mélange alterné de soleil et de nuages, toute cette splendide littérature anglaise dont l'aube se levait à leurs yeux. Le jour que nous avons vu depuis a ressemblé à cette aurore.

EXTRAITS DES VISIONS

Quelques lecteurs aimeront peut-être à avoir sous les yeux des spécimens un peu développés des Visions. Les extraits suivants ont été choisis parmi les passages caractéristiques du style de Langland, discutés plus haut. L'édition suivie est celle de Skeat, Oxford, 1886 (*The Vision of William concerning Piers the Plowman*).

I

DÉBUT DU POÈME

In a somere seyson · whan softe was the sonne,
Y shop me in-to shrobbis · as y a shepherde were,
In abit as an ermite · vnholy of werkes,
Ich wente forth in the worlde · wonders to hure,
And sawe meny cellis · and selcouthe thynges.
Ac on a may morwenyng · on Maluerne hulles
Me byfel for to slepe · for weyrynesse of wandryng;

And in a launde as ich lay · lenede ich and slepte,
And merueylously me mette · as ich may yow telle;
Al the welthe of this worlde · and the woo bothe,
Wynkyng as it were · wyterly ich saw hyt,
Of tryuthe and tricherye · of tresoun and of gyle,
Al ich saw slepynge · as ich shal yow telle.
Esteward ich byhulde · after the sonne,
And saw a toure, as ich trowede · truthe was ther-ynne;
Westwarde ich waitede · in a whyle after,
And sawe a deep dale · deth as ich lyuede,
Woned in tho wones · and wyckede spiritus.
A fair feld ful of folke · fonde ich ther bytwyne,
Alle manere of men · the mene and the ryche,
Worchynge and wandrynge . as the worlde asketh.
Somme putte hem to plow · and pleiden ful seylde,
In settyng and in sowyng · swonken ful harde.
And wonne that thuse wasters · with glotenye destroyeth.
Somme putte hem to pruyde · and parailede hem ther-[after,
In contenaunce and in clothynge · in meny kynne gyse;
In praiers and in penaunces · putten hem manye,
Al for the loue of our lorde · lyueden ful harde.
In hope to haue a gode ende · and heuen-ryche blysse;
As ancres and eremites · that holden hem in hure cellys,
Coueytynge nought in contrees · to carien a-boute
For no lykerouse lyflode · hure lykame to plese.
And somme chosen cheffare · they cheuede the betere,
As hit semeth to oure syght · that soche men thryueth.
And somme murthes to make · as mynstrals conneth,
That wollen neyther swynke ne swete · bote swery grete [othes,

And fynde vp foule fantesyes · and foles hem maken,
And hauen witte at wylle · to worche yf they wolde.
That Paul prechith of hem · prouen ich myghte
Qui turpiloquium loquitur · ys Lucyfers knaue.
Bydders and beggers · faste aboute yoden,
Tyl hure bagge and hure bely · were bretful ycrammyd,
Faytynge for hure fode · and fouhten atten ale.

C. I. 1.

II

CONSEIL TENU PAR LES RATS ET LES SOURIS

With that ran there a route · of ratones at ones,
And smale mys myd hem · mo then a thousande,
And comen to a conseille · for here comune profit;
For a cat of a courte · cam whan hym lyked,
And ouerlepe hem lyghtlich · and lauhte hem at his wille,
And pleyde with hem perilouslych · and possed hem aboute.
« For doute of dyuerse dredes · we dar noughte wel loke;
And yif we grucche of his gamen · he wil greue vs alle,
Cracche vs or clowe vs · and in his cloches holde,
That vs lotheth the lyf · or he let vs passe.
Myghte we with any witte · his wille withstonde,
We myghte be lordes aloft · and lyuen at oure ese. »
A raton of renon · most renable of tonge,
Seide for a souereygne · help to hym-selue; —
« I haue ysein segges, » quod he · « in the cite of London
Beren bighes ful brighte · abouten here nekkes,
And some colers of crafty werk; · vncoupled they wenden

Bothe in wareine and in waste · where hem leue lyketh;
And otherwhile thei aren elles-where · as I here telle.
Were there a belle on here beigh · bi Ihesu as me tynketh,
Men myghte wite where thei went · and awei renne!
And right so, » quod that ratoun · « reson me sheweth
To bugge a belle of brasse · or of brighte syluer,
And knitten on a colere · for oure comune profit,
And hangen it vp-on the cattes hals · thanne here we mowen
Where he ritt or rest · or renneth to playe.
And yif him list for to laike · thenne loke we mowen,
And peren in his presence · ther while hym plaie liketh,
And yif him wrattheth, be ywar · and his weye shonye ».
Alle this route of ratones · to this reson thei assented.
Ac tho the belle was ybought · and on the beighe hanged,
There ne was ratoun in alle the route · for alle the rewme [of Fraunce,
That dorst haue ybounden the belle · aboute the cattis [nekke,
Ne hangen it aboute the cattes hals · al Engelonde to wynne;
And helden hem vnhardy · and here conseille feble,
And leten here labour lost · and alle here longe studye.
A mous that moche good · couthe as me thoughte,
Stroke forth sternly · and stode biforn hem alle,
And to the route of ratones · reherced these wordes;
« Though we culled the catte · yut sholde ther come [another,
« To cracchy vs and al owre kynde · though we crope [vnder benches.
For-thi I conseille alle the commune · to lat the catte [worthe,
And be we neuer so bolde · the belle hym shewe;

For I herde my sire seyn · is seuene yere ypassed,
There the catte is a kitoun · the courte is ful elyng;
That witnisseth holiwrite · who-so wil it rede.

Ve terre vbi puer rex est, etc.

For may no renke there rest haue · for ratones bi nyghte,
The while he caccheth conynges · he coueiteth nought
[owre caroyne,
But fet hym al with venesoun · defame we hym neuere.
For better is a litel losse · than a longe sorwe,
The mase amonge vs alle · though we misse [a schrewe.
For many mannus malt · we mys wolde destruye,
And also ye route of ratones · rende mennes clothes,
Nere that cat of that courte · that can yow ouerlepe;
For had ye rattes yowre wille · ye couthe nought reule
[yowreselue.
I sey for me », quod the mous, · « I se so mykel after,
Shal neuer the cat ne the kitoun · bi my conseille be
[greued,
Ne carpynge of this coler · that costed me neure.
And though it had coste me catel · biknowen it I nolde,
But suffre as hym-self wolde · to do as kym liketh.
Coupled and vncoupled · to cacche what thei mowe.
For-thi vche a wise wighte I warne · wite wel his owne. »
What this meteles bemeneth · ye men that be merye,
Deuine ye, for I ne dar · bi dere god in heuene!

B. Prol. 145.

III

LADY MEED A LA COUR. — FUITE DE SES COMPAGNONS A TRAVERS LES RUES DE LONDRES

Le roi ordonne qu'on lui amène Meed et qu'on arrête les gens de sa suite :

« Go atache tho tyrauns · for eny tresour, ich hote,
Let feterye fast Falsnesse · for eny kynnes giftes,
And gurd of Gyles hefd · and lete hym go no wyddere,
And brynge Mede to me · maugre hem alle.
And if ye lacche Lyere · let hym nat a-skapie
Er he be put on the pullery · for eny preier, ich hote! »
Drede stod at the dore · and al that duene herde,
What the kynges wil was · and wyghtlyche he wente,
And bad Falsnesse to flee · and hus feren alle.
Falsnesse for fere tho · flegh to the freres,
And Gyle dud hym to gon · agast for to deye;
Ac marchauns metten with hym · and made hym abyde,
And shutten hym in hure shoppes · to shewen here ware,
And parailed hym lyke here prentys · the puple to seruen.
Lyghtliche Lyere · lep a-way thennes,
Lorkynge thorw lanes · to-logged of menye.
He was nawher welcome · for hus meny tales,
Ouer-al houted out · and yhote trusse,
Til pardoners hadden pitte · and pullede hym to house.
Thei woshe hym and wypede hym · and wonde hym in [cloutes,
And sente hym on sonnedayes · with seeles to churches,

And gaf pardon for pans · pound-meel a-boute.
Thanne lourede leches · and letters thei senten,
That Lyer shold wony with hem · waters to loke.
Spicers to hym speke · to aspie here ware,
For he can on here crafte · and knoweth meny gommes.
Ac mynstrales and messagers · mette with Lyere ones,
And with-helde hym half a yere · and elleue dayes.
Ac Freres thorw fayre speche · fetten hym thennes;
For knowynge of comers · thei coped hym as a frere;
Ac he hath leue to lepen out · as ofte as hym lyketh,
And ys welcome whanne he cometh · and woneth with [hem ofte.
Symonye and Cyuyle · senten to Rome,
And putte hem thorw a-peles · in the popes grace.
Ac Conscience to the kyng · a-cusede hem bothe,
And seide, « syre kyng, by Cryst · bote clerkus amende,
Thi kyngdom thorw here couetyse · wol out of kynde wende,
And holy churche thorw hem · worth harmed for euer. »
Alle fledden for fere · and flowen in-to hernes;
Saue Mede the mayde · no mo dorste a-byde.
Ac treweliche to telle · hue tremblede for fere,
And both wrang and wepte · whanne hue was a-tached.

C. III. 211.

IV

MEED A LA COUR (*suite*). — SES PARTISANS

Meed a été amenée à Westminster; en attendant que le Roi, qui est à son conseil, paraisse pour la juger, on l'entoure :

And there was myrthe and mynstralcye · Mede to plese.
They that wonyeth in Westmynstre · worschiped hir alle;
Gentelliche with ioye · the iustices somme
Busked hem to the boure · there the birde dwelled,
To conforte hire kyndely · by clergise leue,
And seiden : « Mourne nought, Mede · ne make thow no [sorwe,
For we wil wisse the kynge · and thi wey shape,
To be wedded at thi wille · and where the leue liketh,
For al Conscience caste · or craft as I trowe! »
Mildeliche Mede thanne · mercyed hem alle
Of theire gret goodnesse · and gaf hem vchone
Coupes of clene golde · and coppis of siluer,
Rynges with rubies · and ricchesses manye,
The lest man of here meyne · a motoun of golde.
Thanne lauhte thei leue · this lordes at Mede.
With that comen clerkis · to conforte hir the same,
And beden hir be blithe · « for we beth thine owne,
For to worche thi wille · the while thow myghte laste. »
Hendeliche heo thanne · bihight hem the same,
To « loue yow lelli · and lordes to make,
And in the consistorie atte courte · do calle youre names;
Shal no lewdnesse lette · the leode that I louye,
That he ne worth first auanced · for I am biknowen
Ther konnyng clerkes · shul clokke bihynde. »
Thanne come there a confessoure · coped as a frere,
To Mede the mayde · he mellud his wordes,
And seide ful softly · in shrifte as it were,
« Theigh lewed men and lered men · had leyne by the [bothe.
And falsenesse haued yfolwed the · al this fyfty wyntre,

I shal assoille the my-selue · for a seme of whete,
And also be thi bedeman · and bere wel thi mesage,
Amonges knightes and clerkis · conscience to torne. »
Thanne Mede for here mysdedes · to that man kneled,
And shroue hire of hir shrewednesse · shamelees I trowe,
Tolde hym a tale · and toke hym a noble,
For to ben hire bedeman · and hire brokour als.
Thanne he assoilled hire sone · and sithen he seyde,
« We han a wyndowe a wirchyng · wil sitten vs ful heigh :
Woldestow glase that gable · and graue there-inne thi [name,
Siker sholde thi soule be · heuene to haue ».
« Wist I that », quod that womman · « I wolde nought [spare »
For to be yowre frende, frere · and faille yow neure
Whil ye loue lordes · that lechery haunteth,
And lakketh nought ladis · that loueth wel the same.
It is frelte of flesh · ye fynde it in bokes,
And a course of kynde · wher-of we komen alle ;
Who may scape the sklaundre · the skathe is sone [amended ;
It is synne of the seuene · sonnest relessed.
Haue mercy », quod Mede · « of men that it haunte,
And I shal keure yowre kirke · yowre cloystre do maken,
Wowes do whiten · and wyndowes glasen,
Do peynten and purtraye · and paye for the makynge,
That eury segge shal seyn · I am sustre of youre hous ».
Ac god to alle good folke · suche grauynge defendeth,
To writen in wyndowes · of here wel dedes,
On auenture pruyde be peynted there · and pompe of the [worlde ;

For Crist knoweth thi conscience · and thi kynde wille,
And thi coste and thi coueitise · and who the catel oughte.
For-thi I lere yow, lordes · leueth such werkes,
To written in wyndowes · of yowre wel dedes,
Or to greden after goddis men · whan ye delen doles;
An auenture ye han youre hire here · and youre heuen als;
Nesciat sinistra quid faciat dextra.

B. III. 11.

V

FRAGMENTS AUTOBIOGRAPHIQUES

1

Thus ich a-waked, god wot · whanne ich woned on
[Cornehulle,
Kytte and ich in a cote · clothed as a lollere,
And lytel y-lete by · leyue me for sothe,
Among lollares of London · and lewede heremytes;
For ich made of tho men · as reson me tauhte;
For as ich cam by Conscience · with Reson ich mette
In an hote heruest · whenne ich hadde myn hele,
And lymes to labore with · and loued wel fare,
And no dede to do · bote drynke and to slepe.
In hele and in vnite · on me aposede;
Romynge in remembraunce · thus Reson me arated.
« Canstow seruen, » he seide · « other syngen in a
[churche,
Other coke for my cokers · other to the cart picche,

Mowe other mowen · other make bond to sheues,
Repe other be a repereyue · and a-ryse erliche,
Other haue an horne and be haywarde · and liggen out a
[nyghtes,
And kepe my corn in my croft · fro pykers and theeues?
Other shappe shon other clothes · other shep other kyn
[kepe,
Heggen other harwen · other swyn other gees dryue,
Hem that bedreden be · bylyue to fynde? »
« Certes », ich seyde · « and so me god helpe,
Ich am to waik to worche · with sykel other with sythe,
And to long, leyf me · lowe for to stoupe,
To worchen as a workeman · eny whyle to dure »,
« Thenne hauest thow londes to lyue by » · quath Reson,
[« other lynage riche
That fynden the thy fode? · for an ydel man thow semest,
A spendour that spende mot · other a spille-tyme,
Other beggest thy bylyue · a-boute at menne hacches,
Other faitest vp-on frydays · other feste-dayes in churches,
The whiche is lollarene lyf · that lytel ys preysed,
Ther ryghtfulnesse rewardeth · ryght as men deserueth,
Reddit unicuique iuxta opera sua.
Other thow art broke, so may be · in body other in
[membre,
Other ymaymed thorw son mys-hap · wher-by thow
[myght be excused? »
« Whanne ich yong was », quath ich · « meny yer
[hennes,
My fader and my frendes · founden me to scole,
Tyl ich wiste wyterliche · what holy wryt menede,
And what is best for the body · as the bok telleth,

And sykerest for the soule · by so ich wolle continue,
And yut fond ich neuere in faith · sytthen my frendes
[deyden,
Lyf that me lyked · bote in thes longe clothes.
Yf ich by laboure sholde lyue · and lyflode deseruen,
That labour that ich lerned best · ther-with lyue ich
[sholde;
In eadem uocatione in qua uocati estis manete.
And ich lyue in londone · and on londone bothe,
The lomes that ich laboure with · and lyflode deserue,
Ys *pater-noster* and my prymer · *placebo* and *dirige*.
And my sauter som tyme · and my seuene psalmes.
Thus ich synge for hure soules · of suche as me helpen,
And tho that fynden me my fode · vouchen saf, ich
[trowe,
To be welcome whanne ich come · other-whyle in a
[monthe,
Now with hym and now with hure · and thus-gate ich
[begge
With-oute bagge other botel · bote my wombe one.
And al-so more-ouer · me thynketh, syre Reson,
Men sholde constreyne no clerke · to knawene werkes;
For by the lawe of *Leuitici* · that oure lorde ordeynede,
Clerkes that aren crouned · of kynde vnderstondyng
Sholde nother swynke ne swete · ne swere at enquestes;
Ne fyghte in no vauntwarde · ne hus so greue;
Non reddas malum pro malo.
For it ben aires of heuene · alle that ben crounede,
And in queer and in kirkes · Cristes owene mynestres,
*Dominus pars hereditatis mee; et alibi : Clementia
[non constringit.*

Hit by-cometh for clerkus · Crist for to seruen,
And knaues vncrouned · to cart and to worche.
For shold no clerk be crouned · bote yf he ycome were
Of franklens and free men · and of folke yweddede.
Bondmen and bastardes · and beggers children,
Thuse by-longeth lo labour · and lordes kyn to seruen
Bothe god and good men · as here degree asketh;
Some to synge masses · other sitten and wryte,
Rede and receyue · that reson ouhte to spende;
Ac sith bondemenne barnes · han be mad bisshopes,
And barnes bastardes · han ben archidekenes,
And sopers and here sones · for seluer han be knyghtes,
And lordene sones here laborers : and leid here rentes [to wedde,
For the ryght of this reame · ryden a-yens owre enemys,
In conforte of the comune · and the kynges worshep,
And monkes and moniales · that mendinauns sholden [fynde,
Han mad here kyn knyghtes · and knyghtfees purchased,
Popes and patrones · poure gentil blood refuseth,
And taken Symondes sone · seyntwarie to kepe,
Lyf-holynesse and loue · han ben longe hennes,
And wole, til hit be wered out · or otherwise ychaunged.
For-thy rebuke me ryght nouht · Reson, ich yow praye;
For in my conscience ich knowe · what Crist wolde that [ich wrouhte,
Preyers of a parfyt man · and penaunce discret
Ys the leueste labour · that oure lord pleseth,
Non de solo « ich seide · » for sothe *uiuit homo,*
Nec in pane et pabulo · the *pater-noster* witnesseth;
Fiat uoluntas tua · fynt ous alle thynges. »

Quath Conscience, « by Crist · ich can nat see this [lyeth;
Ac it semeth nouht parfytnesse · in cytees for to begge,
Bote he be obediencer · to pryour other to mynstre. »
« That ys soth », ich seide · « and so ich by-knowe,
That ich haue tynt tyme · and tyme mysspended;
And yut ich hope, as he · that ofte haueth chaffared,
That ay hath lost and lost · and atte laste hym happed
He bouhte suche a bargayn · he was the bet euere,
And sette hus lost at a lef · at the laste ende,
Such a wynnynge hym warth · thorw wordes of hus [grace;
Simile est regnum celorum thesauro abscondito in [agro, etc.
Mulier que inuenit dragmam unam, etc;
So hope ich to haue · of hym that is al-myghty
A gobet of hus grace · and bygynne a tyme,
That alle tymes of my tyme · to profit shal turne. »
« Ich rede the », quath Reson tho · « rape the to [by-gynne
The lyf that ys lowable · and leel to the soule ».
« Ye and continue »; quath Conscience · and to the [kirke ich wente.
And to the kirke gan ich go · god to honourie,
By-for the crois on my knees · knocked ich my brest,
Sykynge for my synnes · seggynge my *pater-noster*
Wepynge and wailinge.

C. VI. 1.

2

And so my witte wex and wanyed · til I a fole were,
And somme lakked my lyf · allowed it fewe,
And leten me for a lorel · and loth to reuerencen
Lordes or ladyes · or any lyf elles,
As persones in pellure · with pendauntes of syluer;
To seriauntz ne to suche · seyde noughte ones,
« God loke yow lordes! » · ne louted faire;
That folke helden me a fole · and in that folye I raued,
Til Resoun hadde reuthe on me · and rokked me aslepe.
B. XV. 3.

VI

GLOUTON A LA TAVERNE

Now by-gynneth Gloton · for to go to shryfte,
And kayres hym to-kirke-ward · hus coupe to shewe.
Fastyng on a fryday · forth gan he wende
By Betone hous the brewestere · that bad hym good
[morwe,
And whederwarde he wolde · the brew-wif hym asked.
« To holy churche, » quath he · « for to hure masse;
And sitthen sitte and be yshriuen · and synwe namore. »
« Ich haue good ale, godsyb · Gloton, wolt thow
[assaye? »
« What hauest thow, » quath he · « eny hote spices? »
« Ich haue piper and pionys · and a pound of garlik,

A ferthyng-worth of fynkelsede · for fastinge-daies. »
Thenne goth Gloton yn · and grete othes after.
Sesse the sywestere · sat on the benche,
Watte the warynere · and hus wif dronke,
Thomme the tynkere · and tweye of hus knaues,
Hicke the hakeneyman · and Houwe the neldere,
Claryce of Cockeslane · the clerk of the churche,
Syre Peeres of Prydie · and Purnel of Flaundres,
An haywarde and an heremyte · the hangeman of Tyborne,
Dauwe the dykere · with a dosen harlotes
Of portours and of pykeporses · and pylede toth-drawers,
A rybibour and a ratoner · a rakere and hus knaue,
A ropere and a redyngkynge · and Rose the disshere,
Godefray the garlek-mongere · and Griffyn the walish;
And of vp-holders an hep · erly by the morwe
Geuen Gloton with glad chere · good ale to hansele.
Clement the coblere · cast of hus cloke,
And to the newe fayre · nempned hit to selle.
Hicke the hakeneyman · hitte hus hod after,
And bad Bette the bouchere · to be on hus syde,
Ther wer chapmen y-chose · the chaffare to preise;
That he hadde the hod · sholde nat habbe the cloke;
The betere thyng by arbytours · sholde bote the werse.
Two preysed the penyworthes · apart by hem-selue,
And ther were othes an hepe · for other sholde haue the [werse.
Thei couthe nouht by here conscience · a-corde for [treuthe,
Tyl Robyn the ropere · aryse thei bysouhte,
And nempned hym a nompeyr · that no debate were.
Hicke the hakeneyman · hadde the cloke,

In couenant that Clement · sholde the coppe fylle,
And haue the hakeneymannes hod · and hold hym y-serued;
And who repentyde rathest · shold aryse after,
And grete syre Gloton · with a galon of ale.
Ther was lauhyng and lakeryng · and « let go the [coppe! »
Bargeynes and beuereges · by-gunne to aryse,
And setyn so til euensong rang · and songe vmbwhyle,
Til Gloton hadde yglobbed · a galon and a gylle.....
He myghte nother stappe ne stonde · tyl he a staf [hadde.
Thanne gan he go · lyke a glemannes byeche,
Som tyme asyde · and som tyme a-rere,
As ho so laith lynes · for to lacche foules.
And when he drow to the dore · thanne dymmed hus [eyen;
He thrumbled at the threshefold · and threw to the [erthe,
Tho Clement the coblere · cauhte hym by the mydel,
For to lifte hym on loft · he leyde hym on hus knees;
Ac Gloton was a gret cherl · and gronyd in the liftynge...
With al the wo of the worlde · hus wif and hus wenche
Bere hym to hus bedde · and brouhte hym ther-ynne;
And after al this excesse · he hadde an accidie,
He slep Saterday and Sonday · tyl sonne yede to reste.
Thenne awakyde he wel wan · and wolde haue ydronke;
The ferst word that he spak · was « ho halt the bolle? »
C. VII. 350.

VII

« ACCIDIA » OU LE CURÉ NÉGLIGENT

Thanne come Sleuthe al bislabered · with two slymy [eighen :
« I most sitte », seyde the segge · « or elles shulde I [nappe ;
I may noughte stonde ne stoupe · ne with-oute a stole [knele.
Were I broughte abedde · but if my taille-ende it made,
Sholde no ryngynge do me ryse · ar I were rype to dyne. »
He bygan *benedicite* with a bolke · and his brest knocked,
And roxed and rored · and rutte atte laste.
« What ! awake, renke ! » quod Repentance · « and [rape the to shrifte »
If I shulde deye bi this day · me liste noughte to loke ;
I can noughte perfitly my *pater-noster* · as the prest [hit syngeth,
But I can rymes of Robyn Hood · and Randolf erle of [Chestre,
Ac neither of owre lorde ne of owre lady · the leste that [euere was made.
I haue made vowes fourty · and foryete hem on the [morne ;
I parfourned neure penaunce · as the prest me highte,
Ne ryght sori for my synnes · yet was I neuere.
And yif I bidde any bedes · but if it be in wrath,

That I telle with my tonge · is two myle fro myne herte.
I am occupied eche day · haliday and other,
With ydel tales atte ale · and otherwhile in cherches;
Goddes peyne and his passioun · ful selde thynke I [there-on.

I visited neuere fieble men · ne fettered folke in puttes;
I haue leuere here an harlotrie · or a somer-game of [souteres,
Or lesynges to laughe at · and belye my neighbore,
Than al that euere Marke made · Mathew, Iohn, and [Lucas.
And vigilies and fastyng-dayes · alle thise late I passe,
And ligge abedde in lenten · an my lemman in myn armes,
Tyl matynes and masse be do · and thanne go to the freres;
Come I to *ite missa est* · I holde me yserued.
I nam noughte shryuen some tyme · but if sekenesse it [make,
Nought tweies in two yere · and thanne vp gesse I [shryue me.

I haue be prest and parsoun · passynge thretti wynter,
Yete can I neither solfe ne synge · ne seyntes lyues rede,
But I can fynde in a felde · or in a fourlonge an hare,
Better than in *beatus vir* · or in *beati omnes*
Construe oon clause wel · and kenne it to my parochienes.

B. V. 392.

VIII

LES DOUTES DES CLERCS ET LA FOI DES SIMPLES

On Gode Fridaye I fynde · a feloun was ysaued,
That had lyued al his lyf · with lesynges and with thefte;
And for he biknewe on the crosse · and to Cryste he
[schrof hym,
He was sonnere saued · than seynt Iohan the baptiste,
And or Adam or Ysaye · or eny of the prophetes,
That hadde yleine with Lucyfer · many longe yeres.
A robbere was yraunceonned · rather than thei alle,
With-outen any penaunce of purgatorie · to perpetuel
[blisse.
Thanne Marye Magdaleyne · what womman dede worse?
Or who worse than Dauid · that Vries deth conspired?
Or Poule the apostle · that no pitee hadde
Moche crystene kynde · to kylle to deth?
And now ben thise as souereynes · wyth seyntes in heuene,
Tho that wroughte wikkedlokest · in worlde tho thei were.
And tho that wisely wordeden · and wryten many bokes
Of witte and of wisdome · with dampned soules wonye....
The doughtiest doctour · and deuynoure of the
[trinitee,
Was Augustyn the olde · and heighest of the foure,
Sayde thus in a sarmoun · I seigh it writen ones,
Ecce ipsi idioti rapiunt celum, vbi nos sapientes
in inferno mergimur
And is to mene to Englisshe men · more ne lasse,

« Aren none rather yrauysshed · fro the righte byleue
Than ar this cunnynge clerkes · that conne many bokes;
Ne none sonner saued · ne sadder of bileue,
Than plowmen and pastoures · and pore comune labo-
[reres. »
Souteres and shepherdes · suche lewede Iottes
Percen with a *pater-noster* · the paleys of heuene,
And passen purgatorie penaunceles · at her hennes-
[partynge,
In-to the blisse of paradys · for her pure byleue,
That inparfitly here · knewe and eke lyued.
Yee men knowe clerkes · that han cursed the tyme,
That euere thei couthe or knewe more · than *credo in*
[*deum patrem.*
B. X. 414, 452.

IX

LE SIÈGE DE L'ENFER ET LES CLOCHES DE PAQUES

A voys loude in that light · to Lucifer seide,
« Princes of this palys · prest vndo the gates,
For here cometh with coroune · the kynge of alle glorie
Thenne syhede Satan · and seide to helle,
« Suche a light a-geyns our leue · Lazar hit fette;
Colde care and combraunce · is come to ous alle.
Yf this kyng come yn · mankynde wol he feeche,
And leden hit ther Lazar is · and lightliche me bynde:
Patriarkes and Prophetes · han parlen her-of longe,

That suche a lorde and a lyght · shal leden hem alle [hennes.
Ac rys vp Ragamoffyn · and reche me alle the barres
That Belial thy bel-syre · beot with thy damme,
And ich shal lette this lorde · and hus light stoppe;
Ar we thorw bryghtnesse be blent · barre we the gates.
Cheke we and cheyne we · and eche chyne stoppe,
That no light leope yn · at louer ne at loupe.
And thow. Astrot, hot out · and haue oute oure knaues,
Coltyng and al hus kynne · our catel to saue.
Brynston boilaunt · brennyng out-casteth hit
Al hot on here heuedes · that entren ny the walles.
Setteth bowes of brake · and brasene gonnes,
And sheteth out shot ynowh · hus shultrom to blende;
Sette Mahon at the mangonel · and mulle-stones thro- [weth,
With crokes and with kalketrappes · a-cloye we hem [echone! »
« Lusteneth, » quath lucifer · « for ich this lord knowe,
Bothe this lord and this lyght · is longe gon ich knew [hym.
May no deth this lord dere · ne no deoueles queyntise »...
« What lord art thu? » quath Lucifer; · a voys a- [loude seyde,
« The lord of myght and of mayn · that made alle [thynges.
Duke of this dymme place · a-non vndo the gates,
That Crist mowe comen in · the kyngessone of heuene. »
And with that breth helle brake · with alle Beliales barres;
For eny wye other warde · wyde openede the gates.
Patriarkes and prophetes · *populus in tenebris*,

Songen with Seint Iohan · « *ecce agnus dei!* »
Lucifer loke ne myghte · so lyghte him a-blente;
And tho that oure lord louede · with that lyght forth [flowen...,
Treuthe trompede the, and song · « *Te Deum laudamus.* »
And then lutede Loue · in a lowd note,

« *Ecce quam bonum et quam iocundum est habitare fratres in unum!* »

Tyl the day dawede · these damseles daunsede,
That men rang to the resurreccioun · and with that ich [awakede.
And kallyd Kytte my wyf · and Kalote my doughter,
« A-rys, and go reuerence · godes resurreccioun,
And creop on kneos to the croys · and cusse hit for a [Iuwel,
And ryghtfullokest a relyk · non riccher on erthe.
For godes blesside body · hit bar for oure bote,
And hit a-fereth the feonde · for such is the myghte,
May no grysliche gost . glyde ther hit shadeweth! »

C. XXI. 275, 365, 469

GLOSSAIRE

DONNANT LE SENS DE QUELQUES MOTS HORS D'USAGE
EMPLOYÉS DANS LES EXTRAITS QUI PRÉCÈDENT

Ac, mais.
Accidie, de *accidia*, paresse, engourdissement.
A-cloye, enclouer.
Air = *heir*.
Ancres, anachorètes.
Aposen, questionner.
Arate, gourmander.
A-scapie = *escape*.

Bedeman = beadman, diseur de prières.
Bedreden, gisant au lit.
Belsyre, grand-père.
Beot, de *beeten*, frapper, marteler.
Bighes, colliers.
Bihight, de *bi-heten*, promettre.
Biknowen, reconnaître, confesser.
Bislabered, sali.
Blent, de *blenden*, aveugler.
Bolke, hoquet (ou pire).
Bote, contre-balancer, égaliser.
Bote, bien, récompense, sauvegarde.
Brake, rouet d'arbalète (*bows of brake*).
Bretful = *brimful*.
Buggen = *buy*.
Busken, se rendre en hâte.
Bydden, demander, mendier.
Bydders, mendiants.
By-lyue, de quoi vivre, subsistance.

Canstow = *canst thou*.
Carien, vagabonder.
Caroyne, carcasse.
Casten, arranger, préparer.

Chaffare et **Cheffare**, marchandise, marchander.
Chapmen, marchands.
Cheuede, de *cheuen*, prospérer.
Chyne = *chink*.
Clokken, clocher, marcher avec peine.
Clowe = *claw*.
Conne, savoir, comprendre.
Coupe, péché.
Couthe, de *conne*, savoir.
Cracchen = *scratch*.
Cullen = *kill*.

Damme, dame, mère.
Duene = *din*, bruit.

Elynge, abandonné, misérable.

Faille = *fail*, avoir besoin, manquer de.
Faiten, mendier (en mauvaise part; mendiants imposteurs et méprisables).
Faitour, mendiant vagabond et trompeur.
Faytynge, de *faiten*, mendier.
Fere, compagnon.
Fet, de *feden* = *to feed*.
Feterye = *fetter*, enchaîner.
Fetten = *fetch*.
Fynden, procurer, éprouver, inventer.
Fynkelsede = *fennel seed*.

Godsyb = *gossip*.
Greden, réclamer bruyamment.
Grucchen = *grumble*.
Gurden, frapper, abattre.
Gyll = *gill*, quart de pinte (0 lit. 127).

Hacches, guichets.
Hals, cou.
Hansele, arrhes, don de bienvenue.
Harlotes, coquins (désigne, chez Langland, des hommes).
Hefd = *head*.
Heggen, planter ou entretenir des haies.
Hele = *health*.
Hendeliche, courtoisement.
Heo = *she; they*.
Here = *their; of them; to hear*.
Herne, coin, recoin.
Highte, de *haten*, appeler, ordonner, promettre.
Hit = *it; they*.
Hitten, frapper, jeter à terre.
Ho = *who*; *ho so*, celui qui.
Hot, de *haten*, appeler.

Hoten, ordonner.
Hulls = *hilles.*
Hure = *hire; hear; their; her.*
Hus = *house: his; their.*

Ich = *I.*
Iottes, paysans.

Kalketrappes, chausse-trapes.
Kayres, de *kairen*, se rendre à, se transporter vers.
Kennen, enseigner, expliquer, montrer.
Keure = *to cover.*
Kirke = *church.*
Konnynge = *knowing.*
Kynde, nature.
Kynde vnderstondyng, bon sens.
Kynde wit, sens commun.
Kynne = *kin* (parent) et *kind* (sorte).

Laike, jouer, s'amuser.
Laith = *lays*, du v. *leyn*, tendre, placer.
Lakeryng, grognerie.
Lakken, blâmer.
Lauhen = *to laugh.*
Lauhte, de *lacchen*, prendre.
Lef = *leaf*, feuille, objet sans importance.
Leope, de *lepen* = *leap.*
Lesynges, mensonges.
Lete = *let*, permettre, tenir pour.
Leue = *leave.*
Leuest, préférable.
Lewed, ignorant.
Leyn = *to lay.*
Leyue = *to believe.*
Lollere, fainéant, vagabond.
Lomes, instruments.
Lorel, homme de rien, vagabond.
Louedayes, jours où les querelles étaient réglées par arbitrage (ce qui donnait lieu à de nombreux abus. V. Skeat, éd. d'Oxford, II, p. 47).
Louer, trou, « louvre » (de *l'ouvert*, Skeat).
Loupe, meurtrière.
Loute, saluer.
Lowren, se fâcher, être de mauvaise humeur.
Lutede, de *lute*, jouer du luth.
Lyeth, de *liggen* (= *to lie*, gésir, être couché), s'applique à, se rapporte à.
Lyflode = *livelihood.*
Lyggen, coucher, rester, gésir.
Lykame, corps.

Lykerous = *luxurious.*

Mannus = *men.*
Mase, confusion, anarchie.
Mellud, de *melen*, parler.
Mene = *mean*, pauvre.
Mene = *mean*, signifier.
Metels, rêve.
Mette, de *metten*, rêver; *me mette*, je rêvai.
Meyne compagnie, suite (la suite d'un prince).
Morwenyng = *morning.*
Motoun, mouton (mouton d'or, monnaie).
Mowe = *may*, pouvoir.

Nelde = *needle; nelder*, marchand d'aiguilles.
Nempnen, nommer, désigner, mentionner.
Nere = *ne were* et *near.*

Obediencer, obédienciaire. (V. Du Cange, *obedientiarius*, et Skeat, Oxford, II, p. 407.)
Ouerlepen, attraper à la course.
Ouhte, de *owen*, posséder.

Pans = *pence.*
Parailed = *apparelled.*
Pellure, fourrure.
Penyworthes = *penyworths*, dans un sens plus général, marchandises, objets à vendre.
Peren, *appear.*
Possed, de *posschen*, pousser, pourchasser.
Pound-meel, à la livre.
Preise, évaluer.
Prymer, livre d'heures.
Puttes = *pits*, prisons.

Renke, homme.
Roxed, il s'étendit.
Rutte, de *rowten*, ronfler.

Sad, sérieux.
Sauter, psautier.
Schrewe, coquin, tyran.
Seggen = *to say.*
Segges, gens, individus.
Selcouthe, extraordinaire.
Seme, charge (p. ex. charge de blé).
Settyng, de *setten*, placer, planter.
Seylde = *seldom.*
Seyntwarie, sanctuaire.
Shewen déclarer, montrer.
Shonye = *shun*, éviter.
Shop, de *shape*, se mettre dans, s'envelopper de.
Shroudes, vêtements amples

et grossiers, tunique ou manteau flottant.

Shultrom, bataillon.

Siker = *secure*.

Sithen = *then*.

Siththen = *since*.

Sitten, demeurer, coûter.

Skath, mal, tort.

Soper, épicier (?).

Souter, savetier.

Stappe = *step*, marcher.

Swonken et **swynken**, travailler.

Sykynge = *sighing*.

Synwe, pécher.

Syththen = *since*.

Sywestere, lingère.

Taille-ende = *tail-end* (pris dans le sens de : envie de satisfaire un besoin).

Take, donner (outre le sens usuel de prendre).

Tho = *they; those; those who; then; when*.

Thrumbled = *stumbled*.

To-logged, tiraillé.

Trusse, décamper.

Tryuth = *truth*.

Tynt, de *tyne*, perdre.

Umbwhyle, par intervalles.

Uncoupled, non attaché, à l'état libre.

Unite, état sain.

Up-holders, fripiers.

Waitede, de *waiten*, surveiller, observer.

Wareine = *warren*.

Warth, de *weorthan*, devenir.

Warynere = *warrener*, garde-chasse.

Wenden, voyager, aller.

Wered, de *were* = *to wear*.

Whederward = *whitherward*.

Wight, personne, individu.

Wikkedlokest, aussi mal que possible.

Wirchyng (*a-wirchyng*), en train d'être fait.

Wissen, enseigner, diriger.

Woldestow = *woldest thou*.

Wonden = *to wind*, envelopper, habiller.

Wone, lieu de résidence.

Wonede, de *wonen*, habiter.

Worden, parler.

Worthen, devenir, être; *lat the catte worthe*, laissez le chat tranquille.

Wowe = *wall*.

Wratthe, être en colère.

Wye = *wight*, individu.

Wyghtlyche, vitement.

Wynkyng, sommeillant (à moitié endormi).

Y = *I*.

Ycrammyd = crammed.

Y-lete, estimé.

Yoden et **yeden** = *went*.

Yut = *yet*.

TABLE

CHAPITRE I

L'ŒUVRE ET L'ÉPOQUE

CHAPITRE II

LES TROIS VERSIONS DU POÈME

CHAPITRE III

LE NOM DE L'AUTEUR. — SA VIE. — SON CARACTÈRE

CHAPITRE IV

LA SOCIÉTÉ POLITIQUE

CHAPITRE V

LA SOCIÉTÉ RELIGIEUSE

CHAPITRE VI

L'ART ET LE LANGAGE DE LANGLAND. — MORALE ET PORTÉE DE L'ŒUVRE

CHAPITRE VII

PLACE DE LANGLAND DANS LA LITTÉRATURE MYSTIQUE

EXTRAITS DES VISIONS

27 142. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES
GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE, LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE
DES PRINCIPAUX AUTEURS DE NOTRE LITTÉRATURE

Notre siècle qui finit a eu, dès son début, et léguera au siècle prochain un goût profond pour les recherches historiques. Il s'y est livré avec une ardeur, une méthode et un succès que les âges antérieurs n'avaient pas connus. L'histoire du globe et de ses habitants a été refaite en entier; la pioche de l'archéologue a rendu à la lumière les os des héros de Mycènes et le propre visage de Sésostris. Les ruines expliquées, les hiéroglyphes traduits ont permis de reconstituer l'existence des illustres morts; parfois, de pénétrer dans leur pensée.

Avec une passion plus intense encore, parce qu'elle était mêlée de tendresse, notre siècle s'est appliqué à faire revivre les grands écrivains de toutes les littératures, dépositaires du génie des nations, interprètes de la pensée des peuples. Il n'a pas manqué en France d'érudits pour s'occuper de cette tâche; on a publié les œuvres et débrouillé la biographie de ces hommes illustres que nous chérissons comme des ancêtres et qui ont contribué, plus même que les princes et les capitaines, à la formation de la France

moderne, pour ne pas dire du monde moderne.

Car c'est là une de nos gloires, l'œuvre de la France a été accomplie moins par les armes que par la pensée, et l'action de notre pays sur le monde a toujours été indépendante de ses triomphes militaires : on l'a vue prépondérante aux heures les plus douloureuses de l'histoire nationale. C'est pourquoi les grands penseurs de notre littérature intéressent non seulement leurs descendants directs, mais encore une nombreuse postérité européenne éparse au delà des frontières.

Initiateurs d'abord, puis vulgarisateurs, les Français furent les premiers, au sein du tumulte qui marqua le début du moyen âge, à recommencer une littérature; les premières chansons qu'entendit la société moderne à son berceau furent des chansons françaises. De même que l'art gothique et que l'institution des universités, la littérature du moyen âge commence dans notre pays, puis se propage dans toute l'Europe : c'est l'initiation.

Mais cette littérature ignorait l'importance de la forme, de la sobriété, de la mesure; elle était trop spontanée et pas assez réfléchie, trop indifférente aux questions d'art. La France de Louis XIV mit en honneur la forme : ce fut, en attendant l'âge du renouveau philosophique dont Voltaire et Rousseau devaient être les apôtres européens au XVIIIe siècle, et en attendant la période éclectique et scientifique où nous vivons, l'époque de la vulgarisation des doctrines littéraires. Si cette tâche n'avait pas été rem-

plie comme elle l'a été, la destinée des littératures eût été changée; l'Arioste, le Tasse, Camoens, Shakespeare ou Spenser, tous les étrangers réunis, ceux de la Renaissance et ceux qui suivirent, n'eussent point suffi à provoquer cette réforme; et notre âge, peut-être, n'eût point connu ces poètes passionnés qui ont été en même temps des artistes parfaits, plus libres que les précurseurs d'autrefois, plus purs de forme que n'avait rêvé Boileau : les Chénier, les Keats, les Gœthe, les Lamartine, les Leopardi.

Beaucoup d'ouvrages, dont toutes ces raisons justifient de reste la publication, ont donc été consacrés de notre temps aux grands écrivains français. Et cependant ces génies puissants et charmants ont-ils dans la littérature actuelle du monde la place qui leur est due? Nullement, et pas même en France, pour des causes multiples.

D'abord, ayant reçu tardivement, au siècle dernier, la révélation des littératures du Nord, honteux de notre ignorance, nous nous sommes passionnés d'étranger, non sans profit, mais peut-être avec excès, au grand détriment dans tous les cas des ancêtres nationaux. Ces ancêtres, de plus, il n'a pas été possible jusqu'ici de les associer à notre vie comme nous eussions aimé, et de les mêler au courant de nos idées quotidiennes; du moins, et précisément à cause de la nature des travaux qui leur ont été consacrés, on n'a pas pu le faire aisément. Où donc, en effet, revivent ces morts? Dans leurs œuvres ou dans les traités de littérature. C'est déjà

beaucoup sans doute, et les belles éditions savantes, et les traités artistiquement ordonnés ont rendu moins difficile, dans notre temps, cette communion des âmes. Mais ce n'est point encore assez; nous sommes habitués maintenant à ce que toute chose nous soit aisée; on a clarifié les grammaires et les sciences comme on a simplifié les voyages; l'impossible d'hier est devenu l'usuel d'aujourd'hui. C'est pourquoi, souvent, les anciens traités de littérature nous rebutent et les éditions complètes ne nous attirent point : ils conviennent pour les heures d'étude qui sont rares en dehors des occupations obligatoires, mais non pour les heures de repos qui sont plus fréquentes. Aussi, le livre qui s'ouvre, tout seul pour ainsi dire à ces moments, est le dernier roman paru; et les œuvres des grands hommes, complètes et intactes, immobiles comme des portraits de famille, vénérées, mais rarement contemplées, restent dans leur bel alignement sur les hauts rayons des bibliothèques.

On les aime et on les néglige. Ces grands hommes semblent trop lointains, trop différents, trop savants, trop inaccessibles. L'idée de l'édition en beaucoup de volumes, des notes qui détourneront le regard, de l'appareil scientifique qui les entoure, peut-être le vague souvenir du collège, de l'étude classique, du devoir juvénile, oppriment l'esprit; et l'heure qui s'ouvrait vide s'est déjà enfuie; et l'on s'habitue ainsi à laisser à part nos vieux auteurs, majestés muettes, sans rechercher leur conversation familière.

Le but de la présente collection est de ramener près du foyer ces grands hommes logés dans des temples qu'on ne visite pas assez, et de rétablir entre les descendants et les ancêtres l'union d'idées et de propos qui, seule, peut assurer, malgré les changements que le temps impose, l'intègre conservation du génie national. On trouvera dans les volumes en cours de publication des renseignements précis sur la vie, l'œuvre et l'influence de chacun des écrivains qui ont marqué dans la littérature universelle ou qui représentent un côté original de l'esprit français. Les livres seront courts, le prix en sera faible; ils seront ainsi à la portée de tous. Ils seront conformes, pour le format, le papier et l'impression, au spécimen que le lecteur a sous les yeux. Ils donneront, sur les points douteux, le dernier état de la science, et par là ils pourront être utiles même a ceux qui savent : ils ne contiendront pas d'annotations, parce que le nom de leurs auteurs sera, pour chaque ouvrage, une garantie suffisante : le concours des plus illustres contemporains est, en effet, assuré a la collection. Enfin une reproduction exacte d'un portrait authentique permettra aux lecteurs de faire en quelque manière la connaissance physique de nos grands écrivains.

En somme, rappeler leur rôle, aujourd'hui mieux connu grâce aux recherches de l'érudition, fortifier leur action sur le temps présent, resserrer les liens et ranimer la tendresse qui nous unissent à notre passé littéraire; par la contemplation de ce passé,

donner foi dans l'avenir et faire taire, s'il est possible, les dolentes voix des découragés : tel est notre but principal. Nous croyons aussi que cette collection aura plusieurs autres avantages. Il est bon que chaque génération établisse le bilan des richesses qu'elle a trouvées dans l'héritage des ancêtres ; elle apprend ainsi à en faire meilleur usage ; de plus, elle se résume, se dévoile, se fait connaître elle-même par ses jugements. Utile pour la reconstitution du passé, cette collection le sera donc peut-être encore, pour la connaissance du présent.

J. J. Jusserand.

MADAME DE STAËL
par M. Albert Sorel
de l'Institut.

BERNARDIN DE St-PIERRE
par M. Arvède Barine.

MIRABEAU
par M. Rousse
de l'Académie française.

STENDHAL
par M. Édouard Rod.

BOILEAU
par M. G. Lanson.

FÉNELON
par M. Paul Janet
de l'Institut.

RABELAIS
par M. René Millet.

LESAGE
par M. Eugène Lintilhac.

THÉOPHILE GAUTIER
par M. Maxime du Camp
de l'Académie française.

VAUVENARGUES
par M. Maurice Paléologue.

RUTEBEUF
par M. Clédat
professeur de Faculté.

ALFRED DE VIGNY
par M. Maurice Paléologue.

CHATEAUBRIAND
par M. de Lescure.

SAINT-SIMON
par M. Gaston Boissier
de l'Académie française.

J.-J. ROUSSEAU
par M. A. Chuquet.

DESCARTES
par M. Alfred Fouillée.

VICTOR HUGO
par M. Léopold Mabilleau.

Pour paraître prochainement :

MÉRIMÉE
par M. Augustin Filon.

Etc., etc., etc.

Jusserand, J.J. PR 2015 .J7

AUTHOR

L'Epopée mystique de William Langland.

TITLE

DATE [redacted]	BORROWER'S NAME
25 Feb.	J. McMadden MAR 14 1955
3rd	OCT 23 1957
Jan 14/60	McArthur